LIVRARIA ACADÉMICA
J. GUEDES DA SILVA
6, R. MÁRTIRES DA LIBERDADE, 12 C
PORTO + TELEFONE, 5986

4 eux
PQ
2318
.M6H7
1830
v.1-2
SMRS

MON VOISIN
RAYMOND.

TOME I.

BRUXELLES, IMPRIMERIE DE H. REMY,
RUE DES PAROISSIENS, N° 232.

MON VOISIN RAYMOND,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

« Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais il
» y en a mille différentes copies. »

Maximes de LA ROCHEFOUCAULD.

TOME PREMIER.

Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE PERICHON,
RUE DES ALEXIENS, S. 8, N° 714,
ET CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1830.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monvoisinraymond01kock

MON VOISIN

RAYMOND.

CHAPITRE PREMIER.

La grisette.

Je me promenais un samedi soir sur les boulevards. J'étais seul et rêveur; je faisais, contre mon ordinaire, des réflexions assez sérieuses sur le monde et ses habitans; sur le passé et le présent; sur l'esprit, et le corps; sur l'ame et la pensée; le hasard, le sort, le destin. Je crois même que j'allais en faire sur la lune, qui commençait à se montrer, et dans laquelle je voyais déjà des montagnes, des lacs et des forêts (car avec

un peu de bonne volonté on y voit tout ce qu'on veut), lorsqu'en regardant en l'air, je heurtai brusquement quelqu'un qui venait contre moi et que je n'avais pas aperçu dans la lune.

« Prenez donc garde, monsieur, vous » êtes bien maladroit! » me dit aussitôt une petite voix douce, à laquelle la colère même n'ôtait pas de son charme. J'ai toujours eu un faible pour les voix agréables; et, descendant bien vîte des régions éthérées, où je n'étais monté que par désœuvrement, je regardai la personne qui m'adressait la parole.

C'était une jeune fille de seize à dix-huit ans, en petit bonnet noué sous le menton, en robe d'indienne, et portant enfin le modeste tablier d'alépine noire,

Cela m'a tout l'air d'une jeune ouvrière qui vient de faire sa journée et rentre chez elle. Voyons vîte la figure : charmante, ma foi!.... des yeux vifs et malins, un nez mignon, de belles dents, des cheveux noirs, un ensemble agréable, de la phy-

sionomie, et une certaine grâce dans la tournure. Il faut avouer que je ne voyais pas d'aussi jolies choses dans la lune.

La jeune fille tient sous son bras un carton que j'ai heurté sans le vouloir; elle rattache le ruban qui le tient, et paraît craindre que le contenu n'ait souffert de ma maladresse.

Je me hâte de lui adresser des excuses :

« En vérité, mademoiselle.... je suis dé-
» solé.... c'est bien gauche à moi.... — Il
» est certain, monsieur, que si vous aviez
» regardé devant vous, cela ne serait
» pas arrivé. — Ne vous ai-je pas fait
» mal? — A moi? oh! non!.... je crains
» seulement que mes fleurs ne soient chif-
» fonnées..... mais je réparerai cela à la
» maison. »

Bon, me dis-je, c'est une fleuriste; en général ces demoiselles ne sont pas des Lucrèces : voyons s'il y a moyen de lier connaissance avec celle-ci.

La jeune ouvrière avait remis son carton sous son bras et continuait son chemin. Je

marchais à côté d'elle, ne disant rien encore ; j'ai toujours été assez gauche pour entamer les entretiens galans : heureusement qu'une fois en train, cela va tout seul.

Je risquais cependant quelques mots de temps à autre. « Mademoiselle va bien » vîte.... Voulez-vous accepter mon bras?... » je serais charmé d'être votre cavalier.... » Me permettrez-vous de vous revoir?.... » Allez-vous souvent au spectacle?... je » pourrai vous offrir des billets..... Prenez » donc garde, vous allez glisser. » Et autres jolies choses de ce genre, phrases d'usage dans les rencontres nocturnes.

A tout cela je n'obtenais que des « oui, » monsieur ; non, monsieur ; laissez-moi, » monsieur, je vous en prie.... Vous perdez » votre temps.... ne me suivez pas. »

Quelquefois même on ne me répondait pas ; on faisait un mouvement d'impatience, et on passait de l'autre côté du boulevard. Mais je traversais aussi ; et, après quelques minutes de silence, je risquais une nouvelle phrase en donnant à ma voix l'in-

flexion la plus tendre et la plus sentimentale.

Je commençais pourtant à m'apercevoir que ma rencontre était plus sauvage que je ne l'avais pensé d'abord ; et que je pourrais bien en être pour ma course, mes petits mots et mes regards en coulisse. Cependant cette résistance ajoutait à mes désirs ; j'avais été fort sot un soir, lorsqu'en croyant rencontrer une jeune innocente, que je suivais depuis peu de temps, ma belle m'avait, à sa porte, engagé à monter avec elle ; et je prie mes lecteurs de croire que je n'ai eu garde de monter. Mais à Paris les apparences sont si trompeuses !.... Les plus fins connaisseurs s'y laissent prendre ; je devrais être connaisseur, car j'ai beaucoup vu le monde ; cependant je me laisse encore tromper fort souvent.

Je faisais ces réflexions tout en suivant ma gentille fleuriste. Elle me fait faire diablement de chemin : nous passons les boulevards Montmartre, Poissonnière, Bonne-Nouvelle ; nous passons les petits théâtres....

Allons, nous demeurons au Marais, je vois cela.... On prend la rue Charlot, la rue de Bretagne, la Vieille rue du Temple.... On va toujours : heureusement il fait beau. D'ailleurs on s'arrêtera enfin !.... Oui, et on me fermera la porte sur le nez; mais qu'est-ce que cela me fait? Après tout, j'étais désœuvré, je ne savais ce que je devais faire; j'ai tout de suite trouvé un but de promenade. A la vérité celui-ci est à la portée de tout le monde, et il est facile de se donner de l'occupation dans Paris, en suivant le premier minois chiffonné que l'on aperçoit. Je connais pourtant beaucoup de personnes qui ne font pas autre chose, et qui négligent pour cela leurs affaires. Je rencontre surtout un grand nombre de commis de bureau, qui, au lieu d'être à leur travail, sont continuellement à courir les grisettes, sous prétexte d'aller acheter un petit pain : il est vrai qu'ils sortent sans chapeau et courent toute la ville en voisin, ce qui est rassurant pour l'administration, qui est toujours sûre que ses commis ne sont pas perdus.

Mais il ne m'appartient pas de censurer la conduite d'autrui : ce serait d'ailleurs prendre bien mal mon temps, puisque je suis en train de *pécher d'exemple*. Moi, qui tout-à-l'heure faisais des réflexions sur l'instabilité des choses humaines, et qui maintenant poursuis un cotillon, qui couvre ce que la nature a créé de plus fragile, de plus faible, de plus trompeur, mais aussi de plus séduisant, de plus enchanteur, de plus attrayant!.... Je m'égare! mon imagination travaille et pourtant je ne vois qu'un pied, petit à la vérité, et la naissance d'une jambe que couvre le modeste bas de laine noire. Ah! si je pouvais seulement apercevoir la jarretière!....

Ma foi, tout bien considéré, il vaut mieux suivre une jeune fille, quitte à se voir fermer une porte sur le nez, que de chercher à lire dans la lune, et de se creuser la tête dans des idées de métaphysique, d'astronomie, de physiologie et même de métoposcopie : plus on s'enfonce dans le vague, dans l'abstrait, moins on aperçoit

le but et la preuve ; mais en s'occupant d'un minois fripon, on sait de suite où l'on en veut venir, et près d'une jolie femme on découvre facilement le système de la nature.

Depuis quelques minutes je ne disais plus rien à ma jeune ouvrière : j'étais piqué de ses refus obstinés; j'avais même ralenti mon pas, de manière à ce qu'elle pût croire que je ne la suivais plus. Mais, quoiqu'à une distance de vingt pas, je ne la perdais point de vue.

Elle s'arrête..... Je m'arrête..... Elle parle à quelqu'un... Je m'avance.... Ce quelqu'un est un jeune homme. Je me mords les lèvres; mais je tâche d'entendre quelques mots, et je saisis le petit dialogue suivant :

« Bonsoir, mademoiselle Caroline.—Bon-
» soir, monsieur Jules. — Vous rentrez
» bien tard. —Nous avons beaucoup d'ou-
» vrage, surtout le samedi, et puis j'ai eu
» un carton à porter rue de Richelieu ;
» c'est ce qui m'a retardée. — Et qu'avez-
» vous donc dans celui-ci? — Un joli bou-

» quet de roses pour mettre demain sur
» mon bonnet..... C'est moi qui l'ai fait.....
» Vous verrez..... Il est bien élégant.... Un
» maladroit m'a poussée sur le boulevard
» et a failli me le faire jeter par terre. »

Ici je m'enfonce dans l'allée contre laquelle je me suis arrêté.

« Il y a des gens qui ne prennent garde
» à rien en marchant. — Je crois que ce-
» lui-là était un savant ; il regardait dans
» le ciel. — Vous a-t-il au moins demandé
» excuse ?—Oh ! oui... Mais je vous quitte :
» ma tante m'attend ; elle me gronderait...
» —Je serais bien fâché de vous causer du
» désagrément. Nous nous verrons demain,
» toujours ?..... — Oui, oui, à moins que
» ma tante ne veuille plus que j'aille dan-
» ser..... Elle est si contrariante !..... Vous
» avez des billets pour Tivoli ? — Oui, ma-
» demoiselle... pour quatre... Je viendrai
» vous prendre...—De bonne heure, mon-
» sieur Jules. — Oh ! soyez tranquille.....
» Mais n'oubliez pas que nous dansons en-
» semble la première contre-danse... — On

» n'oublie jamais ces choses-là ! — Adieu, » mademoiselle Caroline. — Adieu, mon- » sieur Jules. »

M. Jules s'approche davantage ; la jeune fille tend la joue... J'entends un baiser... Parbleu ! c'était bien la peine que je vinsse jusqu'à la rue des Rosiers pour voir cela.

Le jeune homme s'éloigne en chantonnant ; la jeune fille fait encore quelques pas, puis entre dans une allée, dont elle referme la porte sur elle, et moi, je reste immobile contre le ruisseau.

Ce Jules est un amant..... Oui, cela m'a tout l'air d'un amant, honnête à la vérité, car je suis bien certain qu'il n'a baisé que sa joue, et d'ailleurs sa conversation n'annonce pas un séducteur. Demain dimanche on va à Tivoli avec la tante sans doute, puisqu'il y a des billets pour quatre. Allons, décidément j'en serai pour ma course... Ce ne sera pas la première fois ! C'est dommage, elle est gentille ! fort gentille !... Examinons bien la maison... On ne sait pas... le hasard peut quelquefois nous servir.....

Cette rue est sombre; la lune est cachée; je ne puis voir le numéro... Oh! n'importe, je reconnaîtrai cette allée... cet angle... cet auvent...

« Ah! que diable! prenez donc garde... » Vous avez manqué jeter cela sur moi... »

Un habitant de la maison de ma belle avait ouvert sa fenêtre et vidé un vase dans la rue, au moment où je regardais la couleur de la muraille. Heureusement je n'eus que quelques éclaboussures; mais cela mit un terme à ma curiosité et je quittai la rue des Rosiers, en essuyant avec mon mouchoir les pans de mon habit.

CHAPITRE II.

La petite-maîtresse.

Il n'était pas encore tard lorsque j'arrivai sur les boulevards, les petits théâtres n'avaient pas encore fini. Une douzaine de colporteurs accoururent vers moi en m'offrant des contre-marques. « Il y a encore un » acte, monsieur, me crient-ils aux oreilles; » c'est *la plus belle*, vous verrez le combat » au sabre et *à l'âche*, l'incendie et le ballet. » C'est une pièce qui fait courir tout Paris... » Vous trouverez d'la place partout. »

Ne pouvant résister à d'aussi pressantes sollicitations, j'achète une contre-marque avec laquelle je dois pouvoir aller à toute place; cependant on ne me laisse entrer

qu'au parterre ou circuler derrière les pourtours. Je prends ce dernier prati Pour. voir un acte, je serai toujours assez bien, et d'ailleurs ce qui se passe dans la salle est souvent plus amusant que ce qui se passe sur la scène. J'aime assez à examiner les figures, et il y en a de bien drôles aux mélodrames : ces théâtres sont en général fréquentés par le peuple et une classe moyenne qui ne sait pas ce que c'est que de cacher ses sensations, et qui, par conséquent, se livre sans réserve à tout ce que lui fait éprouver une scène d'amour ou de remords.

« Ah ! le chien !... ah ! le gredin ! » disait mon voisin toutes les fois que le tyran paraissait, « il va avoir son paquet tout à » l'heure. » Je regardai mon voisin ; je jugeai à sa tournure et à ses mains que ce devait être un tanneur : ses yeux étaient plus animés que ceux de l'acteur qui faisait le traître et contre lequel il vociférait à chaque instant. Devant moi, au pourtour, je remarquai une blanchisseuse qui

sanglottait en écoutant le récit des malheurs de la princesse, et un petit garçon qui se cachait sous la banquette pour ne pas voir le combat.

Comme ces gens-là s'amusent! me dis-je: ils ne sont pas blasés sur le spectacle! ils sont tout entiers à l'action, ils ne perdent pas un mot, et pendant huit jours ils penseront à ce qu'ils auront vu ce soir. Montons aux premières; on y a meilleur ton : mais on s'y ennuie.

J'aperçois, à travers un carreau, une figure fort piquante; je donne la pièce à l'ouvreuse; j'entre dans la loge, décidé à faire mon possible pour réparer le temps perdu auprès de mademoiselle Caroline.

La dame qui m'a semblé charmante derrière le carreau, est moins bien de près. Cependant elle peut plaire; elle a de l'éclat, de l'élégance, de la tournure. Elle est jeune encore : je vois déjà qu'elle est très-coquette et que l'arrivée d'un jeune homme dans sa loge la distraira un moment.

Vous voyez, lecteur, que je suis un

jeune homme : je crois que je ne vous l'avais pas encore dit. Plus tard je vous apprendrai ce que je suis, quels sont mes talens, mes agrémens, mes qualités : ce ne sera pas long.

Un monsieur est assis auprès de cette dame ; il a une figure ordinaire, une mise recherchée, des manières assez distinguées. Est-ce le mari et la femme? Je suis tenté de le croire, car ils ne se disent presque rien.

C'est dommage que nous n'ayons plus que la moitié d'un acte à voir ; j'aurais pu causer, faire l'aimable, nouer connaissance. Il me semble que je ne déplais pas ; on me lance des regards fort doux ; on est placé de manière à me regarder sans que le monsieur s'en aperçoive. Ces dames ont pour cela une adresse, une habitude!..... Ah! si je me marie jamais, je me mettrai toujours derrière ma femme, parce qu'alors... Oui, mais si l'on s'assied près d'elle, pourrai-je empêcher les pieds, les genoux d'aller leur train!..... C'est bien embarrassant.....

« Cette pièce n'est pas mauvaise, dit » enfin la dame à son voisin, on ne joue » pas trop mal ici... — Oui, oui; » et toujours des oui !..... Ah ! c'est nécessairement un mari ; écoutons bien ; c'est pour moi que l'on parle :

« Je me suis ennuyée hier aux Français ; » Talma ne jouait pas... Ne devons-nous pas » aller demain à l'Opéra? Il y a une représen- » tation extraordinaire.—Comme vous vou- » drez. — Au fait ! il fait trop chaud pour » se plaire au spectacle. Si ce n'était pas si » mal composé le dimanche dans les jar- » dins publics, je préférerais y aller à m'en- » fermer ainsi... qu'en pensez-vous?—Moi, » cela m'est indifférent. »

La dame fit un mouvement d'impatience. Le monsieur ne s'en aperçut pas et s'avança sur le devant de la loge; je me levai pour regarder la décoration, et ma main se trouva par hasard contre le bras de cette dame, qui ne se dérangea pas. « Ces théâtres » sont mal aérés..... il y règne une odeur » désagréable, » dit ma voisine, au bout

d'un moment ; je songeai alors aux basques de mon habit, qui en effet ne sentaient pas bon. Je ne pus retenir un sourire ; mais j'offris à l'instant mon flacon. On l'accepta, et en me le rendant, on ne parut point s'offenser de ce que je serrais la main qui me le présentait.

En ce moment la pièce finissait. Diable, répétai-je en moi-même, c'est dommage !... je suis venu trop tard. C'est mademoiselle Caroline qui est cause de cela... Mais que dis-je ? sans elle je serais encore sur le boulevard Montmartre, à regarder les étoiles ; c'est parce que je l'ai suivie que je suis revenu ici voir un acte, et c'est en courant après une grisette que j'ai rencontré cette petite-maîtresse qui peut-être ne vaut pas la grisette !... Comme tout cela s'enchaîne !... c'est parce qu'on m'a jeté certaine chose sur mon habit, que cette dame s'est plainte de l'odeur et que je lui ai donné mon flacon, et de plus serré la main. Qu'on dise après cela qu'il n'y a pas une destinée : certainement si je faisais ce monsieur c..., ce serait

la faute de mademoiselle Caroline qui n'a pas voulu m'écouter.

On sort. J'aide cette dame à enjamber les banquettes qui ne se lèvent point pour la commodité du public. Mais le mari prend le bras et je suis forcé de passer derrière.

« Suivrai-je, ne suivrai-je pas? » telle est la réflexion que je fais en descendant l'escalier. D'après ce qui venait de m'arriver, peu de temps auparavant, j'aurais dû me tenir tranquille le reste de la soirée; mais j'ai vingt-quatre ans; j'aime passionnément les femmes : d'ailleurs ma dernière maîtresse vient de m'être infidèle (c'est même ce qui m'avait plongé dans des réflexions mélancoliques), et un jeune homme, qui a une forte dose de sensibilité, ne peut pas vivre sans avoir un sentiment; décidément je suis.

A peine est-on sur le boulevard qu'on marche vers la chaussée. Bon! me dis-je; on va prendre une voiture : j'écouterai ce que l'on dira au cocher, et par ce moyen je saurai l'adresse sans me déranger.

Mais il était dit que je me tromperais encore dans mes conjectures. C'est vers un joli vis-à-vis que l'on se dirige : on appelle André ; le valet accourt, ouvre la portière, et fait monter monsieur et madame.

Voilà qui pique davantage mon amour-propre : une femme qui a équipage !.... C'est une conquête qui mérite que l'on se donne quelque peine... Allons, suivons la voiture de madame... non pas à pied, cela serait trop fatigant ! passe encore si elle était en fiacre ! mais des chevaux bourgeois.... cela me donnerait une fluxion de poitrine. Ah ! j'aperçois un cabriolet... c'est mon affaire.... dépêchons-nous, car la voiture va partir.

« Holà ! cocher.—Montez, monsieur.... » j'y suis... Où allons-nous, mon bourgeois ? » —Suis cette voiture qui part devant nous, » et tu auras pour boire. »

Le coquin n'en avait pas besoin ; je m'aperçus qu'il était déjà gris. J'aurais voulu alors en avoir pris un autre ; mais il n'était plus temps de changer.

Il fouette de toutes ses forces son cheval efflanqué ; la maudite bête prend un galop de désespoir et dépasse parfois la voiture bourgeoise.

« Prenez-garde, dis-je à mon conducteur ; ne le fouettez pas tant ; ne faisons point de malheur. — Soyez tranquille, mon bourgeois, je connais mon état : vous entendez bien que je ne suis pas cocher depuis vingt ans sans savoir ce que c'est que de conduire... Vous êtes avec des amis qui sont dans l'fiacre vert là-bas... eh bien ! moi je veux vous faire arriver avant eux. — Mais je ne vous ai pas dit que j'étais avec quelqu'un : je vous prie de suivre cette voiture.... si vous la dépassez, comment la suivrez-vous ? — Je vous dis, not'bourgeois, que c'est eux qui nous suivront ; je leur ferai voir que mon cheval en vaut deux. Quand Bélotte est en train, il n'y a pas moyen de l'arrêter. — Morbleu ! vous allez trop vîte ! nous avons passé la voiture... où est-elle maintenant ? — Ah ! ils vont tâcher de

» nous rattraper... mais le cocher est vexé...
» J'dis que je vous mène bien, mon bour-
» geois.—Mais arrêtez... arrêtez donc, vous
» dis-je....—Est-ce que nous sommes arri-
» vés?...—Eh ! oui, nous sommes arrivés.
» —Ah ! dam ! c'est que Bélotte est lancée,
» et j'dis qu'çà va bien... Ho ! ho !... vous y
» v'là not'maître.... où faut-il frapper?—
» Nulle part...—Ah ! ah ! pas pus d'fiacre
» que dessus ma main !.... Quand je vous
» disais que vous arriveriez avant les au-
» tres !... Ah ! c'est que moi j'ai à cœur de
» dépasser tout le monde. »

Je descends de cabriolet. Je regarde au loin... plus de voiture ; nous l'avons perdue. J'enrage !... et il me faut encore entendre les jactances de mon ivrogne, qui me demande pour boire. Je suis tenté de lui casser son fouet sur le dos ; mais je me contiens, et prends le parti le plus court, qui est de le payer et de le renvoyer.

« Quand vous voudrez un bon cocher et
» une bonne bête, not'bourgeois, vous voyez
» que je suis vot'affaire..... vous me trou

» verez toujours sur la place Taitbout, au-
» près de *Torchoni*... dans le beau quartier...
» Vous demanderez François ; je suis connu
» comme le grimacier.... — C'est bon ; je
» m'en souviendrai. »

Le drôle s'éloigne enfin, et me voilà seul dans une rue que je ne connais pas. Cependant comme il se fait tard et que je n'ai pas envie de passer la nuit en promenades, je cherche à m'orienter. Après avoir marché quelque temps je me trouve dans un endroit que je reconnais : je suis rue des Martyrs, près de la barrière Montmartre. Heureusement que je demeure rue Saint-Florentin, et que pour arriver là, il n'y a qu'à descendre.

Je me mets donc à descendre, en faisant des réflexions. C'était là le cas, et j'en avais le temps. Cependant mes rêveries sont encore troublées par des cris. Comme le quartier des Porcherons n'est pas fréquenté par une société choisie, et que je ne me sens pas l'envie de chercher une troisième aventure au Grand Salon, je double le pas pour éviter les rencontres fâcheuses.

Mais le bruit continue : on crie, on jure, on se bat. Les femmes appellent la garde, le commissaire, et toute la justice du quartier ; les hommes se poussent, se cognent, se roulent dans le ruisseau. On ouvre les fenêtres ; on se montre en bonnet de coton, ou en coiffe de nuit ; on écoute, on rit, on jase d'une croisée à l'autre : on se demande réciproquement ce que c'est ; mais on ne descend pas, parce qu'il n'est pas prudent de se mêler la nuit dans une dispute.

La vue des fenêtres ouvertes et des visages à bonnet de coton me rappelle mon petit accident de la rue des Rosiers, je ne marche plus, je vole! croyant déjà être poursuivi par la fatalité... mais on court aussi derrière moi : je prends une rue à droite : j'entends qu'on me suit, je m'arrête enfin pour reprendre haleine, et aussitôt on m'atteint et on s'empare de mon bras.

CHAPITRE III.

La bouquetière.

« Ah! monsieur!... sauvez-moi... con-
» duisez-moi... protégez-moi contre ce vilain
» Beauvisage, qui a dit comm'çà qu'il m'en-
» leverait à la barbe d'un chacun ; enten-
» dez-vous comme il rosse Cadet Finemou-
» che, qu'est pourtant z'un malin : ma
» sœur n'a point z'été bête ; elle a filé drès
» que les coups de poing ont roulé ; elle m'a
» laissée là pour avoir tout sus le dos et va
» peut-être faire à ma mère des rapports
» incendiaires!... J'n'avons que vous pour
» appui, monsieur, ou ben j'sommes une
» fille perdue. »

Pendant que celle qui m'arrête débite

son chapelet, ne s'interrompant que pour essuyer, avec le revers de sa main, les larmes qui coulent de ses yeux, je considère ma nouvelle rencontre et tâche, à la lueur d'un triste réverbère, de distinguer ses traits.

Le langage et la mise m'apprennent bien vîte à qui j'ai affaire : un déshabillé rouge, attaché avec une ceinture de velours noir, un bonnet rond à grands bords de dentelle, un fichu de couleur, noué par devant, et sur lequel se balance une grande croix à la Jeannette ; cette fois je ne puis craindre de me tromper, je vois clairement que j'ai devant moi une marchande à éventaire, ou dont la boutique est établie près des charniers des Innocens.

Voyons au moins si elle est jolie... mais oui, très-bien vraiment : ses yeux, quoique pleins de larmes, ont une expression de candeur qui la rend tout-à-fait intéressante ; sa petite moue, son air chagrin sont parfois tempérés par un sourire, qui s'adresse à moi, et ce sourire, qu'une coquette

ne saurait rendre aussi agréable, me montre deux rangées de dents bien blanches, que l'émail, le corail et toutes les poudres du parfumeur n'ont pas encore gâtées.

Cependant, malgré la gentillesse de ma nouvelle connaissance, j'hésite beaucoup à garder son bras, qui entoure le mien. A coup sûr, avec d'aussi jolis traits, on ne doit vendre ni poisson, ni viande; c'est une bouquetière, j'en répondrais; mais je ne ferai pas ma maîtresse d'une bouquetière : on pourrait tout au plus, si l'occasion se présentait, se permettre un caprice, une fantaisie... mais je ne suis pas en bonheur ce soir, je ne veux plus rien tenter. Débarrassons-nous de cette jeune fille.

Je dégage, le plus doucement possible, le bras qui est passé sous le mien; je prends un air bien froid, et dis à la demoiselle :

« Je suis bien fâché de ne pouvoir vous » être agréable, mais je ne vous connais » pas. Les querelles de M. Beauvisage avec » Cadet Finemouche ne sont pas de ma » compétence. Votre sœur s'est sauvée,

» faites de même. Que votre mère en pense
» ce qu'elle voudra, cela m'est égal. Il est
» plus de minuit; voilà assez long-temps
» que je cours les rues, et je veux aller me
» coucher.

» — Comment, monsieur!.... vous me
» refusez!... vous allez me laisser là!... Ne
» pas vouloir se déranger de son chemin
» pour rendre service à une pauvre fille
» qu'est dans la douleur à cause d'un acci-
» dent qui peut arriver à tout le monde.
» J'vous répète que ma mère est capable
» de ne pas m'ouvrir, si je reviens sans
» un répondant qui puisse affirmer que
» j'suis innocente. — Et vous voulez que
» j'affirme cela, moi?— Pardine, est-ce
» que çà vous écorchera la bouche?....
» d'ailleurs vous êtes un beau monsieur;
» un queuqz'un du grand monde : all' n'o-
» sera pas s'mettre en colère devant vous, et
» alle m'écoutera. Mais si je reviens seule...
» queu train!... Ah dieu! dieu! ai-je du
» guignon!... je n'voulais pas y aller à ce
» Grand Salon!... j'avais une doutance de
» tout çà. »

Et là-dessus les larmes, les gémissemens de recommencer : les trépignemens s'en mêlent : on va peut-être s'arracher les cheveux... ce serait dommage; ils accompagnent bien cette petite figure si naïve, si franche.

Je n'ai pas un cœur de roche; je me sens ému par le désespoir de cette jeune fille, et je me dis : si, au lieu d'un déshabillé, elle avait une robe de soie ou même de mérinos; si, à la place de ce bonnet rond, était un petit chapeau; si, au lieu de cette croix à la Jeannette, pendait un joli charivari, il y a long-temps que je me serais empressé d'offrir mes services à cette pauvre petite. Je ferais le galant, l'aimable; je me mettrais en quatre pour être écouté, et je regarderais comme une faveur la permission de lui donner le bras; et maintenant ce costume me rendrait cruel, insensible... je refuserais de rendre un léger service... que l'on implore les larmes aux yeux... Ah! ce serait mal, très-mal. J'ai suivi une grisette et une grande dame,

qui peut-être ne valaient pas cette pauvre fille ; j'ai passé ma soirée à des niaiseries, je puis bien donner une heure à une bonne action ; c'est décidé, je vais reconduire la bouquetière.

Vous voyez, lecteur, que j'ai du bon quelquefois ; il est vrai que la jeune fille me plaît beaucoup. Toutes les femmes vous plaisent, allez-vous dire. Oui, lecteur, toutes celles qui sont jolies, et je gage bien que vous êtes de même.

Je m'approche de ma belle fugitive. Elle s'était assise contre une borne, tenant un coin de son tablier sur ses yeux. Elle sanglottait.

« Mademoiselle... — Mon... monsieur. » — Comment vous appelez-vous ? — Ni... » i...icette... monsieur... — Eh bien ! ma » petite Nicette, consolez-vous, ne pleurez » plus, et reprenez mon bras ; je vais vous » conduire chez votre mère. — En... en » vérité... »

Elle fait un saut de joie ; je crois même qu'elle va m'embrasser... mais elle se con-

tente de prendre mon bras, le serre bien fort contre le sien et me dit : « Ah ! j'étais » sûre que vous n'étiez pas capable de me » laisser dans l'embarras !.. J'suis une hon- » nête fille, allez, monsieur; tout l'quartier » vous dira que Nicette a la réputation » claire comme de l'eau de roche. Mais ma » mère est si méchante !.. et puis ma sœur » qui est jalouse, parce qu'elle prétend » que je fais des yeux de sirène à Finemou- » che... — Vous me conterez tout cela en » chemin. Où allons-nous ? — Ah ! dame !.. » il y a un peu d'chemin... J'étale à la » Croix-Rouge, et je demeure rue Sainte- » Marguerite, où ma mère est fruitière. »

Du faubourg Montmartre à la Croix-Rouge !... c'est pour en mourir !... Si du moins je rencontrais un fiacre... Je crois que je remonterais même dans le cabriolet de François, quitte à voir Bélotte prendre le mors aux dents mais il ne passe aucune voiture. Il faut prendre bravement son parti, je tiens Nicette sous le bras, je la fais marcher au pas redoublé.

« Vous êtes marchande, Nicette, et que » vendez-vous? — Des bouquets, monsieur, » et qui sont toujours frais, je m'en vante. »

C'est une bouquetière : j'en étais sûr. Cela me redonne un peu de courage, et fait disparaître à mes yeux la longueur du chemin. Je n'aurais pas été flatté de servir de cavalier à une harengère, et cependant lorsqu'il s'agit de rendre service, doit-on s'arrêter à toutes ces misères?... Que voulez-vous? ce diable d'amour-propre se fait toujours sentir... D'ailleurs je ne vaux pas mieux qu'un autre... je vaux peut-être moins : vous en jugerez.

« Ah! vous vendez des bouquets... — » Oui, monsieur, et quand vous en voudrez de beaux, venez me voir, j'en aurai » toujours à votre service, la nuit comme » le jour. — Je vous remercie ; mais comment se fait-il que, demeurant faubourg » Saint-Germain, vous alliez danser près de » la barrière Montmartre? il me semble » que vous pourriez trouver des bals dans » votre quartier? — J'vas vous expliquer

» çà. Ma sœur Fanchon a un amoureux,
» Finemouche, garçon brasseur, un bel
» homme, un brun, dont toutes les filles
» du quartier raffolent. Ma mère, qui dit
» que c'est un coureur, ne veut pas que
» Fanchon l'écoute; mais Fanchon en tient,
» et elle tâche, par-ci, par-là, de se trouver
» avec Finemouche, à condition qu'i n'lui
» fera la cour que pour le bon motif. C'matin
» elle a consenti à venir promener à la brune
» à Montmartre, sentimentalement, pour
» boire du lait. Mais il a ben fallu qu'all'
» m'emmène; ma mère ne l'aurait pas lais-
» sée sortir seule. Nous avons pris le pré-
» texte d'une tante qui vend des oranges
» sur le boulevard; c'était une frime de
» Fanchon. Je n'la suivais qu'à contre cœur,
» d'autant plus que Finemouche me lance
» ben aussi queuques z'œillades auxquelles
» je ne corresponds pas... foi d'honnête
» fille. Arrivés à Montmartre, nous avons
» trouvé l'brasseur qui nous a fait la galan-
» terie d'un âne à chacune. Enfin, après
» deux heures de cavalcade, j'ai dit : faut

» tourner les talons vers le toit maternel.
» Mais Finemouche a dit : reposons-nous
» un quart d'heure au Grand Salon, le
» temps de manger une salade et de pincer
» une walse. Moi je n'voulais point z'accep-
» ter ; mais ma sœur aime la walse et la
» salade, il a bien fallu céder.

» Nous v'là donc au Grand Salon. Fan-
» chon danse avec Finemouche : jusque-là
» il n'y avait aucun mal. Mais v'là-t-il pas
» que l'hasard fait arriver là Beauvisage,
» garçon charcuitier de not' rue. C'est
» encore un cadet qui en conte à toutes les
» jeunesses, et qui s'avise d'avoir une pas-
» sion pour moi. — Il me paraît, Nicette,
» que vous ne manquez pas d'adorateurs !
» —J'en ai d'reste, c'n'est pas ma faute; Dieu
» sait que je les reçois toujours à poings
» fermés... mais ces hommes ! pus on est
» cruelle, pus ils s'entêtent ! J'ons pourtant
» signifié à monsieur Beauvisage que toutes
» ses giries me déplaisaient, j'lui jette au
» nez tous ses cadeaux ; eh ben ! c'est tout
» de même. Drès que j'quittons un moment

» ma place, j'sommes sûre à mon retour de
» trouver une saucisse parmi mes roses et
» un pied de cochon sur ma chaufferette ;
» l'autre jour encore, est-ce qu'il n'est pas
» venu me souhaiter ma fête avec un bou-
» din blanc... et aux truffes encore !... Mais
» tout çà ne me touche pas le cœur ; je lui
» ai dit que je n'voulions pas de lui : au
» vis-à-vis de toutes les commères du quar-
» tier, j'lui ons jeté son boudin par le nez.
» Il est parti furieux en jurant qu'il m'en-
» leverait. Vous sentez ben qu'en l'voyant
» entrer au Grand Salon j'avons eu un
» frisson d'effroi, d'autant plus que j'sais
» qu'il est mauvaise tête. Croiriez-vous,
» monsieur, qu'il a osé m'inviter à danser,
» comme si de rien n'était !... Je l'ons refusé
» net, parce que je n'suis pas à deux faces :
» il a voulu m'entraîner de force ; Fine-
» mouche est accouru et il a ordonné à
» Beauvisage de m'lâcher bien vîte, sur
» quoi celui-ci m'a serrée davantage. Cadet
» l'a poussé si ben qu'ils sont sortis pour se
» battre. Ma sœur Fanchon me donnait tort,

» parce qu'elle était en colère de voir son
» amoureux se battre pour moi. Mais l'pis,
» c'est que Finemouche, qui avait bu sou-
» vent en mangeant d'la salade, a été rossé
» par Beauvisage. Fanchon s'est sauvée drès
» qu'elle a vu son amant sus l'pavé : j'voulais
» en faire autant ; mais mon enjoleur cou-
» rait après moi... Enfin j'vous ai aperçu,
» monsieur, çà m'a donné du courage ;
» j'étais sûre que vous me protégeriez :
» j'vous ai saisi par le bras et v'là tout. »

L'histoire de Nicette m'avait amusé, et ce qui me plaisait le plus dans tout cela, c'est qu'elle paraissait sage et n'avait pas d'amoureux. Vous allez me dire, qu'est-ce que cela vous fait ? puisque vous êtes un jeune homme du grand monde, vous ne ferez pas la cour à une bouquetière. C'est juste ; je n'en ai nullement l'intention ; et pourtant je m'aperçois que depuis quelques instans je presse plus tendrement le bras de la jeune fille... Oh ! c'est par distraction.

« Monsieur, croyez-vous que ma mère
» me battra ? — Je ne vois pas pourquoi

» elle se fâcherait : vous n'avez aucun tort.
» —Bah ! d'abord nous ne devions pas aller
» au Grand Salon.—C'est la faute devotre
» sœur.—Oh ! oui, mais Fanchon dira que
» c'est la mienne. Ensuite j'vas vous dire :
» ma mère protége un brin Beauvisage,
» qui lui bouche l'œil avec de la galantine,
» et qui n'vient jamais à la maison sans
» avoir une andouille de huit pouces. Ma
» mère aime passionnément les andouilles,
» et elle voulait que j'épousasse le charcu-
» tier, afin d'avoir toujours un boudin
» sous la main. Mais moi je n'ai pas voulu
» entendre de c't'oreille-là, et depuis ce
» temps on me regarde de travers à la mai-
» son. Donc on va me mettre la querelle
» et tout l'tapage sur l'dos !... Ah ! mon
» dieu !... je serai battue !... c'est sûr... —
» Pauvre Nicette ! je vous promets que je
» parlerai pour vous à votre mère. — Ah !
» j'vous en prie !... c'est qu'elle serait femme
» à n'pas me recevoir !... à m'faire coucher
» dans la rue... C'vilain Beauvisage ! c'est
» lui qui me vaut tout çà !... mais j'aimerais

» mieux me jeter à l'eau que d'être sa » femme.—En diriez-vous autant de Fine- » mouche ? — Oui, monsieur ; j'veux un » mari à mon goût, et tous ces malins-là » ne me plaisent pas. — Vous n'avez donc » pas d'amoureux ! — Non, monsieur. — » A votre âge on doit aimer cependant. — » Oh ! je ne suis pas pressée... Mais nous » approchons, monsieur, nous appro- » chons... Ah ! v'là que le cœur me bat. »

En effet je sentais qu'elle tremblait, et, pour la rassurer, je prenais une de ses mains que je serrais dans la mienne. Elle se laissait faire ; elle ne pensait qu'à sa mère.

Nous voici dans la rue Sainte-Marguerite; Nicette n'ose plus avancer. « C'est là, mon- » sieur, me dit-elle, cette maison... après » la porte cochère... — Eh bien ! appro- » chons... — Ah ! encore un moment... at- » tendez que je respire...—Pourquoi cette » frayeur... ne suis-je pas là ? — Ah ! par- » dine ! ma mère n'va peut-être pas ben » vous recevoir !... — Nous lui ferons en- » tendre raison.—Ça sera difficile.— Votre

» sœur est plus répréhensible que vous. — » Oui, mais on aime ma sœur, et on ne » m'aime pas.—Enfin nous ne sommes pas » venus jusqu'ici pour ne point tenter l'en- » treprise.—C'est juste, monsieur; allons, » avançons. »

Nous voici devant la boutique de madame Jérôme, Nicette m'apprend que c'est le nom de sa mère. Tout est clos, tout est fermé, tout est calme; on n'aperçoit aucune lumière dans l'intérieur.

« Votre mère couche-t-elle dans la bou- » tique? — Oui, monsieur, au fond. — Il » faut frapper. — Ah! si ma sœur pouvait » ne pas être rentrée!... — Frappons tou- » jours. »

Je frappe, car Nicette n'en avait pas le courage, on ne répond pas. « Elle dort » bien fort, dis-je à la petite.—Oh! non, » monsieur... c'est qu'elle ne veut pas m'ou- » vrir. — Parbleu! il faudra bien qu'elle » réponde. »

Je frappe de nouveau. Nous entendons du bruit. On approche, et une voix rauque

demande ; « Qui vient frapper à cette » heure ?...— C'est moi, ma mère...—Ah ! » c'est toi, dévergondée !.. et tu crois que » je te recevrai au milieu de la nuit, après » avoir fait battre des hommes et mis un » quartier sens dessus dessous. File bien vîte » et que je ne te revoie plus.—Ma mère... » ouvrez-moi... je vous en prie... ma sœur » vous a trompée.—Non, non, je sais tout. » Tu es une maudite entêtée. Ah ! tu ne » veux pas être charcuitière !... eh bien ! » va, cours les rues ; nous verrons si tu » mangeras tous les jours du boudin. »

Nicette pleurait. Je crus qu'il était temps de m'interposer dans la querelle. « Madame, » criai-je à travers la porte, d'une voix que » je tâchai de rendre imposante, votre fille » n'a aucun tort. Vous la grondez mal à » propos, et si vous la laissez dans la rue, » c'est l'exposer volontairement à faire des » sottises. »

J'attends une réponse, on n'en fait point ; mais j'entends que l'on ôte des barres de fer comme pour ouvrir la boutique. Je vais

à Nicette : « Vous le voyez, lui dis-je, ma » voix et ma remontrance ont produit de » l'effet. J'étais certain de calmer votre mère. » Allons, séchez vos pleurs, elle va venir ; » je vous réponds que je lui ferai entendre » raison et qu'elle ne vous fera pas coucher » dans la rue. »

Nicette m'écoutait et doutait encore que je parvinsse à obtenir son pardon. Cependant le bruit continuait... en effet on ouvre la boutique. Madame Jérôme paraît à la porte, en camisole et en bonnet de nuit.

Je m'avance pour intercéder en faveur de la petite qui n'ose bouger : je vais commencer une phrase que je crois propre à toucher le cœur d'une mère... madame Jérôme ne n'en laisse pas le temps.

» C'est donc toi, s'écrie-t-elle, qui accom- » pagnes c't'effrontée, et qui veux te mêler » de me faire de la morale et m'apprendre » à gouverner mes filles ! Tiens, v'là pour » te payer d'ta peine. »

Au même instant la fruitière me donne un soufflet qui me fait pirouetter vers

l'autre côté de la rue, puis, rentrant dans sa boutique, elle referme brusquement la porte sur nous.

CHAPITRE IV.

Mon voisin Raymond.

Je reste cinq minutes sans parler à Nicette. Le soufflet de madame Jérôme a refroidi considérablement mon zèle pour la jeune fille. Je ne puis m'empêcher de réfléchir aux suites de mes rencontres de la soirée, et je remarque une secrète fatalité qui semble me faire payer cher toutes mes tentatives de séduction.

Pour avoir suivi une petite ouvrière à laquelle je ne me suis pas permis de pincer le bout du doigt, j'ai été arrosé dans la rue des Rosiers; pour avoir fait le galant, l'aimable avec une petite-maîtresse qui me lançait des regards fort tendres, j'ai trouvé

un maudit cocher qui m'a égaré dans un quartier très-éloigné du mien ; enfin pour avoir consenti à servir de protecteur à une jeune bouquetière, que je veux réconcilier avec sa mère, je reçois maintenant le soufflet le mieux conditionné... Ce dernier événement me paraît une grande injustice de la Providence, car en ramenant Nicette chez madame Jerôme, je faisais une fort belle action. Qu'on vienne encore me chanter qu'un bienfait n'est jamais perdu.

Mais la chaleur de ma joue commence à se dissiper, et ma mauvaise humeur se calme un peu. Ce n'est pas la faute de Nicette si j'ai été soufflété ; prenons bravement notre parti et consolons cette pauvre petite dont ce dernier accident a augmenté la douleur.

« Vous aviez raison, Nicette, votre mère » est méchante. — Oh ! oui, monsieur !... » quand j'vous le disais! J'suis ben désolée » de ce qui vous est arrivé... mais si vous » n'aviez pas été là j'en aurais reçu ben » d'autres. — En ce cas, je vois que tout

» est pour le mieux. — Ma mère est vive !...
» — C'est vrai. — Elle a la main légère !
» — Je la lui ai trouvée très-lourde ! —
» Pour un oui, un non, elle me tape ; mais
» c'est surtout depuis que j'ai refusé Beau-
» visage... Ah ! j'suis ben malheureuse !...
» pour un rien j'ferais un plongeon dans
» l'canal de l'Ourcq.—Allons, allons, cal-
» mez-vous, le plus pressé maintenant c'est
» de savoir où vous pouvez aller coucher,
» puisque décidément votre mère ne veut
» pas vous recevoir. Avez-vous quelques
» parentes dans ce quartier? — Ah ! mon
» dieu non, personne... une tante qui de-
» meure faubourg Saint-Denis ; mais elle
» ne me recevrait pas, elle aurait trop peur
» de se fâcher avec ma mère !... — Je vois
» que madame Jérôme est la terreur géné-
» rale. — Hélas ! oui. — Où donc couche-
» rez-vous? — Cheux vous, monsieur, si
» vous voulez ben le permettre, ou sans
» ça sur l'pavé. »

Il y avait dans la demande de Nicette quelque chose de si candide ou de si hardi,

que je ne fus pas maître d'un mouvement de surprise. Dans une marchande de bouquets on a peine à croire à l'innocence et à la candeur. Cependant son langage avait un je ne sais quoi si vrai, si persuasif... d'un autre côté ses yeux pleins d'une tendre expression, lorsqu'ils n'étaient pas baignés de larmes... son petit nez retroussé... la manière dont elle m'avait pris le bras... cette proposition de venir passer la nuit chez un jeune homme!... tout cela me jetait dans une incertitude que je cherchais en vain à fixer.

Il faut pourtant se décider : Nicette me regarde... elle attend ma réponse... ses yeux sont supplians. Mon cœur est bien faible!... « Venez avec moi... lui dis-je enfin.—Ah! » monsieur!... que vous êtes bon, que je » vous remercie. »

Et elle s'empare de nouveau de mon bras, et nous nous acheminons vers la rue Saint-Florentin.

Cette fois la route se fait silencieusement : je songe à la singularité de l'aventure qui

m'arrive. Amener coucher chez moi une marchande du coin de la rue!... Et remarquez, lecteur, que je loge rue Saint-Florentin, près des Tuileries : vous devez penser d'après cela que je suis un peu petit-maître, mais un petit-maître qui suit les grisettes... Ah! c'était pour passer le temps. Je ne suis point un fat, d'ailleurs, je vous prie de le croire, et si un penchant que je ne puis maîtriser m'entraîne sans cesse vers un sexe charmant et me fait oublier les rangs et les conditions, je dirai comme la chanson :

« Ce fut par la faute du sort!... »

Mais je ne suis pas non plus de ces gens qui bravent toutes les convenances ; je tiens à ne point passer dans la maison où je demeure pour un homme qui va avec la première venue ; et dans ma maison, comme partout, il y a tant de mauvaises langues!... J'ai surtout un certain voisin... ah!...

Il faut donc éviter que Nicette soit aperçue ; pour entrer, j'espère que cela sera

facile : il est au moins une heure du matin, ma portière sera couchée ; alors quand on frappe elle se contente de demander de son lit : qui est là ? puis tire le cordon sans se déranger. Nicette pourra donc monter chez moi sans être vue. Mais demain, pour s'en aller !... madame Dupont, ma portière, est curieuse et bavarde... comme une portière, c'est tout dire. On se moquera de moi !... toute la maison saura cette aventure ; on la répandra dans le monde... C'est bien embarrassant !..... mais je ne puis laisser Nicette sur le pavé. Pauvre petite ! la patrouille qui la rencontrerait, qui l'emmenerait au corps-de-garde comme une vagabonde !... et je crois, moi, qu'elle est honnête ; je crois presque qu'elle est innocente ; au reste, nous verrons bien.

Nous avons traversé les ponts, suivi les quais, nous approchons enfin. Nicette ne va plus si vîte, elle est fatiguée de sa soirée ; et moi donc !... je vous le demande !

« C'est ici, dis-je enfin. — Ah ! tant » mieux, car je suis bien lasse ! — Moi

» aussi, je vous le jure. Je vais frapper. — » Ah! la belle rue, la belle maison! — » Nicette, vous ne ferez pas de bruit en » montant l'escalier; vous ne parlerez pas! » — Non, monsieur... soyez tranquille; je » n'voulons éveiller personne. — Chut!... » on ouvre. »

Madame Dupont a demandé qui est là, j'ai répondu; nous sommes dans la maison; le réverbère est éteint, il fait très-sombre, c'est ce que je voulais.

« Donnez-moi la main, dis-je bien bas à » Nicette, et laissez-vous conduire... mais » surtout point de bruit! — Oui, mon- » sieur. »

Je la guide dans l'escalier que nous montons le plus doucement possible. Cependant je voudrais déjà être chez moi; si quelqu'un ouvrait sa porte! je ne pourrais cacher Nicette, je n'ai pas même un garrick à mettre sur elle : nous sommes en été.

Je demeure au quatrième, car pour avoir un joli appartement de garçon, rue Saint-Florentin, il faut payer très-cher,

même en logeant très-haut. Sur le même carré que moi demeure un original de trente-six à quarante ans, d'une figure qui serait insignifiante, si ses prétentions ne la rendaient comique ; d'une taille moyenne, et voulant se donner une tournure leste, malgré un embonpoint qui prend chaque jour plus de dimension. Ayant quatre mille livres de rente, ce qui lui laisse la faculté de ne s'occuper que des affaires des autres ; de plus poète, peintre, musicien ; réunissant tous les talens à ce qu'il dit, et à ce qu'il croit ; mais se faisant moquer de lui par les hommes et plus encore par les femmes ; néanmoins se fourrant partout, étant de chaque réunion, de chaque bal, de chaque concert ; parce que dans le monde on aime les gens qui font rire, soit par leur esprit, soit par leurs ridicules.

Nous mettions le pied sur mon carré, lorsque M. Raymond ouvrit brusquement sa porte et parut devant nous en chemise, en foulard, une chandelle d'une main, une clef et du papier dans l'autre.

Je ne sais plus si je dois avancer ou reculer, M. Raymond ouvre de grands yeux, et Nicette part d'un éclat de rire.

Je veux au moins qu'il n'ait pas le temps de considérer la jeune fille ; je fouille vivement dans ma poche pour prendre ma clef... mais elle s'entortille avec mon mouchoir... je ne puis en finir... je ne trouve plus la serrure... plus je me presse, moins je réussis..... il semble que le diable s'en mêle !...

M. Raymond, qui voit mon embarras, s'approche de moi avec un sourire malin, et me met sa lumière sous le nez en me disant : « Permettez que je vous éclaire... » mon voisin, vous n'y voyez pas... vous » mettez à côté. »

Je lui rendrais de bien bon cœur le soufflet que m'a donné la mère Jérôme !... mais il faut se contenir ; je remercie... j'ouvre, je pousse Nicette devant moi... j'entre ; je referme ma porte sans écouter M. Raymond qui m'offre d'allumer ma chandelle.

Mais une idée subite s'offre à moi. Je

prends un flambeau, je rouvre ma porte, je cours après Raymond, je l'atteins par le pan de sa chemise au moment où il entrait dans un certain lieu... je serre mystérieusement mon doigt contre mes lèvres. Vu l'endroit et la situation, j'aurais dû aussi me serrer le nez.

« Qu'est-ce donc? » demande Raymond en retirant de ma main le pan de sa chemise. « — Ne dites pas que vous avez vu » Agathe ce soir avec moi!... — A... Aga- » the... comment... mais vous plaisantez? » — Nous venons d'un bal masqué... elle » s'était déguisée exprès et... — Est-ce qu'il » y a encore des bals masqués au mois de » juillet? — Il y en a tant qu'on veut. C'é- » tait pour la fête de quelqu'un. — Mais » cette jeune fille... — Elle est bien dégui- » sée, n'est-ce pas? Je gage que dans le » premier moment vous ne l'aviez pas re- » connue. Mais le costume... le rouge... cela » change tout. — Ma foi! je vous avoue » que je ne trouvais pas même de ressem- » blance.—Je compte sur votre discrétion...

» Demain je vous expliquerai pour quel
» motif... vous rirez de cette aventure...
» Au revoir, mon voisin... bonne nuit.
» Permettez maintenant que j'allume ma
» chandelle.—Bien du plaisir, M. Dorsan.»

Je quitte Raymond et je rentre chez moi. Mon voisin n'est pas très-persuadé que c'est Agathe qu'il vient de voir; mais du moins, par cette ruse, je me suis réservé une réponse à ses bavardages, et s'il jase, je persuaderai facilement qu'il était endormi et a vu les objets différens de ce qu'ils étaient.

Mais, me direz-vous, par ce mensonge vous perdez une autre femme de réputation. Quelle est cette Agathe que vous mettez si légèrement en avant?

Cette Agathe est ma dernière maîtresse, celle avec qui j'ai rompu depuis peu de temps. C'est une petite marchande de modes, très-vive, très-agaçante, très-délurée; elle m'a fait le plaisir de venir quelquefois me demander l'hospitalité pour la nuit. Mon voisin l'a souvent vue entrer ou sortir

de chez moi, par conséquent une fois de plus ou de moins ne saurait lui nuire. Vous voyez que sa réputation n'a rien à craindre.

Maintenant que je vous ai appris ce que c'est que mademoiselle Agathe, avec laquelle M. Raymond ignore que je suis brouillé, parce qu'il n'est pas mon confident, je retourne près de Nicette ; elle est chez moi, elle m'attend... Il est une heure et demie du matin ; mais jusqu'au jour on peut encore faire bien des choses !... Le cœur me bat !... ma foi ! je ne sais pas comment la nuit se passera.

CHAPITRE V.

Elle est passée, enfin!...

« Qu'il est donc drôle, c'monsieur! dit » Nicette en me voyant rentrer avec de la » lumière. En apercevant c'te tournure, » en chemise... ce fichu noué en amour, ce » gros nez... ces yeux étonnés, je n'ai pas » pu m'empêcher de rire.

» — Il faut avouer, mademoiselle Ni- » cette, que vous me donnez bien du tour- » ment!... — Moi, monsieur! ah!... j'vous » en demande bien pardon!... — Enfin, » Dieu merci, nous voici chez moi. Je ne » sais pas trop à la vérité comment vous en » sortirez!... — Pardine!... par la porte, » comme j'suis venue. — Oh! cela vous est

» facile à dire!... enfin!... nous verrons » demain!... »

Nicette regarde autour d'elle. Elle examine mon logement, mes meubles; elle me suit dans chaque pièce : je n'en ai que trois : une petite antichambre, une chambre à coucher, et un cabinet où je travaille, où je lis, où je touche du piano, où je fais ce que je veux.

« Reposez-vous donc, dis-je à Nicette. — » Ah! monsieur, tout à l'heure... c'est » que!... » Elle regarde mon canapé, mes fauteuils, mes chaises; elle semble craindre d'en approcher. Je ne puis m'empêcher de sourire de son embarras.

« — Est-ce que mon logement ne vous » plaît pas? — Oh! que si fait, monsieur, » bien du contraire; mais tout çà est si beau, » si luisant!... j'ai peur de gâter queuque » chose. — Oh! ne craignez rien. »

Je la conduis devant le canapé, je la force presque à s'y asseoir près de moi.

« Vous le voyez, Nicette, je suis seul, » vous êtes venue chez un garçon. — Oh!

» çà m'est égal, monsieur, d'ailleurs je » n'avais pas le choix!... — Vous ne crai- » gnez donc pas de passer la nuit avec moi. » — Non, monsieur; j'vois ben que vous » êtes honnête, et que j'n'ai rien à craindre » chez vous. »

Ah! elle voit que je suis honnête, dis-je en moi-même, j'ai donc une physionomie bien heureuse. Cependant je ne suis pas mal; quelques femmes disent que je suis fort bien, et cette jeune fille ne craint pas de passer la nuit seule avec un joli garçon!... je lui parais peut-être laid.

Ces réflexions me taquinaient; tout en les faisant, je regardais Nicette plus attentivement que je n'avais pu le faire jusqu'alors. Elle est vraiment fort bien!... une figure à la fois piquante et douce, de la physionomie, rien qui ressemble à ce que l'on rencontre ordinairement dans une bouquetière : elle n'a de ses fleurs que la fraîcheur et les charmes, et c'est la fille d'une fruitière!... de la mère Jerôme! Il y a comme cela des bizarreries dans la nature; mais il

faut avouer que le hasard m'a cette fois été favorable. Je commence à ne plus me plaindre de ma soirée ; j'oublie la grisette et la petite-maîtresse, je ne pense plus qu'au charmant minois qui est à mes côtés.

Tout en regardant la jeune fille, je me suis rapproché d'elle ; j'ai passé doucement mon bras autour de sa taille, et plus l'examen est favorable, plus je serre le déshabillé rouge.

Nicette ne parle pas, mais elle me semble agitée ; son sein se soulève plus fréquemment, sa respiration devient plus courte... Elle tient ses yeux baissés... Tout à coup elle se dégage brusquement, se lève et me demande d'une voix tremblante où elle doit passer la nuit.

Cette question m'embarrasse : j'avoue que je n'ai pas encore songé à cela. Je regarde Nicette... Elle tient toujours ses beaux yeux baissés... Craindrait-elle de rencontrer les miens?... m'aimerait-elle déjà? et... Allons!... voilà le maudit amour-propre qui va au galop !

« Nicette... nous avons le temps de penser » à cela... Est-ce que vous avez envie de » dormir ? — Oh ! non, monsieur, ce n'est » pas cela. — Ah ! c'est donc une autre » raison ? — Je ne veux pas vous gêner... » vous m'avez dit aussi qu'vous étiez fatigué. » — C'est fini, je n'y pense plus... — Oh ! » c'est égal, monsieur, dites moi où je puis » rester... J'vas aller dans l'autre chambre... » J'serai très-bien sur une chaise, et... — » Passer la nuit sur une chaise !... allons, » vous n'y pensez pas !... — Oh ! que si, » monsieur, je n'suis pas difficile. — N'im- » porte, je n'y consentirai point ; mais as- » seyez-vous donc, Nicette, rien ne nous » presse maintenant... venez donc... Est-ce » que vous craignez d'être près de moi ? — » Non, monsieur. »

Elle se met cependant à l'autre bout du canapé. Sa rougeur, son trouble me décèlent une partie de ce qu'elle éprouve. Moi-même je suis embarrassé... quoi ? avec une bouquetière... et précisément, c'est parce que c'est une bouquetière que je ne

sais comment, m'y prendre. Je vous jure, lecteur, qu'auprès d'une dame du grand monde ou d'une grisette, je serais déjà plus avancé.

« Nicette, savez-vous que vous êtes charmante! — On m'l'a dit queuquefois, monsieur. — Bien des hommes doivent vous faire la cour. — Ah! il y en a qui veulent m'enjoler en venant m'acheter des bouquets; mais je ne les écoute pas. — Pourquoi pensez-vous qu'ils veulent vous enjoler? — Ah! parce que ce sont de beaux messieurs... comme vous. — Si je vous parlais d'amour, vous penseriez donc... — Que vous voulez vous moquer de moi : pardi! c'est tout simple!... »

Voilà un début qui ne me promet rien de bon. N'importe, je continue, et insensiblement je me rapproche de la petite.

« Je vous jure, Nicette, que je ne me moque jamais de personne!.... — Tous les hommes disent çà!.... — D'ailleurs vous êtes assez jolie pour inspirer une passion. — Oui!... une passion d'quinze

» jours!... oh! je ne donne pas là dedans!
» — D'honneur vous êtes trop bien pour
» une bouquetière. . — Bah! vous plaisan-
» tez... — Si vous vouliez, Nicette, vous
» pourriez trouver mieux que cela... — Non,
» monsieur, non, je n'veux vendre que
» des bouquets... oh! je n'suis pas vani-
» teuse... J'ai refusé Beauvisage qui a des
» écus, et qui m'aurait donné des désha-
» billés d'indienne, des bonnets à la gla-
» neuse et des chaînes de similor; mais
» tout çà n'm'a pas tentée; quand on n'me
» plaît pas, rien ne peut me faire changer
» d'idée. »

Elle n'est pas intéressée, il faut donc lui plaire pour en obtenir quelque chose : tâchons de lui plaire... Mais j'ai un malheur, lorsque je veux faire l'aimable je ne sais plus ce que je dis; c'est ce qui fait que je reste pendant dix minutes sans rien dire à Nicette, me contentant de pousser de profonds soupirs et de tousser pour ranimer la conversation. Mais Nicette n'y entend pas malice, ou c'est peut-être pour se moquer de

moi, qu'elle me dit avec un grand sang-froid : « Vous êtes bien enrhumé, mon-» sieur. »

Allons ! je rougis de ma sottise : rester gauche et timide près d'une marchande de bouquets ! ah ! je ne me reconnais plus.

Et pour me reconnaître, j'enlace Nicette dans mes bras, et je cherche à l'attirer sur mes genoux. « Laissez-moi, monsieur... » laissez-moi, j'vous en prie. — Nicette, » quel mal faisons-nous ?... — Je ne veux » pas que vous me serriez si fort... — Un » baiser et je vous laisse... — Rien qu'un, » à la bonne heure.... »

Il me faut son consentement, car elle sait très-bien se défendre ; elle est forte ; elle joue avec adresse des mains et des genoux, et comme je n'ai pas l'habitude de ces sortes de luttes auquelles nos dames du grand monde ne nous ont pas habitués, je crois que je parviendrais difficilement à triompher de la jeune fille.

Elle m'a permis de l'embrasser, et j'en profite ; confiante dans ma promesse, elle

me laisse le prendre ce baiser si désiré, et me tend ses joues fraîches et vermeilles, parées encore du duvet de la jeunesse et de la candeur.

Mais j'envie un bonheur plus grand : c'est sur une bouche charmante que je veux cueillir un baiser bien plus délicieux ! Nicette veut, mais trop tard, s'y opposer... j'en prends un... j'en prends mille... Ah ! qu'ils sont doux les baisers que j'imprime sur les lèvres de Nicette !... Saint-Preux trouvait âcres ceux de Julie, mais moi je n'ai jamais senti d'âcreté dans les embrassemens d'une jolie femme : il est vrai que je ne suis pas un Saint-Preux, grâce au ciel.

Un feu dévorant circule dans mes veines. Nicette partage mon ardeur; je le vois à l'expression de ses yeux, au frémissement de tout son être, je vais profiter de son trouble pour oser davantage... mais elle me repousse... elle se dégage de mes bras... elle court vers la porte, elle est déjà sur le carré lorsque je l'atteins et la retiens par son jupon.

« Où donc courez-vous, Nicette?... — » J'm'en vas, monsieur.... — Que dites- » vous... — Oui, monsieur, j'm'en vas... » j'vois ben que je ne dois pas passer la » nuit cheux vous..... j'n'aurais jamais » cru qu'vous voudriez abuser de ma peine » pour... mais puisque je m'suis trompée... » j'm'en vas... — Arrêtez de grâce... où » iriez-vous? — Oh! je n'en savons rien... » mais c'est égal! j'vois ben que je s'rai plus » en sûreté dans la rue..... que seule avec » vous. »

Je sens que je mérite ce reproche. Cette jeune fille est honnête : elle s'est confiée à moi sans défiance ; elle m'a demandé l'hospitalité, et j'allais profiter de cela pour la séduire! c'est fort mal. Mais disons aussi pour ma justification que je ne connaissais pas Nicette, et que, malgré la simplicité de son langage, une jeune fille qui propose à un homme d'aller coucher chez lui doit au moins donner lieu à beaucoup de soupçons ; surtout à Paris où l'on rencontre si peu d'innocentes.

Elle tient toujours entr'ouverte la porte du carré, et moi je ne lâche point sa jupe; je regarde Nicette et je vois de grosses larmes tomber de ses yeux... pauvre petite!... c'est moi qui les fais couler!... elle me semble encore plus jolie... je suis tenté de me jeter à ses genoux et de la supplier de me pardonner... Qui? moi... à genoux devant une marchande des rues!..... Ah! rassurez-vous; les convenances ne seront pas blessées à ce point.

« Nicette, lui dis-je enfin, de grâce » restez..... — Non, monsieur, j'vous ai » mal jugé..... il faut que j'm'en allions.... » — Écoutez-moi : d'abord vous ne pour- » riez pas sortir seule de la maison; à » l'heure qu'il est, la portière n'ouvre que » quand on se nomme..... — Oh! j'ai bien » retenu vot'nom : vous vous appelez Dor- » san. — Il ne suffit pas de dire mon nom : » elle ne reconnaîtrait pas ma voix. — Eh » ben, je resterai dans la cour jusqu'au » matin. — C'est cela, et tout le monde » vous verra; et les propos, et les caquets

» des cuisinières ! Ah ! c'est déjà bien assez » que ce maudit Raymond vous ait aper- » çue. Rentrez chez moi, Nicette, je vous » promets... je vous jure d'être sage et de » ne plus vous faire de peine. »

Elle hésite, elle me regarde.... Sans doute mes yeux disent bien tout ce qui se passe en moi, car elle ferme la porte du carré et me sourit en disant : « Je vous » crois et je reste. »

Dans ma joie j'irais l'embrasser encore.... mais je me modère et je fais bien : les sermens tiennent à si peu de chose !....

« Mais, monsieur, me dit-elle, nous ne » pouvons pas passer la nuit assis tous les » deux sur vot' grand fauteuil. »

Elle a raison ; ce serait trop dangereux. « Vous allez vous coucher dans mon lit, » dis-je à Nicette, et moi je passerai la » nuit dans mon cabinet, sur l'ottomane.... » Oh ! point d'objection, mademoiselle ; je » le veux ainsi. Vous serez la maîtresse de » fermer à double tour la porte de mon ca- » binet ; vous pourrez dormir sans crainte :

» cela vous convient-il?—Oui, monsieur.»

Nous rentrons dans ma chambre à coucher ; j'allume une seconde lumière ; je transporte le canapé dans mon cabinet ; Nicette m'aide à le porter!..... Ah! je l'avoue, ce déménagement me coûte beaucoup.... Enfin tout est fini.

« Vous pouvez vous coucher et dormir » tranquille..... Bonne nuit, Nicette. — » Bonne nuit, monsieur. »

Je prends ma chandelle et j'entre dans mon cabinet, dont je tire la porte sur moi : nous voilà chacun chez nous.

Je souffle ma chandelle et je me jette sur le canapé. Si je pouvais dormir... le temps passe si vîte alors.... et pourtant nous dormons au moins le tiers de notre vie!.... et c'est toujours avec plaisir que nous nous plongeons dans ce néant; et nous craignons la mort qui n'est qu'un sommeil éternel!.... pendant lequel, à coup sûr, on ne fait point de mauvais rêves!...

Ah! bien oui, dormir!..... J'ai beau m'étendre, me retourner en tous sens...

je ne puis pas dormir : c'est impossible. Allons ! prenons notre parti... réfléchissons à ma singulière soirée ; pensons à Caroline..... à cette belle dame.... à ce maudit cocher... Éloignons Nicette de ma pensée... mais elle y revient sans cesse.... C'est en vain que je m'efforce à l'en bannir ; l'idée qu'elle est là.... à quelques pas de moi.... qu'une légère cloison me sépare d'elle.... cette idée me poursuit !... Quand je songe que je pourrais être couché auprès d'elle, la presser dans mes bras, lui donner les premières leçons de l'amour et du plaisir... alors ma tête s'égare... mon sang s'allume... Pour nous rendre heureux, il ne faudrait que la volonté de Nicette !... et elle ne veut pas... Il est vrai que ce bonheur-là pourrait avoir pour elle des suites fort embarrassantes.

J'ai des inquiétudes dans les jambes. Levons-nous, marchons... mais marchons doucement ; elle dort peut-être ! ne l'éveillons point. Pauvre enfant, elle a eu assez de chagrins dans sa soirée : je crains que

de plus grands ne l'attendent encore ; car si sa mère refuse toujours de la recevoir... que fera-t-elle?... Jusqu'à présent je n'ai pensé qu'à mon plaisir, et je n'ai pas songé à son avenir.

Mais je n'ai pas entendu tourner la clef dans la serrure... elle ne s'est donc pas enfermée ; c'est singulier... Elle compte donc sur mon serment... Croire aux promesses d'un jeune homme... quelle imprudence !...

Dort-elle? ne dort-elle pas?... voilà ce qui me tourmente. Depuis une demi-heure je suis contre la porte... je tourne et retourne... j'écoute... je n'entends rien.... Je regarde par le trou de la serrure : il y a toujours de la lumière dans sa chambre. Est-ce précaution, est-ce oubli ?

Mais cette porte qu'elle n'a pas fermée... ah ! peut-être l'a-t-elle fermée sans que je l'entende... Il est bien facile de s'en assurer... Je tourne le bouton bien doucement... la porte s'ouvre... Je m'arrête... je crains d'avoir fait du bruit.

Cependant je n'entends rien. Si je pou-

vais la voir un moment endormie ; la voir au lit enfin... C'est là, ce n'est que là que l'on peut bien juger de la beauté d'une femme.

J'avance la tête... La lumière est placée sur la commode, un peu loin du lit. Je fais quelques pas... je retiens ma respiration... j'approche... Elle n'est point déshabillée... j'aurais dû m'en douter... Éloignons-nous bien vîte... Oh ! les maudits souliers !... ils craquent... Nicette s'éveille... Je changerai de cordonnier.

« Est-ce que vous désirez quelque chose, » monsieur ? me dit-elle aussitôt. — Non... » Ah !... c'est que... si fait... je cherchais... » un livre... mais je l'ai trouvé. »

Je rentre bien lestement dans mon cabinet ; j'ai dû avoir l'air bien sot !... La porte est fermée, je ne l'ouvrirai plus.

Ah ! que la nuit m'a paru longue !... Voilà le jour enfin.

CHAPITRE VI.

Mademoiselle Agathe.

Il est jour depuis long-temps. On va et on vient déjà dans la maison, et je n'ai pas encore osé réveiller Nicette..... Elle dort si bien!.... et la veille a été un jour d'orage après lequel le repos était nécessaire.

Mais j'entends du bruit enfin.... elle se lève; elle ouvre ma porte; elle vient à moi en souriant, « Monsieur, voulez-vous me » permettre de vous embrasser? »

Je la comprends : c'est la récompense de ma sagesse de la nuit.... cela valait bien cela. Elle m'embrasse avec un plaisir... Je commence à sentir qu'on en éprouve aussi quand on n'a point de reproche à se faire.

« Maintenant, Nicette, parlons raison...

» mais non, déjeûnons d'abord ; nous cau-
» serons tout aussi bien à table. Vous devez
» avoir besoin de prendre quelque chose ?
» — Oui, monsieur, je déjeûnerai volon-
» tiers. — J'ai toujours chez moi quelques
» provisions pour les visites inattendues.
» — Dites-moi où tout cela est, monsieur,
» je vais mettre le couvert. — Tenez, voilà
» le buffet.... les tiroirs.... — Bon, bon. »

Elle court prendre ce qui nous est néces-saire. En deux minutes la table est dressée, le couvert mis. J'admire la grâce, la viva-cité de Nicette ; une petite bonne comme cela me conviendrait infiniment mieux que madame Dupont, ma portière, qui fait mon ménage. Mais à propos de madame Dupont, si elle venait.... Oh ! nous avons le temps ; il n'est que sept heures du matin, et la portière, qui sait que je suis un peu paresseux, ne monte jamais avant huit heures. Nous pouvons déjeûner tranquil-lement.

« Causons un peu, Nicette ; je m'inté-
» resse à votre sort ; vous n'en doutez pas...

» — Vous me l'avez prouvé, monsieur. — » Qu'allez-vous faire en sortant de chez » moi? — Retourner chez ma mère. — C'est » fort bien ; mais si elle refuse encore de » vous garder ? — Je tâcherai de trouver » de l'ouvrage, je me mettrai, s'il le faut, » en maison.... je ne serai peut-être pas » refusée partout. — Non, sans doute, mais » qui sait à quelles personnes vous aurez » affaire, et en quelles mains vous tom- » berez? Jeune et jolie comme vous l'êtes, » vous serez plus difficile à bien placer » qu'une autre, si, comme je le pense, » vous voulez rester sage. — Oh ! certaine- » ment, monsieur, que je veux rester » sage. — Je connais les hommes : ils sont » presque tous libertins ; le mariage n'est » point un frein à leurs passions ; partout » où vous servirez, vos maîtres vous feront » des propositions fort claires, ils vous » traiteront mal si vous les rebutez. — Alors » je quitterai la maison..... j'entrerai chez » une dame seule. — Les vieilles sont exi- » geantes et tiennent en prison les jeunes

» servantes, de crainte qu'elles ne cou-
» rent et ne fassent des connaissances. Les
» jeunes reçoivent beaucoup de monde et
» vous donneront des exemples dange-
» reux. — Comme vous parlez sagement à
» c't'heure. — Ne vous en étonnez pas :
» un ivrogne se connaît en vin, un maqui-
» gnon en chevaux, un peintre en tableaux,
» un libertin en séductions. C'est justement
» parce que je ne suis point sage, que je
» puis mieux qu'un autre vous avertir des
» dangers que vous allez courir. L'expé-
» rience instruit. Vous n'avez pas succombé
» avec moi, je veux vous préserver pour
» l'avenir; ne m'en sachez pas gré!.... ce
» n'est peut-être qu'amour-propre de ma
» part, mais je sens qu'il me serait pénible
» de voir profaner une fleur que je n'ai
» point cueillie.....vous m'entendez, Nicette?
» — Oui! oui, monsieur, je n'suis pas une
» prude, j'comprends ben ce que vous
» voulez dire!.... mais ne craignez rien!...
» Comment pourrais-je accorder à un autre
» ce que je vous ai refusé!... »

Elle dit cela avec un sentiment... une vérité !... Ah ! je lui plais, je n'en saurais douter ; elle en a plus de mérite à m'avoir résisté.

« Enfin, ma chère amie, je ne vois » point pourquoi vous ne continueriez pas » votre commerce de fleurs, il vous con- » vient mieux qu'une condition. — C'est » juste, monsieur... mais.... — Je vous » entends.... tenez, Nicette, prenez cette » bourse.... vous pouvez l'accepter sans » rougir, elle n'est point le prix de votre » déshonneur. C'est un service que je vous » rends... de l'argent que je vous prête, si » cela vous arrange mieux.... — Ah ! mon- » sieur, de l'argent.... d'un jeune homme... » que pensera-t-on ?... — Vous ne direz pas » de qui vous le tenez. — Une jeune fille » qui a tout de suite de l'argent à sa dispo- » sition... on croit.... on s'imagine... — » Laissez dire les commères et forcez-les » à se taire par la manière dont vous vous » conduirez. — Ma mère.... — Une mère » qui refuse du pain à son enfant, n'a

» plus le droit de lui demander compte de
» ses actions. — Mais cette somme..... vous
» me donnez trop, monsieur. — Cette
» bourse ne contient que cent écus.... Je
» les ai gagnés il y a deux jours à l'écarté....
» En vérité, Nicette, si vous saviez avec
» quelle légèreté l'argent se perd au jeu,
» vous me feriez moins de remerciemens
» pour cette bagatelle. — Une bagatelle !
» cent écus... de quoi former un établisse-
» ment! ah! monsieur, c'est un trésor!
» — Oui, pour vous qui connaissez tout le
» prix de l'argent et en faites un juste
» emploi. Mais les choses n'ont de valeur
» qu'autant qu'elles sont à leur place. —
» Tout çà veut dire sans doute que vous
» êtes très-riche ? — Cela veut dire qu'élevé
» dans l'aisance, habitué à satisfaire toutes
» mes fantaisies, je ne connais pas assez le
» prix de l'argent. Ces cent écus que je
» vous offre, je les perdrais au jeu, sans
» éprouver de chagrin ; acceptez-les donc,
» Nicette, vous me les rendrez, si un jour
» ils me deviennent nécessaires. — Oh! oui,

» monsieur, quand vous voudrez!.... tout » ce que j'aurai sera à votre service. — Je » n'en doute pas, ma chère amie; voilà » donc une affaire terminée. — Oui, mon- » sieur, si ma mère me renvoie, je louerai » une petite chambre, j'achèterai des fleurs, » j'aurai de l'économie, de l'ordre, et je » parviendrai peut-être un jour à avoir » une jolie boutique. — Je n'en doute pas; » alors vous vous marierez à votre goût et » vous serez heureuse. — Ah! ne parlons » pas de çà, monsieur.

» — Mais le temps s'écoule; bientôt huit » heures, il faut vous en aller, Nicette. — » Oui, monsieur.... c'est vrai... quand vous » voudrez.... mais.... je.... est-ce que?.... » — Que voulez-vous me dire? — Est-ce » que je ne vous reverrai plus? — J'espère » bien au contraire vous voir souvent; si » vous changez de quartier, vous pourrez » mettre chez ma portière l'adresse de la » place où vous vous établirez. — Çà suffit, » monsieur.... je n'y manquerai pas... »

La petite est troublée; elle détourne les

yeux, elle me cache des larmes... Serait-ce le chagrin de me quitter? quel enfantillage!... nous nous connaissons depuis hier!... et cependant moi aussi j'ai de la peine à me séparer d'elle.

Elle rencontrera sans doute quelques domestiques dans l'escalier, mais qu'y faire?... Il n'y a pas d'autre chemin; elle me promet de descendre les marches très-vîte et de passer lestement sous la porte cochère.

Je l'embrasse... tendrement, trop tendrement pour un homme qui a donné cent écus : c'est presque en prendre le remboursement.

J'ouvre la porte du carré... je vais faire passer Nicette devant moi... Des éclats de rire me font lever les yeux... la porte du maudit Raymond est ouverte... il est là... avec une jeune femme... et cette jeune femme... c'est Agathe.

Le trait est perfide. J'y reconnais la curiosité de Raymond et la malice d'Agathe. Ils me guettaient sans doute... peut-être sont-ils en faction depuis le point du jour...

mais comment se fait-il qu'Agathe!... elle n'avait jamais parlé à Raymond... il me le paiera.

Nicette me regarde, elle cherche à lire dans mes yeux si elle doit avancer on reculer. Il serait inutile de feindre davantage, peut-être même que si je tardais encore, M. Raymond parviendrait à rassembler une partie de la maison sur mon carré. Je pousse Nicette vers l'escalier... « Adieu, monsieur « Dorsan, me dit-elle tristement.—Adieu... » adieu, mon enfant... j'espère que... votre » mère... Je verrai... vous saurez... nous » pourrons... adieu. »

Je ne sais plus ce que je dis ; la colère, le dépit m'empêchent de parler. Mais Nicette qui n'éprouve qu'un seul sentiment, le regret de me quitter, Nicette essuie avec son tablier quelques larmes qui coulent de ses yeux.

« Ah! ah! c'est vraiment sentimental! » dit mademoiselle Agathe, en regardant » la petite bouquetière descendre l'escalier, » comment donc! des pleurs, des soupirs...

» ah! ah!... c'est à mourir de rire!... Mais » je vous serais fort obligée, monsieur, » de m'apprendre comment il se fait que, » sans le savoir, j'ai été cette nuit déguisée » au bal avec vous... Eh! bien... parlez- » donc, est-ce que vous ne m'entendez » pas? »

Un autre objet m'occupait. J'avais les yeux fixés sur mon voisin, et mes regards l'embarrassaient sans doute, car dans la même minute, je le vis rougir, se troubler, se dandiner, essayer de sourire, puis enfin rentrer chez lui, en ayant soin de s'y enfermer.

« Ah! M Raymond! je ne vous tiens pas » quitte... nous nous reverrons, » dis-je, en m'approchant de sa porte. Je me retourne ensuite pour répondre à mademoiselle Agathe; mais elle est entrée chez moi, et comme elle connaît parfaitement les localités, je la trouve dans mon petit cabinet assise nonchalamment sur l'ottomane.

« Mais dis-moi donc, Eugène, ce que » signifie tout cela?... Ah! mon Dieu! quel

» changement ici !.. quel bouleversement !..
» le canapé dans le cabinet... un lit à demi-
» défait... les débris d'un déjeûner... Que
» s'est il donc passé ici cette nuit ? — Rien,
» je vous assure. — Oh ! rien que de très-
» ordinaire, je le conçois fort bien... mais
» ce canapé m'intrigue... Eugène... mon
» petit Eugène... conte-moi cela... Parce
» que tu n'es plus mon amant, ce n'est pas
» une raison pour que nous ne soyons pas
» amis. »

Vous savez, lecteur, que mademoiselle Agathe est la marchande de modes avec laquelle j'étais brouillé, parce que je me suis aperçu qu'elle me faisait des infidélités ; c'est même l'humeur que j'en ai ressentie qui m'a fait faire des réflexions mélancoliques dans ma promenade d'hier soir sur les boulevards. Mais depuis ce temps, mon faible cœur a éprouvé tant de sensations nouvelles, que le souvenir de la perfidie d'Agathe s'est tout-à-fait effacé ; je ne la regrette plus, par conséquent je ne lui en veux plus. Je sens qu'elle a raison de me

plaisanter sur mon air grave qui ne convient pas du tout à notre ancienne liaison et qui donnerait à penser que je croyais trouver une Pénélope dans une marchande de modes. Je reprends donc ma gaieté et je questionne à mon tour :

« Par quel hasard étais-tu là, sur mon » carré, et causant avec Raymond que tu » n'as jamais pu souffrir?... — Mais ce » canapé... dans ce cabinet... — Tu le » sauras ; réponds-moi d'abord. — Oh ! je » le veux bien : je suis allée hier à la cam- » pagne avec Gerville... tu sais... ce jeune » employé qui demeure ici dessous... — » Oui, mon successeur enfin. — Ton suc- » cesseur, soit. Nous sommes revenus tard, » j'étais fort lasse... et... — Tu as passé la » nuit chez lui. Cela va tout seul et je ne » vois rien jusqu'ici que de très-naturel, » après? — Après, il a bien fallu se quitter » ce matin. A six heures et demie je descen- » dais bien légèrement l'escalier et j'allais » passer la porte cochère, quand j'ai aperçu » Raymond en faction au coin de la borne.

» Il m'examine et sourit avec malice : » D'honneur, me dit-il, je ne croyais pas » que c'était vous ; vous étiez parfaitement » déguisée ; le costume poissard vous va » très-bien, et cependant il vous change » étonnamment, j'aurais juré que M. Dor- » san se moquait de moi.

» Je l'écoute sans le comprendre ; mais » ton nom et ce qu'il me dit piquent ma » curiosité. Je soupçonne quelque méprise ; » je force Raymond à me raconter tout ce » qu'il sait, je ris déjà de l'aventure. Ray- » mond est enchanté lorsqu'il apprend que » ce n'est pas moi qui étais avec toi. Je lui » demande s'il est certain que ta nouvelle » conquête soit encore dans la maison... Il » me répond qu'il en est sûr, car il a passé » une partie de la nuit sur le carré, et dès » le point du jour ils s'est mis en faction » contre la porte cochère. Aussitôt je re- » monte avec lui, afin de rendre le tableau » plus piquant, et nous attendons pendant » une heure, au moins, qu'il te plaise » d'ouvrir ta porte. Nous y serions, je

» t'assure, restés jusqu'à ce soir, plutôt
» que de ne point satisfaire notre mutuelle
» curiosité.

» — Ah! quel homme que ce Raymond!..
» une vieille femme n'aurait pas fait mieux.
» — Ah! çà, j'ai tout dit, c'est à ton tour.
» — Que veux-tu que je t'apprenne? tu as
» vu une jeune fille sortir de chez moi. —
» Oui, elle est gentille... un minois de
» fantaisie... la bouche un peu grande...
» mais ce costume!... Comment M. Eugène,
» vous petit-maître!.. vous donnez dans les
» bonnets ronds!... ah! je ne vous recon-
» nais plus!... — Mademoiselle, pour ce
» que j'en veux faire, bonnet ou chapeau
» cela est fort indifférent. — Sans doute tu
» n'en veux plus rien faire, parce que tu
» en as assez. — Tu te trompes, Agathe.
» Cette jeune fille est sage, honnête... elle
» ne m'est rien, ne me sera jamais rien. —
» Comment donc! mais cela me paraît juste;
» elle est venue coucher ici pour ne pas
» avoir peur la nuit, voilà tout!... *Va-t-en*
» *voir s'ils viennent, Jean!...* — Je sens

» que les apparences sont contre nous, et
» cependant rien n'est plus vrai... Voilà
» l'explication du canapé : elle a couché
» dans ma chambre et moi ici. — Oui,
» pendant dix minutes : c'est possible ; mais
» ensuite tu as été la rejoindre! — Non, je
» te le jure. — Tu n'aurais pas été assez
» nigaud pour rester ici. — Je conçois qu'à
» tes yeux la sagesse, l'innocence ne sont
» que de la sottise. — Ah! vous n'êtes pas
» honnête, monsieur. Mais comme je ne
» vous ai jamais connu ni sage, ni innocent,
» il m'est permis de m'étonner de vos ver-
» tus, qui sont toutes nouvelles pour moi.
» — Je ne prétends pas me faire meilleur
» que je ne suis, et je t'avoue franchement
» que j'ai essayé de triompher de cette
» jeune fille ; mais sa résistance a été si
» naturelle, ses larmes si vraies, ses prières
» si touchantes, que vraiment je me suis
» senti attendri et presque repentant de ce
» que j'avais voulu faire. — Tout cela est
» magnifique!... et c'est probablement
» pour que sa résistance soit encore plus

» appréciée que la vertueuse et candide
» orangère est venue coucher chez vous...
» Ah !... ah !... ah !... quelle histoire tu me
» fais là !... — Croyez-en ce que vous veu-
» drez. Il n'est pas moins vrai que Nicette
» est sage et n'est point orangère. — Ah !...
» pardon, monsieur... si j'ai involontaire-
» ment offensé votre objet !... mademoiselle
» Nicette vend sans doute des brochets au
» marché des Innocens ! — Non, mademoi-
» selle, elle ne vend que des bouquets. — Des
» bouquets !... mais c'est superbe !... Ah !
» c'est une bouquetière ! je ne m'étonne
» plus de la considération qu'on lui témoi-
» gne. — A coup sûr elle en mérite plus
» que bien des femmes qui portent des
» chapeaux élégans ! — Et même qui en
» font, n'est ce pas ? — A plus forte raison.
» — Monsieur est piqué, parce qu'on ose
» douter de la vertu, des mœurs d'une
» jeune fille qui vient, bien innocemment,
» coucher avec un jeune homme, lequel,
» à la vérité, est devenu un Caton en vingt-
» quatre heures. Tiens, Eugène, tu diras

» tout ce que tu voudras, mais ce n'est pas » possible. — Je ne dirai plus rien, parce » que je n'attache aucun prix à votre opi- » nion. — Encore!... Allons, faisons la » paix, et je croirai, si çà te fait plaisir, » que c'était la pucelle d'Orléans. »

Mademoiselle Agathe se rapproche de moi et m'embrasse; elle est presque sur mes genoux : elle me serre fort tendrement, et je crois qu'il ne tiendrait qu'à moi de tromper à mon tour mon successeur; mais je n'en ai nullement le désir : c'est encore Nicette qui m'occupe, et j'en veux à celle qui refuse de croire à sa candeur, à sa sagesse, et qui tourne en dérision la conduite que j'ai tenue. Lorsqu'il vous a fallu tant d'efforts pour faire quelque chose de bien, celui qui veut nous ôter notre propre satisfaction est toujours fort mal venu. Je reçois donc avec beaucoup de froideur le baiser de mademoiselle Agathe.

La jeune marchande de modes est piquée à son tour, et cependant elle n'a plus d'amour pour moi, elle n'en a probablement

jamais eu ; mais chez bien des gens c'est l'amour-propre qui en tient lieu, et qui seul fait naître la jalousie. Agathe reprend son schall, qu'elle avait quitté en entrant, renoue son chapeau et me fait un salut accompagné d'un sourire qu'elle veut rendre ironique, mais dans lequel le dépit et la contrariété sont très-marqués.

« Adieu, monsieur ; je m'aperçois que » les événemens de cette nuit vous ont » beaucoup fatigué ; vous avez besoin de » repos... et d'un peu de solitude... je vous » laisse rêver à votre aise à la brillante con- » quête qui va désormais charmer tous vos » momens !... Je vous prie de vouloir bien » donner mon adresse à mademoiselle *de* » Nicette : je serai flattée d'avoir sa pratique, » dans le cas où elle voudrait changer de » costume ; à moins cependant que votre » intention ne soit de la mener avec vous » dans ce modeste déshabillé ; je conçois que » pour une ame sensible et aimante, le bon- » net rond de la vertu est bien préférable » à la toque de la frivolité. »

Et mademoiselle Agathe s'éloigne en fredonnant :

« Quand on sait aimer et plaire,
» A-t-on besoin d'autre bien? »

CHAPITRE VII.

Un mot sur moi.

Agathe est partie depuis long-temps, et je suis encore dans mon cabinet, songeant à ma nuit et à ma soirée. On ouvre la porte de mon appartement : c'est madame Dupont, ma portière, qui vient comme de coutume pour faire mon ménage. La chère femme ne manque pas de jeter en entrant un coup d'œil sur tout ; et les femmes, en un coup d'œil, voient plus de choses que nous autres en un quart d'heure.

Imbécille que je suis ! j'ai oublié de remettre le canapé à sa place !... c'est cette Agathe qui est cause de cela !... Au bout du compte je suis maître chez moi ; je puis

ranger mes meubles comme cela me plaît.

Je ne cause point avec ma portière, madame Dupont le sait. Cependant je vois qu'elle tourne autour de moi et cherche à entrer en conversation.

« La journée sera superbe... c'est heu-
» reux, le dimanche; il y a tant de gens
» qui n'ont que ce jour-là pour se prome-
» ner!...—Oui, c'est fort heureux.—Ah!
» ah! monsieur a dérangé ses meubles...
» Est-ce que monsieur veut laisser mainte-
» nant ce canapé dans son cabinet de tra-
» vail?—Non, vous pouvez le remettre à sa
» place... Je vais vous aider. — Ah!... c'est
» un essai que monsieur a voulu faire.—Oui,
» c'est un essai...—C'est comme ma fille qui,
» à chaque instant change de place le ber-
» ceau de son fils : elle l'avait mis cette
» nuit dans la ruelle; mais mon gendre ne
» veut pas qu'il y reste, parce que le petit
» commence à avoir quatre ans, et au fait...
» c'est gênant pour un mari et une femme...
» on est bien aise de... Tiens, c'est drôle!
» votre lit n'est presque pas défait, mon-

» sieur.—C'est que je n'ai pas remué appa-
» remment. —Monsieur a déjà déjeûné, à
» ce qu'il paraît... Monsieur a eu faim au-
» jourd'hui plus tôt qu'à l'ordinaire. »

Je ne réponds plus ; je fais ma toilette, impatient de sortir. Madame Dupont se baisse ; elle ramasse quelque chose... et me l'apporte d'un air malin. « — Monsieur, » voilà une petite croix à la Jeannette que je » viens de trouver devant votre lit...—Ah!... » donnez, madame Dupont, donnez ; je » sais ce que c'est : je l'ai achetée hier... Il » faut que je l'envoie à quelqu'un... c'est » pour la campagne... pour la fille de notre » fermier... — Elle est jolie, cette croix ; » mais on ne dirait pas qu'elle est neuve... » —Vous ne savez ce que vous dites, ma-
» dame Dupont. »

Et je mets bien vîte la croix dans ma poche, afin de la soustraire aux regards de la maudite portière qui, voyant que je ne lui réponds plus, parle toute seule pour ne pas laisser languir la conversation.

« On dit que cette jeune fille était fort

» jolie... on dit aussi qu'elle pleurait !... c'est
» bien singulier... — De quelle jeune fille
» parlez-vous ? — Ah ! c'est une petite...
» une espèce de... ma foi, je ne sais pas trop
» comment elle était, car je ne l'ai pas vue.
» Elle a cependant passé devant la loge,
» mais si lestement !... prrr !... comme une
» fusée !... — Qui donc vous a parlé d'elle ?
» — C'est madame Martin, la cuisinière de
» madame Bertin, qui l'a aperçue, en des-
» cendant pour chercher son lait... — Et
» d'où venait cette jeune personne ? — Ah !..
» je... on... c'est... je n'en sais rien, mon-
» sieur. »

La manière dont madame Dupont me dit qu'elle n'en sait rien, me prouve qu'elle le sait fort bien au contraire. Raymond aura parlé à madame Martin, celle-ci à la portière, et puis le canapé, la croix d'or... me voilà la fable de toute la maison !... Madame Bertin saura tout cela la première, et madame Bertin est justement mère de deux jolies demoiselles, dont je tiens beaucoup à conserver l'estime !... Voilà pourtant une

bonne action, une action superbe de la part d'un jeune étourdi, qui va me nuire dans l'esprit de bien des gens : ah ! les apparences !...

Je vais mettre fin au bavardage de ma portière, en sortant de chez moi, lorsqu'elle m'arrête encore : « Ah !... monsieur... par-» don... j'oubliais, j'ai quelque chose à vous » remettre...—Qu'est-ce donc ?—Je l'avais » totalement oublié... cette jeune fille me » trotte dans la tête... c'est une lettre... — » Une lettre... qui vous l'a remise ?—C'est » le facteur, monsieur, qui l'a apportée hier » soir : vous étiez déjà parti, et ensuite » quand vous êtes rentré, il était fort tard » et j'étais couchée ; car même je n'ai pas » pu vous voir... c'est ce qui fait... —Eh ! » morbleu, madame Dupont, donnez-moi » cette lettre, et faites-moi grâce de vos » réflexions !...—La voici, monsieur. »

Je reconnais l'écriture, le timbre ; c'est de ma sœur, de ma chère Amélie !...

Mais à propos : j'aurais déjà dû vous dire qui je suis, d'où je viens, ce que je fais ; je

vous avoue que je n'y songeais pas ; j'aurais même été capable d'aller mon train sans vous en apprendre davantage, et mes aventures n'en auraient pas été moins claires à vos yeux ; car n'ayant à vous raconter ni mystère, ni assassinat, ni enlèvement, ni empoisonnement, ni substitution d'enfant (ce qui fait toujours un très-bon effet), ni promenades dans les galeries de l'ouest, ni visites dans des souterrains, ni vision au clair de la lune, ni rencontre dans les cavernes, etc., etc.!..... je n'aurai par conséquent rien à expliquer, ni même à dénouer pour mon dénouement, et je serai probablement forcé de finir tout aussi simplement que j'ai commencé.

Mais enfin, me direz-vous, il est toujours bon de savoir à qui on a affaire ; c'est même ordinairement par là que l'on commence. C'est juste ; mais moi je ne me soucie guère de faire comme les autres, et puis il me semble que ces éternelles histoires de naissance et de famille ne doivent pas vous amuser beaucoup ; c'est pour cela que je serai bref.

Je me nomme Eugène Dorsan. Ma famille est de Paris, mon père était procureur (maintenant on dit avoué, cela prête moins à la plaisanterie). Au reste, mon père fut un très-honnête homme, à ce que l'on m'a dit, et je n'en ai jamais douté. Il gagna beaucoup d'argent, et il fit bien; mais il mourut jeune encore, et il eut tort; d'autant plus que ce fut des suites d'un excès de travail.

Ma mère resta veuve avec deux enfans, ma sœur Amélie, mon aînée d'un an, et votre serviteur. Madame Dorsan était riche; elle pouvait se remarier; elle préféra garder sa liberté; elle eut raison pour elle et pour nous, car je crois que le mariage est une excellente chose, mais dont il faut user modérément.

Nous reçûmes, ma sœur et moi, une bonne éducation. Nous en profitâmes assez bien, surtout ma sœur, qui est naturellement douce, aimable, bonne, et qui ne cherchait qu'à satisfaire ses maîtres et à prouver à notre mère, sa tendresse et son

obéissance. Moi, je ne suis point un phénix, mais je n'ai pas non plus de grands défauts. Ma passion dominante est l'amour que m'inspirent les femmes; mais comme dans mon enfance ce sentiment ne pouvait être développé, il ne put nuire à mes progrès.

Ma mère avait acheté une charmante maison de campagne près de Melun; nous y passions la belle saison. Notre enfance, notre adolescence s'écoulèrent sans secousses, sans troubles, sans événemens importans, et je pourrais dire aussi sans chagrins, sans peine!... et en effet, quels sujets d'affliction peut-on connaître jusqu'à quinze ans, lorsqu'on est entouré de parens riches et bons?

Que je plains ces petits infortunés élevés dans la misère par des parens que le malheur rend souvent brusques et insensibles! Dans les jours de l'innocence ils connaissent déjà les peines de l'âge mûr : quel triste apprentissage de la vie!

A seize ans ma sœur se maria avec un

jeune homme de vingt-quatre, garçon sage, rangé, grand travailleur, et qui avait une filature de coton à Melun.

Trois ans après cet hymen, notre mère mourut. Elle avait économisé pour ses enfans : elle nous laissa à chacun dix mille livres de rentes. Amélie, devenue madame Déneterre, se fixa avec son mari dans notre maison de campagne, et moi, je repris le chemin de Paris, autant pour me distraire de la perte de ma mère, que pour achever de connaître le monde.

Depuis ce temps, et il y a six ans de cela, je me suis attaché à cette ville séduisante, au point que je ne passe pas plus que six semaines de l'été près de ma sœur ; encore n'y suis-je point allé cette année, et c'est pour cela sans doute qu'Amélie m'écrit. Cette chère sœur, qui sait que je ne suis pas fort sage, désire beaucoup que je me marie, dans l'espérance que cela mettra fin à mes folies ; et tous les étés je trouve chez elle une nouvelle demoiselle bien jolie, bien douce, bien élevée, possédant des talens, des at-

traits, et une dot très-convenable. On me la présente sans affectation ; mais je devine où l'on en veut venir. Cependant, malgré les prévenances des parens, les beaux sermons de ma sœur sur le bonheur de l'hymen, et les soupirs, les regards à la dérobée de la demoiselle, je pars au bout de six semaines sans avoir fait de déclaration... « Patience, dit ma sœur à son mari, l'an- » née prochaine je gage que je lui en trou- » verai une qui lui tournera la tête.—Ainsi » soit-il, répond tranquillement Déneterre, » remettons cela à l'année prochaine. »

Maintenant lisons la lettre de ma sœur.

« Mon cher Eugène, nous sommes à la » fin de juillet et tu n'es pas encore venu » nous voir ; le séjour de Paris te ferait-il » oublier entièrement des parens qui t'ai- » ment et s'occupent sans cesse de toi et » de ton avenir ?... »

De mon avenir ! ah ! je comprends : encore un mariage que l'on projette. Mais quelle fureur a donc Amélie de vouloir toujours me marier ! c'est pire qu'un tuteur de comédie. Continuons :

« Il me semble que tu dois être las de ces » nombreuses conquêtes, de ces aventures » galantes, de ces femmes enfin que le » plaisir seul dirige et qui t'oublieront aussi » vîte qu'elles t'ont vîte adoré... »

Ah ! ah !... des sarcasmes !..... Vous vous trompez, ma chère sœur : je ne suis point las de faire des conquêtes, celles que je fais ne sont pas toutes aussi faciles que vous le pensez ; mais en province ils sont encore plus méchans, plus médisans qu'à Paris, et depuis que ma sœur a quitté la capitale, elle se donne le ton de me sermonner. Mais au fond elle est si bonne ! ah ! je ne puis lui en vouloir de s'occuper sans cesse de moi. Voyons, où en étais-je ?...

« Qu'elles t'auront vîte adoré. J'ai sou- » vent de tes nouvelles par des personnes » qui viennent de Paris ; je sais que tu es » plus étourdi que jamais, que tu ne songes » qu'à tes plaisirs, que tu trompes toutes » tes maîtresses... et qu'elles te le rendent » bien... »

Comme elle devine juste !..... c'est étonnant !...

« On ne m'a pas cité de toi une action » raisonnable... »

Ah ! ma chère sœur ! si vous connaissiez l'histoire de cette nuit !... et on me calomnie !... et on me traite de libertin !..... Ah ! Nicette !... tu es cependant bien jolie !... et j'ai vraiment eu beaucoup de mérite à rester sage.

« J'espère cependant que tu n'es pas in- » corrigible. Viens nous voir bien vîte. Nous » avons aussi de jolies femmes ici, elles sont » honnêtes et sages, il me semble que cela » doit les embellir encore. »

Oh ! sans doute !... de très-jolies femmes !... guindées, apprêtées, prudes ou minaudières !... et des tournures !... de province enfin, et c'est tout dire. Quant à leur vertu, il est possible que... mais il ne faut pas se fier aux apparences, je le sais mieux que personne, car j'aurais juré que Nicette était une petite dévergondée.

« Mon mari t'envoie la note de quelques » commissions qu'il te prie de faire. Il pré- » pare pour ton arrivée de superbes par-

» ties de pêche, et moi je me fais une fête » de t'embrasser.

» Amélie Déneterre. »

Allons j'irai..... dans quelques jours. Il faut auparavant que je termine mes affaires. Je suis bien aise d'ailleurs de savoir ce que fera Nicette; je m'intéresse à cette jeune fille; et je ne veux pas la perdre de vue.

Je sors de chez moi; je vais descendre... mais je ne puis résister au désir de parler à mon voisin Raymond. Je veux le remercier de sa discrétion. Je sonne... on ne répond pas..... j'ai cependant entendu du bruit. Je sonne encore, et cette fois le cordon me reste dans la main.

On n'ouvre pas. Je gage qu'il a fait quelque trou à sa porte et qu'il a vu que c'était moi. N'importe, il ne pourra pas toujours m'éviter : en attendant, pour qu'il sache que c'est moi qui ai cassé son cordon de son-

nette, je le noue après celui qui est à ma porte.

Je descends enfin, mais sur le palier du premier, je rencontre madame Bertin et ses deux filles qui vont à la messe.

Je salue... on me rend mon salut, mais avec une froideur bien différente de l'accueil aimable que l'on a coutume de me faire. Les deux demoiselles se rangent sans lever les yeux, et la maman a un air glacé qui ne me permet pas d'oser lui parler.

Voilà le résultat des bavardages de Raymond, de madame Martin et de la portière. On sait que Nicette a passé la nuit chez moi, c'est-à-dire que la maman le sait, et qu'elle a ordonné à ses filles de passer près de moi sans lever les yeux!... sans me sourire, et surtout sans me parler.

Mais, me direz-vous, la marchande de modes passait aussi la nuit chez vous. Ah! c'est bien différent, Agathe est mise comme tout le monde, et on ne la remarquait point; d'ailleurs il y a dans la maison quelques personnes pour qui elle fait des mo-

des, et l'on ne sait jamais précisément de chez qui elle vient.

J'ai donc pu conserver les bonnes grâces de madame Bertin et être admis dans sa société, lorsque mademoiselle Agathe m'honorait de ses faveurs ; et me voilà fort mal vu, parce que Nicette, la gentille bouquetière a passé la nuit chez moi, et vous savez comment tout s'est passé.

Mais le monde est ainsi fait ; il juge sur la forme avant de connaître le fond. Soyez tout ce que vous voudrez, mais respectez les bienséances ; sauvez les apparences et vous serez reçu partout.

Ces réflexions me donnent de l'humeur. Je sors de chez moi en pestant contre ceux qui voient tout sous le même aspect, et ne veulent point sortir du cercle étroit que l'usage a tracé. Je me promène avec humeur ; je dîne avec humeur ; je prends mon café avec humeur, et c'est dans la même disposition d'esprit que je me trouve à l'entrée des Champs-Élysées et que je m'assieds sur une chaise adossée à un gros arbre.

CHAPITRE VIII.

La lanterne magique.

J'étais depuis quelque temps assis contre le gros arbre ; la nuit avait dispersé une partie des promeneurs ; ceux qui restaient s'enfonçaient plus avant dans les contre-allées, et semblaient chercher de préférence les endroits les plus sombres et les moins fréquentés : ils avaient sans doute leurs raisons pour cela. Je ne sais pas précisément quelle idée m'occupait, lorsque j'entendis des pas pesans s'arrêter derrière moi. Je me retourne ; j'aperçois un homme chargé de ce que nous appelons une lanterne magique. Il établit sa curiosité contre l'arbre ; il ne m'a pas vu, ou ne fait pas

attention à moi. Il bat le briquet pour donner de la lumière à ses tableaux ; je me rappelle alors le singe de Florian ; le souvenir de la fable me fait rire, et je me dispose à écouter le maître de la lanterne, quoique je craigne pour lui la comparaison.

Je l'entends marroner entre ses dents, tout en plaçant ses lumières : « Ah ! la co» quine !... la scélérate... où est-elle depuis » trois heures qu'elle m'a quitté sous le » prétexte d'aller donner z'à manger au » petit ?... Alle me fait queuque farce... Si » çà n'était point jour de recette !... comme » je lâcherais le commerce..... C'est bon, » madame Trousquin..... j'éclaircirai mes » doutes !..... et si je vois du louche, il » y aura une dégelée conséquente et ef» fective ! »

Il me paraît que le pauvre homme est jaloux ; il jure, frappe du pied, regarde de côté et d'autre ; mais madame Trousquin ne revient pas ; en revanche l'éclat de la lanterne magique attire une jeune fille et un jeune soldat, qui se place contre la

jeune fille, en recommandant à l'homme de bien fermer le rideau sur eux.

Celui-ci les enveloppe d'une vieille toile bleue ou grise (on ne peut guère distinguer la couleur), et je ne puis m'empêcher de songer qu'une lanterne magique peut être quelquefois d'une grande commodité.

Le père Trousquin commence son spectacle, tout en s'interrompant assez souvent pour jurer après sa femme qui ne revient pas, et moi, j'écoute attentivement, quoique je ne voie rien et que je ne sois pas sous le rideau ; mais j'ai dans l'idée que les spectateurs pour qui on explique ne s'occupent pas à examiner les tableaux.

« Vous!... voyez premièrement, mes-
» sieurs, mesdames, le soleil, la lune, les
» étoiles et les poissons. Plus loin des pro-
» duits de la terre, comme arbres, légu-
» mes, animaux, végétaux, cavernes,
» torrens, serpens à sonnettes.

» Examinez monsieur le soleil, que vous
» ne pouvez pas regarder tant il est relui-
» sant, et madame la lune qui est dans

» son plein, parce que c'est le premier
» quartier. Voyez-vous ces étoiles qui fi-
» lent comme si le diable les emportait.....
» (Trois heures pour coucher Fifi !... Ah !
» la chienne !... comme elle la dansera ce
» soir !...) Voyez-vous Vénus qui brille
» comme une épingle de similor? Voyez-
» vous l'étoile du Berger ?... c'est sans
» doute le berger Tircis, vu sa réputation.
» Voyez-vous les trois rois qui ne se pro-
» mènent jamais les uns sans les autres?
» Voyez-vous le chariot... qui roule comme
» ceux des montagnes russes? Voyez-vous
» Mercure et Jupiter? Voyez-vous la Vierge
» et les Gémeaux? Voyez-vous le Taureau
» et le Capricorne... ceux-là sont à la por-
» tée de tout le monde. Voyez-vous la Ba-
» lance? Voyez-vous le Scorpion... qui est
» une vilaine bête; tout ceci, messieurs,
» mesdames, sont autant de planètes qui
» gouvernent les *infections* nerveuses des
» individus qui sont nés sous leur *affluence*.
» La planète de Vénus est pour les femmes
» galantes; celle du Berger pour les jolis

» garçons ; les trois Rois sont pour les z'hé-
» ros ; le Chariot pour les cochers ; Jupiter
» pour les lurons ; Mercure pour les apo-
» thicaires ; la Vierge pour les petites filles,
» et le Capricorne pour beaucoup de par-
» ticuliers que vous connaissez bien.

» Remarquez bien, messieurs et dames,
» au milieu de ce gros nuage noir, tout
» plein d'étoiles, entre l'ours et le bélier,
» vous apercevez une grande comète *che-*
» *velue* dont la queue est plus longue que
» celle d'un renard. Ce brillant météore a,
» de tout temps, annoncé la fin du monde;
» il peut avec sa tête ou sa queue renverser
» notre globe, qui ne tient qu'à un fil, et
» nous griller tous comme des marrons. »

Ici il se fit beaucoup de mouvemens sous le rideau, et je présumai que la jeune fille s'assurait de la longueur de la queue de la comète.

« Un moment, messieurs, mesdames,
» vous allez voir ce que vous allez voir. »

Le père Trousquin tire sa ficelle pour changer le tableau. et après quelques ju-

remens bien énergiques, reprend son explication sans que sa voix ait varié d'un quart de ton.

« Ceci, messieurs, mesdames, vous re-
» présente l'intérieur du palais du grand
» Kin-Kin-li-King, empereur de la Chine
» et roi des Pékins. Vous le voyez lui-même
» assis dans son beau fauteuil doré, et en
» grand costume de cérémonie, entouré de
» Mandarins *lettés* et de gardes nationales.
» Il donne audience publique et reçoit les
» pétitions de tous les Chinois de la ban-
» lieue.

» Voyez, dans un coin, ce père appuyé
» sur sa fille et sur son bambou ; il vient
» demander justice d'un séducteur qui a
» fait cinq enfans à cette pauvre innocente,
» et qui ne leur donne que des coups de
» fouet pour toute nourriture. Remar-
» quez, messieurs, comme les traits de ce
» père infortuné sont animés par la colère
» et le ressentiment : voyez dans les yeux
» de la jeune fille la douleur, la tristesse et
» le repentir. Un peu sur la gauche, cet

» homme enveloppé dans un manteau
» brun, qui ne laisse voir que son nez,
» c'est le séducteur qui attend son arrêt.
» Voyez comme sa figure est pâle et blême,
» ses yeux caves et sa démarche tremblante ;
» il sait bien qu'il n'en sera pas quitte à
» bon marché.

» Plus loin dans le fond du tableau....»

Une grosse commère qui accourt alors tout essoufflée, interrompt l'explication du spectacle. Je présume que c'est madame Trousquin ; et en effet, le dialogue qui s'établit entre elle et le maître de la lanterne magique, me prouve que j'ai deviné juste.

M. TROUSQUIN.

« Ah ! te v'là donc enfin, maudite cou-
» reuse !.. Plus loin dans le fond du tableau.
» (*A sa femme.*) Tu me le paieras, je ne te
» dis que çà... Plus loin, dans le fond du
» tableau, ce malheureux que des gardes
» amènent et qui se débat comme s'il avait

» la colique : c'est un déserteur qui vient
» de déserter, et qui allait dans le camp
» des ennemis par trahison ; son affaire ne
» sera pas longue : il sera fusillé et pendu
» après.

MADAME TROUSQUIN (*pendant que son mari explique*).

» Eh ben ! quoi que t'as donc à crier ? Est-
» ce qu'i ne fallait pas coucher Fifi et faire la
» soupe ? est-ce que çà n'est pas une fameuse
» trotte, des Champs-Elysées à la rue Jean-
» Pain-Mollet ?

M. TROUSQUIN.

» Tu mens, j'te dis, t'es partie depuis
» cinq heures, et v'là qu'il en est neuf.
» D'où est-ce que tu viens ?... Tire la fi-
» celle.... »

Madame Trousquin dépose sur un escabeau une écuelle qu'elle tenait sous son tablier, puis se met à son poste, qui est sur

le côté de la lanterne où s'opère le changement des tableaux.

M. TROUSQUIN.

« Ceci, messieurs, mesdames, vous re-
» présente une vue d'Athènes dans la
» Grèce... (*A sa femme.*) Mets ma soupe
» sur le gueux... et réponds d'où est-ce que
» tu viens?...

MADAME TROUSQUIN.

» Eh ! je viens de cheux nous, fichu
» jaloux, j'ai rencontré Angélique avec qui
» que j'ai causé un moment... As-tu beau-
» coup de public?...

M. TROUSQUIN.

» Remarquez la beauté du ciel et des
» eaux ; remarquez ces palais, ces colonnes
» et ces temples bâtis par les Romains ;
» voyez ces statues superbes, dont il ne reste

» que quelques morceaux..... Voyez ce » cirque dans lequel on jouait au combat » du taureau, pour exercer la jeunesse à » être *fort*... (*A sa femme.*) Je suis sûr que » t'as été promener avec Grugeon.... Plus » loin voyez ces fameux *partiates* qui se » battent à coups de poings comme des » Anglais, qui *se luttent* les uns sur les » autres.... qui jouent au jeu de Siam avec » une grande roulette.... (*A sa femme.*) Il » t'aura proposé un canon dans un cabinet » particulier... Ce beau jeune homme que » vous voyez à droite, c'est Alcibiade avec » son précepteur Socrate, qui lui apprend » des choses qu'il ne savait pas.... »

Tout en écoutant, je vois le rideau s'agiter davantage, j'entends la jeune fille qui dit à demi-voix : « Ah ! que c'est bête !.. » ah ! que c'est bête !... je vous dis que je » ne veux pas !...

Le père Trousquin fait signe à sa femme de tirer la ficelle, et il reprend son discours.

« Ceci, messieurs, mesdames, est tiré » de la mythologie ; c'est le magnifique

» jugement du grand Salomon, dit le Sage,
» qui s'apprête à faire couper un enfant
» en deux, ni plus ni moins qu'un pâté...
» Voyez la consternation de ce petit, qui
» attend son sort, les jambes en l'air ;
» voyez la joie de c'te marâtre, qui regarde
» tout çà d'un œil *sèche*, comme si on allait
» lui donner la moitié d'un lapin ; mais
» voyez la douleur de la vraie mère, qui
» veut écarter le tranchelard qui menace
» déjà le nombril de l'innocent.

LA JEUNE FILLE (*sous le rideau*).

» Ah! le méchant!... ah! le méchant!..
» il va toujours... ah! que c'est bête!

M. TROUSQUIN.

» Rassurez-vous, on ne lui coupera rien ;
» la nature va parler. (*A sa femme.*) Donne-
» moi ma soupe ; j'ai faim.... Le grand
» Salomon qui regarde les deux mères
» avec des yeux d'Argus, se dit en lui-
» même.... (*A sa femme.*) Pourquoi donc

» qu'elle est toujours à l'ognon ?... Cet en-
» fant ne peut avoir deux mères ; si c'était
» deux pères, encore passe !.. çà peut se
» voir.... (*A sa femme.*) Tu ne m'en fais
» jamais d'autre... Or il y a ici anguille sous
» roche. La tendresse de la vraie mère se
» déclare par un déluge de larmes ; mais
» c'te marâtre de mère qui reste tranquille
» comme Baptiste.... (*A sa femme.*) Et elle
» sent le brûlé encore !... N'a pas des en-
» trailles maternelles ; là dessus adjugé...
» Tire la ficelle.

» Ceci, messieurs, mesdames, vous re-
» présente présentement le roi David se
» battant avec le géant Goliath, la terreur
» des Philistins. (*A sa femme.*) Regarde
» donc si c'est çà... Voyez avec quelle vi-
» gueur David lance un caillou qui étend
» le géant sur la poussière...

MADAME TROUSQUIN (*regardant par-dessus la lanterne*).

» Çà n'est pas çà... tu leur montres à c'te
» heure la bataille de Marengo.

M. TROUSQUIN.

» Nous disons donc, messieurs, mes-
» dames, que vous voyez la célèbre bataille
» de Marengo, gagnée par les troupes
» françaises.... (*A sa femme.*) Tu me mets
» toujours des carottes à foison.

MADAME TROUSQUIN.

» Tiens! faut-il pas te choisir tes lé-
» gumes? Tu deviens ben difficile. Com-
» bien que t'as fait aujourd'hui?

M. TROUSQUIN.

» Dix-huit sous... Remarquez ces canon-
» niers et ces cuirassiers. Voyez comme les
» sabres vont leur train, tandis que les
» balles se choquent et que les boulets
» mettent tout à feu et à sang. Voyez les
» hussards, les dragons, les trompettes et
» les tambours : entendez-vous les cris des
» morts et des mourans, les plaintes des

» blessés et des vaincus? Voyez, sur la » droite, ce jeune soldat qui défend son » drapeau avec ses dents, parce qu'on lui » a déjà coupé les deux bras; et sur la » gauche, cet officier qui a trois chevaux » tués sur lui, et qui oublie qu'il étouffe » pour coucher en joue un général en- » nemi. Voyez la poussière, la flamme, » la fumée, le carnage et la mort qui em- » bellissent le tableau. Voyez, l'action » est superbe.... le combat s'anime; on s'é- » chauffe.... »

Ici l'explication est interrompue par une catastrophe inattendue : la jeune fille et le soldat, qui prenaient sans doute une grande part à la bataille, car j'entendais à chaque instant les exclamations de la demoiselle et les demi-mots énergiques de son compagnon, non contens de faire remuer le rideau qui les cachait, se jettent avec violence sur la lanterne magique, dans le plus bel endroit du récit de la bataille de Marengo; mais la secouse est si brusque que le théâtre ambulant n'y résiste pas; il

tombe en arrière et les spectateurs tombent par-dessus, tandis que le directeur de l'établissement est renversé avec son écuelle, et que madame Trousquin est entraînée par les ficelles qu'elle tient de chaque main.

Seul, je suis debout au milieu du désastre, car mon gros arbre m'a préservé de toute atteinte. Mais quel tableau grotesque s'offre alors à ma vue ! Salomon et le grand Kin-Kin-li-King sont couchés pêle-mêle avec les jardins du Luxembourg et d'Athènes; le soleil est sans éclat, la lune est couverte d'huile, la comète n'a plus de queue. Le père Trousquin se débat sous la lanterne brisée, tenant encore en main le manche de son écuelle; la demoiselle est tombée si singulièrement qu'elle met en évidence un objet qui ferait honte à la lune la mieux conditionnée d'une lanterne magique.

La tête du jeune soldat se trouve précisément dans l'écuelle du père Trousquin ; les carottes et les ognons lui couvrent le

visage : il semble pris de manière à ne plus pouvoir se tirer du trébuchet.

Quant à la mère Trousquin, elle est tombée avec grâce; ses ficelles l'ont soutenue, et le rideau de la lanterne cache ce qui pourrait faire rougir sa pudeur.

Cependant, comme les moins blessés sont ceux qui crient le plus, madame Trousquin pousse des cris assourdissans, son mari fait entendre des jurons effrayans et la jeune demoiselle jette des gémissemens plaintifs. Le soldat seul ne crie pas; je crois qu'il trouve à son goût la soupe et les légumes.

Au bruit, aux cris, aux juremens, tous les promeneurs accourent près de la lanterne cassée, et je suis, en un instant, entouré d'une foule de gens qui sortent de je ne sais où, car la minute d'auparavant je n'apercevais personne dans les Champs-Élysées.

On me coupe la retraite : je ne puis plus sortir du groupe; mais je ne suis pas fâché de voir comment cela va se terminer.

Après avoir bien crié, bien juré, on tâ-

che de se tirer d'embarras. Le soldat parvient à ravoir sa figure ; la jeune fille se relève et rabaisse ses jupons ; la mère Trousquin se débarrasse de ses ficelles ; on relève la lanterne magique, et le père Trousquin est sur pied.

Le militaire cherche à emmener sa connaissance ; mais il n'y a pas moyen d'éviter le propriétaire de la lanterne, qui veut qu'on lui paie le dégât.

« Mes verres sont cassés, dit le père Trous-
» quin au soldat ; vous m'avez fait des taches
» dans le soleil et dans la lune : vous avez
» brisé mon jugement de Salomon et mon
» palais chinois ; vous avez gâté mes vues
» de la Grèce : il faut me payer tout cela.
» — Va te promener, dit le militaire,
» en réparant le mieux qu'il peut le désor-
» dre de sa toilette, je ne te paierai rien du
» tout. Je me moque de tes Chinois et de
» ton Salomon ; ton soleil et ta lune ressem-
» blent comme deux gouttes d'eau à des
» veilleuses d'un sou, et quand à ta graisse,
» tu n'as qu'à la remettre dans tes quinquets.

» — Vous avez brisé ma lanterne ; vous » me la paierez. — C'est toi qui es un vieil » ivrogne : si ta lanterne n'est pas solide, » çà n'est pas ma faute. — Vous vous êtes » jeté dessus pendant la bataille de Marengo. » — C'est toi en faisant le canon, qui l'au- » ras renversée. — Vous m'avez fait cas- » ser mon écuelle. — Tu es cause que j'ai » déchiré ma culotte. — D'ailleurs ma len- » terne est un spectacle honnête et moral, » et je n'entends pas qu'on s'en serve » pour...—Ah! n'achève pas, ou je te coupe » la langue. »

Le soldat porte la main à son sabre ; la foule fait aussitôt un mouvement rétrograde ; la demoiselle retient le bras de son ami, et la mère Trousquin fait reculer son mari, en prenant l'escabeau pour bouclier.

Chaque parti se mesurait des yeux sans bouger depuis quelques minutes. Le militaire ne faisait point mine de payer, et le père Trousquin ne semblait pas d'humeur à le laisser s'éloigner sans être dédommagé de ses pertes. Je jugeai alors qu'il n'y avait

qu'un seul moyen pour arranger l'affaire sans effusion de sang. L'aventure de la lanterne magique m'avait amusé ; elle avait totalement dissipé ma mauvaise humeur ; il était donc bien juste que je servisse de médiateur dans la querelle.

Seul, j'étais resté près des combattans ; car les curieux se tenaient à une distance respectueuse du sabre et de l'escabeau. Je fouille à mon gousset j'en tire deux pièces de cent sous, que je jette sur le spectacle endommagé.

« Tenez, dis-je au maître de la lanterne » magique, voilà de quoi remettre à neuf » vos palais et vos étoiles : prenez ; mais une » autre fois, croyez-moi, ne fermez plus » aussi hermétiquement votre rideau sur les » spectateurs. Les théâtres d'enfans sont » maintenant visités par des gens de tout » âge ; demandez plutôt à Séraphin, qui » reçoit chez lui des petites-maîtresses, » grâce à l'obscurité qui règne dans la salle » pendant les feux arabesques. »

Le père Trousquin ouvre de grands

yeux ; sa femme saute sur les deux écus, et on laisse le soldat s'éloigner avec sa connaissance, ce qu'il ne fait pas sans m'avoir salué fort respectueusement.

Je m'éloigne aussi, et je gagne la rue de Rivoli. Je regarde à ma montre : il n'est que neuf heures, et je n'ai jamais aimé à me coucher de bonne heure, surtout quand je suis en train de m'amuser. Or, comme la scène de la lanterne m'a mis en goût, je veux entretenir d'aussi belles dispositions.

Comment m'amuser ? A Paris il y a mille moyens, me direz-vous ; mais en fait de plaisir, il ne faut jamais trop s'en promettre, si l'on veut en avoir un peu. Dans une grande réunion si vous trouvez six personnes aimables, vous en rencontrerez vingt qui vous ennuieront ; en petit comité, vos amis peuvent avoir des affaires qui les attristent ; les dames, des migraines ou des vapeurs ; et l'on passe souvent des instans fort maussades, là où l'on se promettait beaucoup d'amusement. Le plus sage est donc de ne compter sur rien.

Mais je me souviens qu'il y a une grande fête à Tivoli. Il est neuf heures, prenons un cabriolet, j'arriverai justement au plus beau moment de la soirée.

—

CHAPITRE IX.

Tivoli.

Ah! le beau jardin que ce Tivoli! En mettant le pied dans son enceinte, il me semble entrer dans un de ces séjours enchantés, si bien dépeints dans les Mille et une Nuits. La musique, les illuminations, les jeux de toute espèce, le feu d'artifice, tout se réunit pour éblouir les yeux et flatter les sens. Quel dommage lorsqu'une figure commune et une tournure de harangère vient gâter ce tableau et me rappeler que je suis dans un jardin public, où, avec une mise décente et trois livres douze sous, chacun peut entrer!

Je n'ai fait encore que quelques pas, et

j'ai déjà vu bien des choses. Que ces allées sont belles! comme ces guirlandes de feu étonnent la vue ! Là on se presse, on se regarde, on examine les toilettes, on cherche ses connaissances; c'est le boulevard de Gand de Tivoli. Allons plus avant : la lumière devient plus rare ; quelques lampions placés de loin en loin, vous guident sans vous trahir. Ici les couples sont disséminés ; on ne va plus pour se faire voir, quelques-uns mêmes paraissent se cacher et rechercher l'ombre et le mystère. Heureux bosquets!... vous avez protégé l'amour et le plaisir ; que de baisers donnés et reçus à la faveur de votre épais feuillage!... Ah! si vous pouviez parler!...

Mais je crois qu'on parle près de moi ; je me suis, sans y songer, enfoncé sous ces bosquets solitaires où je n'ai rien à espérer, puisque je suis seul! En tournant un buisson, j'aperçois quelque chose de blanc sur le gazon... C'est un monsieur et une dame, qui causent sans doute d'affaires très-importantes et très-secrètes, car je crois qu'ils se

parlent à l'oreille... Mais ma présence les a dérangés ; la dame a poussé un petit cri en repoussant son monsieur ; éloignons-nous bien vîte !... quel plaisir peut-on trouver à troubler celui des autres ?

Allons rejoindre le monde, quittons ces bosquets où j'ai presque de l'humeur de me promener seul. Me voici de nouveau au grand jour. J'entends le roulement des chars ; je suis près des montagnes où se font ramasser la grande dame et la petite ouvrière, la marchande de modes et la modeste lingère, la femme entretenue et la jeune pensionnaire. Quelle jouissance toutes ces dames paraissent trouver à dégringoler ! Cependant la pression de l'air dérange leur coiffure, détache leur chapeau, fait voltiger leurs boucles de cheveux ; mais on sacrifie tout cela au bonheur d'aller pendant vingt secondes aussi vîte que le vent ; le plaisir se peint sur tous ces visages que les chars emportent ; quelques Anglais seuls conservent encore leur gravité en se faisant ramasser.

Je suis seul ; je ne dégringolerai point. Je sens que pour trouver du charme à cet exercice, il faut être assis près d'une femme qui nous plaise ; on peut alors passer son bras autour d'une taille élégante, se serrer contre des formes agréables : on peut en roulant, risquer bien des choses, car on est certain de ne pas être repoussé... et celle qui roule est toujours tellement étourdie par la rapidité de sa course, qu'elle n'a pas le temps de se fâcher.

Tous les plaisirs tournent au profit de l'amour. Quel est celui qui n'est pas doublé par la présence de ce qu'on aime? A la danse, sur les montagnes, sous les bosquets, il faut être deux pour être heureux : sans une femme comment se livrer aux plus douces sensations, aux plus tendres épanchemens? Ce n'est que par elles que l'on connaît son cœur.

Mais éloignons ces idées que ce jardin fait naître malgré moi. Traversons ces carrés ; la musique m'appelle : c'est un chanteur... Ah ! ne nous arrêtons pas là ;

Tivoli cesserait d'être un séjour enchanté.

Que vois-je là-bas? Des fauteuils qui tournent en se balançant dans l'air et en balottant des dames placées dessus : c'est une balançoire russe. Pourquoi tous ces messieurs se portent-ils du même côté, et le nez en l'air, regardent-ils en ricanant tourner les siéges?... Ah ! je m'aperçois que le vent relève légèrement le bas des robes de ces dames... on distingue la jambe, quelquefois même le genou... Voilà un jeu qui amuse autant les spectateurs que les acteurs.

Ces dames, à ce qu'il paraît, ne s'aperçoivent pas de ce qui captive l'attention de ces messieurs et n'entendent point les plaisanteries indécentes que se permettent la plupart des curieux : car elles continuent à voltiger dans les airs en riant comme de petites folles. Mais le tourneur s'arrête ; il faut descendre. Je reste pour voir ces dames de plus près... Eh ! mon dieu, messieurs, il ne fallait pas vous donner le torticolis pour apercevoir le bas d'une jambe !... Au-

tant que j'en puis juger, vous pourrez sans beaucoup de peine en voir bien davantage.

Je quitte la balançoire russe pour le spectacle de Bobêche; une foule immense est devant le théâtre. Je cherche en vain une chaise pour voir comme les autres, impossible d'en trouver une de libre.

Il faut donc rester debout ; je me faufile entre les élus ; et si je ne vois pas Bobêche, je vois du moins quelque chose : je remarque le plaisir que semblent goûter tous ces jeunes gens debout comme moi : ils ne doivent cependant rien voir ; mais ils sont avec des dames montées sur des chaises, et ils les soutiennent de crainte d'accident. Leurs bras entourent le bas de la robe ; on s'appuie sur leur épaule : je conçois que tout cela doit avoir un agrément. Ah! mon dieu! voilà une dame qui va tomber!..... Pourquoi personne ne la soutenait-il ?.... C'est une maman. Cependant une jeune personne, bien coiffée, bien bouclée et qui serait jolie, si sa mise n'était pas ridicule

pour un jardin public, s'empresse de venir auprès de la vieille dame.

« Attends, maman, lui dit-elle, je vais » mettre ma chaise derrière la tienne ; et » par ce moyen tu pourras t'appuyer sur » moi ; je te soutiendrai ! »

La maman consent à cet arrangement, et la jeune personne remonte sur sa chaise qu'elle pose derrière celle de sa mère ; mais je m'aperçois qu'on la soutient aussi : un grand blondin ne la perd pas de vue. Il se place contre elle ; il la regarde... il fait de petits signes... La demoiselle ne regarde que Bobêche ; et tout en expliquant le spectacle à sa mère, elle sort de son gant un petit billet qu'elle laisse tomber dans la main du jeune homme, et tout cela sans trouble, sans affectation, sans interrompre sa conversation ; en vérité nos demoiselles mettent une grâce charmante à tout ce qu'elles font ; le monde marche vers la perfection.

Le grand blondin roule le billet dans sa main ; il a grande envie de le lire de suite ; mais il n'ose. Je m'amuse de son impatience ;

je veux voir ce qu'il fera... Mais un vieux couple arrive, traînant ses chaises après soi ; la dame se place positivement devant moi ; elle appuie presque ses fesses sur mon visage ; et son époux achève de m'ôter le peu de vue qui me reste en se mettant auprès de sa moitié.

Il n'y a pas moyen d'y tenir; pour demeurer ainsi au niveau de tous ces appas qui sont grimpés autour de moi, je sens qu'il faut trouver quelque chose qui nous intéresse. Je ne me soucie pas du tout de rester derrière l'énorme circonférence qu'on approche de mon visage ; j'ai déjà trop de la sentir. Je me tire, non sans peine, des chaises, des jambes, des robes qui m'entourent ; me voilà dehors ; respirons un peu : il fait bon prendre l'air, lorsque l'on vient de voir Bobêche, même en plein vent.

Je suis une belle allée de tilleuls qui touche au grand carré de verdure dans lequel on s'exerce au casse-cou, à la bascule, à la balançoire, à l'oiseau égyptien et à mille autres choses, dont les plus jolies sont celles

qu'on ne voit pas. J'entends la voix des dames que le filet emporte, et qui supplient leurs cavaliers de ne point aller si fort, tandis que ceux-ci, pour montrer de la force et de la vigueur, poussent tant qu'ils peuvent des reins et des genoux, au risque de faire perdre connaissance à celles qui ont consenti à se balancer avec eux C'est une nouvelle manière d'être aimable.

Mais on pleure là-bas... C'est un petit garçon de douze à treize ans qui a voulu aller sur la bascule avec un grand dadais de dix-huit ans au moins : à peine ce dernier s'est-il laissé retomber avec la poutre qui sert de cheval, que le petit a ressenti à l'autre bout une secousse violente qui l'a fait sauter par-dessus la petite barre de fer après laquelle se tiennent les joueurs : le pauvre enfant est tombé ; heureusement c'est sur le gazon, et il ne s'est pas blessé ; mais il s'éloigne clopin-clopant, tandis que le grand nigaud est tout fier du *tapecu* qu'il lui a donné. C'est un bien joli jeu que la bascule ; mais je conseille à ceux qui

veulent s'y livrer de faire matelasser le terrain, car je sais, par expérience, que les chutes y sont fréquentes et dangereuses.

Mais quelle détonation !... cela m'a arrêté malgré moi... Suis-je près d'une boîte d'artifice ?... Non, c'est l'oiseau égyptien qui vient de partir. Comme celui qui a atteint le but semble fier !... Il est vrai qu'il n'avait encore lâché l'oiseau que onze fois. Un gros monsieur s'empare du fil de fer... Je le reconnais : c'est Raymond. J'aurais été étonné de ne point le rencontrer : cet homme-là est partout.

« Je parie, dit-il d'un air goguenard à » celui qui vient de jouer, et en ayant soin » d'élever la voix pour attirer l'attention, » je parie, mon cher (tout le monde est » de sa connaissance), que je fais partir la » détente en trois coups. — Je gage que » non... Cela n'est pas aussi aisé que vous » semblez le croire. — Aisé !... aisé !... si cela » était aisé, il n'y aurait pas de mérite... » J'ai un coup d'œil parfait. Enfin je vous » parie une glace... — Que vous l'attraperez

» en trois fois. — Oui, je suis même certain » que je n'aurai pas besoin de m'essayer à » trois fois. — Je gage que non. — C'est » entendu. Vous allez voir. »

Je m'arrête, bien certain pour mon compte que mon voisin fera quelque sottise. L'homme chargé du jeu était alors occupé à recharger la boîte de fer à laquelle est adaptée la détente. « Otez-vous! » lui crie Raymond, impatient de faire voir son adresse, et élevant l'oiseau aussi haut que ses bras le lui permettent.

La boîte est refermée. L'homme s'éloigne; Raymond lâche son oiseau avec une telle précision que le morceau de fer, après avoir fait plusieurs zigzags, va frapper à six pouces du but. Mon voisin ne se décourage pas : il renvoie l'oiseau aussi malheureusement : « Il n'y a point d'équilibre, » s'écrie-t-il ; le fil de fer va de travers, ce » n'est pas ma faute. — Voilà votre dernier » coup. — Oh! ce sera le bon!... »

Cette fois Raymond vise pendant trois minutes au moins ; enfin l'oiseau traverse

l'espace... il fournit sa carrière ; mais le coup ne part point. « J'ai gagné ! j'ai ga-
» gné !... s'écrie l'antagoniste de Raymond :
» vous me devez une glace... — Oh ! vous
» avez gagné ! c'est selon ! Je suis sûr que
» le bec de l'oiseau a touché la détente, et,
» si elle n'a point parti, c'est que la poudre
» est mouillée. — Mauvaise défaite ! vous
» avez perdu, vous me devez une glace !...
» — Eh bien ! je veux ma revanche.—Oh !
» c'est trop juste, j'y consens. Cela fera
» deux glaces au lieu d'une. — C'est ce que
» nous allons voir. Dites-donc, l'homme !
» allez donc retoucher à la détente : je suis
» sûr qu'il y a quelque chose de dérangé
» qui a empêché le coup de partir. »

Pour faire plaisir au joueur, le maître du jeu retourne ouvrir la boîte et l'examine. Pendant ce temps, mon voisin a repris l'oiseau, et, piqué d'avoir perdu son premier pari, il mesure, considère le bec de fer, cherche à donner un équilibre parfait à l'oiseau, le prend bien délicatement par les deux ailes. « Je vois ce que c'est... je

» vois ce que c'est, dit-il avec assurance : » si j'avais regardé comme cela tout à » l'heure, je n'aurais pas manqué un coup. » Il faut tenir l'oiseau bien légèrement du » bout du doigt, et puis le lâcher bien » également. »

En disant cela, M. Raymond laisse échapper l'oiseau qui va frapper à la tête le malheureux occupé à regarder si la détente était bien disposée. Le pauvre homme est blessé grièvement ; il tombe en poussant des cris horribles : tout le monde vole vers lui, et M. Raymond profite du désordre pour s'esquiver. Il se fraie un passage dans la foule, en repoussant des bras et des coudes tout ce qui est devant lui : il saute par-dessus les chaises, marche comme un fou à travers les groupes assis sur le gazon ; il s'embarrasse dans les jambes d'une petite-maîtresse, qui causait nonchalamment sur l'herbe avec un jeune officier ; il tombe lourdement sur elle, et avec son ventre écrase une gorge, qui heureusement n'était que de gaze. La dame crie, pour faire croire

que c'est son sein que l'on a aplati; l'officier se lève, furieux de ce qu'on ait fait disparaître des appas qu'il croyait véritables; il se saisit d'une chaise, et poursuit Raymond qui est déjà loin, car la peur lui donne des ailes.

Je m'amuse à suivre mon voisin, qui a perdu son chapeau dans la bagarre. Je le vois courant toujours, et faisant à chaque instant des bévues : il se jette contre une balançoire, se cogne contre des chevaux de bois, renverse deux demoiselles qui walsaient dans un petit carré isolé, fait tomber toutes les caisses d'arbustes qui se trouvent sur son passage; enfin pour se dérober aux regards de ceux qui le poursuivent, il se précipite dans la grande allée, espérant s'y perdre dans la foule ; mais là, en passant sous une guirlande de verres de couleurs, qui n'était pas assez remontée et pendait un peu bas sur les côtés, M. Raymond, qui veut passer devant tout le monde, s'accroche dans l'illumination : la corde casse, et tous les petits verres de

couleurs tombent sur les promeneurs qui se voient en un instant couverts de taches. Les dames poussent des cris déchirans à l'aspect de leurs toques, de leurs plumes, de leurs robes trempées d'huile à quinquets; les jeunes gens ne sont pas moins furieux: leurs habits, leurs gilets, leurs jabots, tout est perdu, abîmé; et cela répand une odeur détestable. Raymond se voit de nouveau l'objet de la colère générale; le pauvre diable, encore tout essoufflé, est obligé de reprendre la fuite : il saute par-dessus une charmille pour sortir plus vîte de l'allée; il ne sait plus où donner de la tête; il entre dans l'enceinte destinée au feu d'artifice, malgré les cris d'un invalide, qui lui dit qu'on ne passe pas là. Il marche à travers les fusées, les boîtes, les bombes, les artichauts, les chandelles romaines; l'invalide appelle les gendarmes pour que l'on arrête un homme qui brise tout et paraît vouloir empêcher la représentation pyrotechnique que l'on prépare. La garde arrive; Raymond n'a que le temps de se jeter dans un

transparent qu'il crève avec sa tête comme le cerf de Franconi : il disparaît enfin. Tout se calme ; on tâche de réparer le mal que mon voisin a commis, et je reviens vers le centre des jeux en riant des infortunes de Raymond, qui m'ont déjà vengé de sa petite espiéglerie du matin.

Ma foi, me dis-je en prenant le chemin de la danse, quand je ne serais venu à Tivoli que pour être témoin des prouesses de Raymond, ce serait déjà suffisant pour ma soirée. Mais je suis en bonheur ; peut-être le sort me réserve-t-il d'autres rencontres.

Je m'arrête près du théâtre d'un escamoteur : la foule est aussi considérable que devant Bobèche ; mais ici du moins il y a un peu plus d'ordre ; la plupart des spectateurs sont assis, et je parviens, quoiqu'au dernier rang, à apercevoir quelque chose : on fait tirer des cartes, on escamote des anneaux, on change en fleurs un verre de vin. Tout cela enchante la compagnie, qui veut bien ne point reconnaître les

compères, et ne pas voir les apprêts que nécessitent les tours faits *sans préparation.*

« C'est un sorcier ! dit un petit monsieur » en ouvrant de grands yeux et en regar- » dant bêtement autour de lui. Ma foi, je » n'y conçois rien, et toi, ma femme ? — » Oh ! moi, je veux voir par moi-même, » répond la moitié du petit monsieur ; et elle fait signe à l'escamoteur qu'elle veut tirer une carte. Celui-ci s'approche en baragouinant de l'italien, de l'allemand et de l'anglais ; ce qui fait un jargon tout-à-fait incompréhensible, qui achève de charmer la société.

La dame tire un huit de pique, qu'elle remet dans le jeu en mêlant les cartes ; mais notre sorcier est certain de deviner la carte, parce qu'il n'y a que des huit de pique dans le jeu qu'il a présenté ; et tout en étourdissant son monde, il glisse sa main derrière le petit monsieur qui, lorsqu'on est occupé d'un autre tour, est tout à coup prié de se lever, et reste ébahi en apercevant sous sa culotte la carte que son épouse a tirée...

Je m'éloigne du théâtre des sortiléges ; mais en fouillant dans ma poche, je n'y trouve plus mon mouchoir... Ce tour-là vaut bien ceux de l'escamoteur ; il a été fait très-adroitement : heureusement que j'avais rentré mon cachet.

Me voici devant l'enceinte consacrée à la danse. Mais il n'est plus du bon ton de danser dans les jardins publics ; ce n'est qu'aux fêtes de village que nos élégantes de Paris consentent à faire, en plein air, un balancé et une queue du chat. Ici les marchandes, les petites bourgeoises, les grisettes osent seules se livrer au plaisir de la danse ; elles ne connaissent point la gêne, le bon ton ; elles veulent s'amuser, et elles sont si contentes en dansant ! le plaisir se peint sur leur visage : elles sautent de si bon cœur !... Je vois sur la physionomie de ces belles demoiselles qui regardent danser, que le bon ton est quelquefois bien maussade ; mais on s'en venge en critiquant ceux qui le bravent. On raille, on se moque des autres, on dit des méchancetés ; la bien-

séance et le bon ton ne défendent jamais cela. On tourne en ridicule ce qu'on ne peut pas faire ; on persifle ce que l'on aime en secret : c'est partout la fable du renard et des raisins.

Mais les spectateurs se portent vers un autre quadrille : la foule grossit ; les danseurs sont entourés d'un triple rang de curieux. Il faut qu'il y ait là quelques jolis minois, ou une tournure bien ridicule. Je m'approche ; je parviens à me faire jour... Je regarde la danseuse, une figure insignifiante, une mise ordinaire ; ce ne peut être l'objet de l'empressement général. « Elle » est vraiment gentille. — Ah ! tu vas voir » comme elle a de la grâce en dansant, » disent deux jeunes gens à côté de moi. Mes yeux parcourent alors l'étendue du quadrille et s'arrêtent bientôt sur une jeune personne coiffée d'un petit bonnet, sur lequel est un bouquet de roses.

J'admire les traits piquans de la jeune fille : ses yeux sont animés par la danse, le plaisir fait plus fréquemment palpiter

son sein, et le murmure flatteur qui retentit autour d'elle colore ses joues d'un vif incarnat. Quelle femme est insensible à la louange ? En avez-vous rencontré, lecteur ? Si cela est, je vous engage à les mettre sur vos tablettes.

Mais en examinant la jolie danseuse, un souvenir subit me frappe : ces traits, cette taille, ce bouquet de roses, et ce projet de venir à Tivoli... Plus de doutes, c'est mademoiselle Caroline ; c'est ma petite fleuriste d'hier. Étourdi que je suis ! je l'avais oubliée ! et je me promenais dans ce jardin sans la chercher ! Ah puisque le hasard me la fait retrouver, sachons en profiter ; et, en dépit du bon ton, tâchons de danser avec elle, afin de pouvoir lui parler.

Cependant si des personnes qui me connaissent me voyaient danser à Tivoli !... Mais je brave les critiques, les railleries des jeunes gens, le persiflage des dames ; et en regardant les traits séducteurs de Caroline, je me dis avec Rousseau : « Il faut être » heureux ! c'est le premier besoin de

» l'homme!... » Or, pour devenir heureux, il faut d'abord que je danse avec Caroline.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. La grisette. 1
II. La petite-maîtresse. 12
III. La bouquetière. 24
IV. Mon voisin Raymond. 42
V. Elle est passée enfin. 54
VI. Mademoiselle Agathe. 70
VII. Un mot sur moi. 89
VIII. La lanterne magique. 104
IX. Tivoli. 125

FIN DE LA TABLE.

MON VOISIN
RAYMOND.

TOME II.

BRUXELLES, IMPRIMERIE DE H. REMY,
RUE DES PAROISSIENS, N° 232.

MON VOISIN

RAYMOND,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

« Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais il
» y en a mille différentes copies. »

Maximes de LA ROCHEFOUCAULD.

TOME DEUXIÈME.

Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE PERICHON,
RUE DES ALEXIENS, S. 8, N° 714,
ET CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1830.

MON VOISIN

RAYMOND.

CHAPITRE PREMIER.

Le feu d'artifice. — Le diseur de bonne aventure. — Le cabinet aux silhouettes.

La contredanse vient de finir; on a reconduit les danseuses à leur place. J'ai suivi des yeux ma petite fleuriste. Je la vois s'asseoir près d'une vieille femme mise bien simplement : c'est la tante. Le danseur reste auprès d'elle; c'est le Jules d'hier soir; enfin une autre jeune fille est ramenée par son cavalier et s'assied près de Caroline; cela complète la société, qui, comme je me le rappelle maintenant, de-

vait en effet être composée de quatre personnes.

Je tourne et retourne pendant longtemps autour de mademoiselle Caroline et de sa compagnie : je passe devant le groupe ; je regarde la jolie fille... mais on ne fait pas attention à moi. Je sens qu'il faut me décider à inviter ; j'ai de la peine à m'y résoudre : je vais avoir l'air d'un petit commis marchand, d'un courtaud de boutique, qui vient danser tous les dimanches à Tivoli. Pendant que je fais ces réflexions, l'orchestre joue le prélude : cela me décide ; je m'approche des danseuses ; mais au moment où je vais faire mon invitation, la jolie fleuriste se lève et donne sa main à un jeune homme qui m'a devancé et qui la conduit à la danse. Je suis arrivé trop tard : voilà ce que c'est que d'écouter un sot amour-propre. Mais pour la première contredanse, je réponds bien que je ne la manquerai point ; et, de crainte d'être encore prévenu, je cours au quadrille où figure mademoiselle Caroline, et je l'en-

gage pour la première contredanse. Elle accepte : je suis enchanté ; je reste auprès d'elle ; je mêle mes éloges à ceux de plusieurs jeunes gens, et pendant que son danseur va en avant-deux, je lui fais compliment de son bouquet de roses et lui demande excuse pour ma gaucherie de la veille. Alors on me regarde, on sourit, on fait plus attention à moi ; j'ai lieu de croire que l'examen ne tourne point à mon désavantage ; je risque de temps à autre quelques mots pour faire entendre que je ne suis venu à Tivoli que dans l'espoir de la rencontrer : on ne me répond pas ; mais je vois que l'on m'écoute ; pour peu qu'elle soit coquette je ferai du chemin !... et elle l'est, elle doit l'être : toutes les femmes le sont.

La contredanse finit. J'attends la suivante avec impatience ; je pourrai causer avec Caroline, et il me sera facile alors de savoir ce que je puis espérer. Dans le plus court entretien, je juge, assez ordinairement, à qui j'ai affaire, et je me trompe

rarement ; non que je croie tout ce qu'on me dit, mais je devine ce qu'on veut bien que j'espère. Les dames, plus expansives que les hommes, ont un certain *laisser-aller* qui en dit beaucoup pour les gens habitués à leur commerce. Quand elles ont de l'esprit, deux mots le font connaître ; quand elles n'ont que du jargon, elles vous en assomment ; quand elles n'ont rien à dire, il n'y a pas moyen de s'y tromper. Montaigne a dit : le style est l'homme ; je crois qu'il aurait pu dire aussi : la conversation est la femme : tout en lui demandant bien pardon d'oser émettre mon opinion après la sienne.

Mademoiselle Caroline vient d'être ramenée à sa place. En attendant la prochaine contredanse qui doit me fournir les moyens de la juger mieux, je me promène dans les bosquets qui environnent l'enceinte consacrée à la danse. Je ne veux pas rester comme un benêt près de la petite fleuriste, ni affecter de passer sans cesse devant elle. Mais le moment approche où

je vais serrer ses jolis petits doigts, presser bien tendrement ses mains dans les miennes : vive la danse pour les amoureux ! on peut sans crainte laisser connaître ses secrets sentimens ; on peut les déclarer sans parler. Je crois que c'est un peu pour cela que les jeunes demoiselles ont un si grand penchant pour cet exercice et goûtent tant de plaisir au bal. Combien d'aveux faits et rendus en formant une chaîne ou une trénis ! et malgré leur active surveillance les mamans ne sauraient empêcher cela.

Mais le temps s'écoule ; rapprochons-nous de ma danseuse.... Ah ! mon Dieu ! quel bruit !... quel vacarme !... quel bouleversement dans ce jardin !..... C'est une bombe que l'on vient de tirer ; et tout le monde court vers le grand carré du milieu, en traînant ses chaises, ou en les portant sur son bras : « C'est le feu !... c'est le feu ! » répète-t-on de tous côtés. Ah ! quel empressement ! Ces gens-là n'ont donc jamais vu de leur vie un feu d'artifice !... Comme ils se poussent, se heurtent, se disputent

le passage !... quel tumulte !... Mais que sera devenue Caroline ! Je cours à la danse... l'enceinte est déserte !... tous ceux qui la remplissaient l'ont abandonnée pour le feu d'artifice... A la place où était assise ma jolie grisette, je ne vois que deux hommes qui se disputent une chaise qu'ils tirent chacun de leur côté, et dont ils finissent par emporter chacun la moitié, ce qui leur sera d'une grande utilité.

Je joue de malheur avec mademoiselle Caroline ! elle disparaît au moment où je crois me rapprocher d'elle. Cependant ne perdons pas encore tout espoir : elle est au feu d'artifice ; tâchons de l'y trouver.

Je me dirige vers le lieu où la foule s'est portée ; mais à l'aspect de cette cohue dont une moitié cache l'autre (car les uns sont grimpés sur leur chaise, et les autres s'accrochent aux bâtons), je sens qu'il y aurait folie à chercher quelqu'un là. Attendons la fin du feu ; peut-être on retournera à la danse, et alors je la verrai. En attendant je me promène autour des spectateurs, et

j'en vois presque autant que ceux qui sont montés sur des chaises. J'aperçois aussi plusieurs couples qui, au lieu de se diriger du côté de la foule s'en éloignent et vont s'éclipser dans de sombres bosquets : à coup sûr ces personnes-là ne sont pas venues à Tivoli pour le feu d'artifice ; mais je suis sûr, malgré cela, qu'elles le désiraient avec impatience, et que le bouquet leur fera autant de plaisir qu'à tous ceux qui l'attendent le nez en l'air.

On représente une scène pyrotechnique : c'est Ixion foudroyé par Jupiter, et j'entends un monsieur qui, tout en soutenant *son épouse* et en élevant en l'air sa petite fille, qui pousse un cri à chaque pétard, tandis que le petit frère s'est caché sous les chaises, explique la pantomime à sa famille. « Qu'est-ce que c'est que ce grand » homme en manteau rouge qui est à che- » val sur un oiseau ? demande la petite. — » C'est Jupiter, mon enfant ; il est sur un » oiseau de paradis. — Et cette verge qu'il » remue dans sa main ? — C'est sa foudre

» pour frapper les hommes qui ne sont pas
» sages. — Ah ! oui !... c'est comme le mar-
» tinet de ma maîtresse d'école. — Et quel
» est cet Ixion, mon ami? demande l'é-
» pouse. — C'est, je crois, un Romain....
» Attends que je me rappelle... Ah ! oui,
» c'est celui qui voulait conduire le char
» de Jupiter... Tu vas voir, il sera fou-
» droyé...—Ah ! il sera foudroyé?... Qu'est-
» ce que cela veut dire, mon ami? — Cela
» veut dire qu'on le jettera dans ce grand
» trou, qui est l'enfer, et une fois là !... —
» Ah ! oui, j'entends, il sera fou... fou-
» droyé. C'est juste.—Ah ! là là, j'ai peur !...
» crie le petit garçon caché sous les chai-
» ses. — Taisez-vous, Octave ; si vous re-
» muez tant, vous nous ferez tomber. Je
» ne vous amènerai plus à Tivoli ; vous êtes
» trop poltron. Fi ! un grand garçon de
» neuf ans, qui joue toute la journée avec
» mon bonnet de garde national, et qui
» n'ose pas voir une fusée !... »

Dans ce moment un pétard éclate avec fracas, et Octave fait un saut qui renverse

la chaise de sa maman ; celle-ci tombe en entraînant son époux, qui tombe avec sa fille, qui veut se retenir au pan de l'habit d'un monsieur, lequel habit étant très-mûr ne résiste pas à la secousse ; le morceau reste dans la main de la petite fille, et le monsieur crie au voleur, croyant qu'on lui a dérobé son mouchoir et ne trouvant même plus sa poche. Dans le même instant une détonation plus violente et plus prolongée retentit dans les airs ; mille feux brillent, se croisent, éclatent en serpentant, en éblouissant la vue, et répandent pour un moment un jour magique, une lumière extraordinaire dans les jardins qu'ils semblent vouloir embraser ; mais ce bruit, cet éclat, ce jour trompeur ne durent qu'un instant ; quelques baguettes, des cartouches, des débris de bombes retombent seuls dans le jardin, et souvent sur les curieux, parmi lesquels ils mettent l'effroi et le désordre. Je vois une dame dont le chapeau est brûlé, une autre dont le schall est criblé de petits trous causés par les étincelles

d'un restant de fusée ; et je trouve que c'est payer un peu cher le plaisir de voir un feu d'artifice. Je m'éloigne fort content de n'avoir reçu aucune éclaboussure de la scène pyrotechnique, mais très-surpris de n'avoir pas aperçu mon voisin Raymond dans quelque transparent; car l'ayant perdu de vue parmi les apprêts du feu, je m'attendais à le voir figurer dans le bouquet.

Je retourne à la danse ; celle que j'ai invitée n'y est pas. Il faut donc renoncer à l'espoir de retrouver Caroline ; je laisse s'éloigner cette foule de bons bourgeois qui, dès que le feu est tiré, retournent de suite dans leurs foyers, contens d'avoir pris du plaisir pour toute la semaine. Je marche au hasard dans ces allées où les verres de couleur ne jettent plus qu'une lumière incertaine. Une clochette se fait entendre, et quoique les éclats de rire de quelques jeunes gens, les chuchotemens des dames et le bruit éloigné de la danse, m'ôtent toute illusion sur l'ermitage, je monte cependant vers la demeure du soi-disant

sorcier, qui, au moyen d'une baguette, d'une grande barbe, d'un chapeau pointu, d'une robe grise et d'un cornet de trois pieds de long, se charge de dire la bonne aventure à un prix très-modéré.

Les jeunes filles ont toujours eu beaucoup de penchant pour se faire dire la bonne aventure. Celles qui sont novices brûlent de savoir si un beau brun ou un petit blond leur apprendra bientôt quelque chose; celles qui ne le sont plus, veulent connaître la fidélité de leur amant, tout en demandant si un autre est amoureux d'elles : les jolies savent bien qu'elles feront des conquêtes ; les laides se font illusion ; le désir donne à toutes des espérances, et chacun est content.

Je suis agréablement surpris en apercevant ma jeune fleuriste qui attend son tour pour se faire dire la bonne aventure. Je m'approche : elle me voit et rougit ; c'est bon signe. Mais sa tante, et le monsieur Jules sont auprès d'elle. Je ne pourrai lui parler..... une idée charmante s'offre à

moi pendant que le devin achève son commerce avec la demoiselle qui accompagne Caroline ; je tire mes tablettes (un garçon prévoyant en porte toujours) ; je me retire près d'un lampion, et avec un crayon je griffonne une déclaration bien tendre, bien passionnée, qui n'a pas le sens commun, mais qui, j'en suis sûr, flattera la petite.

Je me raproche des curieux et particulièrement du devin. Caroline vient de remplacer son amie ; déjà le cornet magique est appliqué à son oreille : je tire la robe du sorcier ; je lui montre mon billet, sur lequel j'ai mis une pièce de cent sous ; il tend la main et s'en saisit : ces gens-là comprennent facilement ce qu'on veut dire.

Tout cela s'est fait sans que les curieux aient rien aperçu. On dit à mademoiselle Caroline mille choses, fort jolies sans doute, car elle rit comme une folle : quelquefois elle paraît toublée, surprise ; elle me jette un regard à la dérobée. Je gage que le

sorcier lui parle de moi : cet homme-là connaît son métier ; je le recommande aux dames.

Le devin prend enfin la main de la jeune fille, et lui remet son horoscope, tout en lui glissant mon billet, et en lui recommandant de ne lire cela que le soir avant de se coucher. Je crois que mademoiselle Caroline a compris, car elle fourre le papier dans son estomac avant d'aller rejoindre sa tante.

Je la vois enfin s'éloigner avec tout son monde, et je ne la suis pas. J'ai dans l'idée que mon ermite me dira tout ce que je veux savoir, car il a parlé bas à la petite, et elle lui a souvent répondu par le moyen du cornet.

Mon homme vient à moi et me fait passer un moment dans son ermitage, où, sans attendre que je l'interroge, il entre de suite en matière : « Elle se nomme Caro-» line. — Je le sais. — Elle est fleuriste. — » Je le sais encore. — Elle a dix-huit ans. » — Je le crois. — Elle n'a point d'amant.

» — Je l'espérais. — Elle veut rester sage.
» — J'en doute. — Elle vous a remarqué.
» — Je le conçois. — Vous lui plairez. —
» Je le désire. — Elle travaille rue Sainte-
» Appoline depuis huit heures du matin
» jusqu'à huit heures du soir. — Je n'en
» veux pas savoir davantage. »

Je récompense le précieux devin et redescends dans les jardins qui commencent à être déserts. Je prends le chemin de la sortie, enchanté de savoir enfin où je pourrai retrouver mademoiselle Caroline.

En passant devant la boutique à silhouettes, il me semble entendre une voix qui ne m'est pas étrangère. Je m'arrête.... on se dispute dans le petit cabinet de papier huilé, et je reconnais la voix de mon voisin Raymond. Que diable fait-il là?... écoutons : c'est le faiseur de silhouettes qui parle dans ce moment.

« Monsieur, il est onze heures et demie;
» tout le monde est parti, il faut que je
» détale aussi.... — Encore une silhouette,
» mon ami, et je m'en vais. — Monsieur,

» voilà plus de deux heures que vous êtes » dans mon cabinet. Je vous ai déjà dé- » coupé dix-sept fois.... — Eh bien ! cela » fera dix-huit. Oh ! je ne suis pas embar- » rassé de mon portrait ; je trouverai à le » placer de reste !.... on me le demande » partout.... — Monsieur, je vous dis qu'il » faut que je ferme ma boutique..... — » Fermez-la si vous voulez, je reste dedans ; » je ne veux pas encore sortir.... — Vous » sortirez, monsieur.... — Encore une sil- » houette.... — Non, monsieur, cela ne se » peut pas. »

Ici je ne puis retenir un éclat de rire que m'inspire la résolution de Raymond, qui, de crainte d'être arrêté pour toutes les sot- tises qu'il a faites dans la soirée, est allé se cacher dans le cabinet aux silhouettes, dont il ne veut pas à toute force déguerpir.

Mais ma voix a porté le trouble dans l'ame de mon voisin. « Tenez, dit-il à son peintre » en ciseaux, entendez-vous?..... Il y a du » monde près de nous, et vous me disiez » que le jardin était désert. — Monsieur,

» payez-moi, et allez-vous-en, ou je vais » aller chercher l'adjudant pour qu'il vous » mette dehors. »

La menace de l'adjudant fait frémir Raymond. Il sent qu'il faut quitter le cabinet protecteur ; mais avant de se risquer dans le jardin, il passe sa tête en dehors de la porte, afin de voir si personne ne le guette.

La première personne qu'il aperçoit est votre serviteur, qui, à l'aspect de la figure pâle et décomposée de mon voisin, sens redoubler mon envie de rire. Raymond, en me voyant, ne sait s'il doit se recacher encore ; mais il prend son parti, et bien certain que je n'abuserai point de sa situation malheureuse, il s'accroche à moi comme à l'ancre de salut.

« Mon cher M. Dorsan... que je suis aise » de vous rencontrer !..... si vous saviez ce » qui m'est arrivé ce soir dans ce maudit » jardin !—Oh ! je le sais !... Cela a fait assez » de bruit. —Ah ! mon dieu ! est-ce qu'on » a l'intention de m'arrêter ?...—Mais cela

» serait possible. L'homme que vous avez » blessé est très-mal ; les jeunes gens dont » vous avez gâté les habits, se sont rassem- » blés à la porte de sortie ; les dégâts que » vous avez commis dans le jardin sont con- » sidérables, et..... — Ah ! malheureux... » Et Raymond rentre dans le cabinet aux silhouettes, malgré le propriétaire qui le prend par son habit pour le mettre dehors.

« Sauvez-moi, mon voisin, je n'ai d'es- » poir qu'en vous. — Allons, j'y consens, » quoique cette nuit vous m'ayez joué un » tour bien perfide !...—Ah ! je vous jure... » je vous assure..... c'est le hasard... Je dé- » mentirai tout ce que j'ai dit, si cela peut » vous faire plaisir... Je dirai que la jeune » fille a couché avec moi... — Non pas, s'il » vous plaît, M. Raymond ; gardez-vous » bien de jamais parler d'elle ; mais com- » mencez par sortir de cette boutique de » découpures, et suivez-moi.—Je vous suis, » mon cher voisin... Donnez-moi mes por- » traits... Combien ces silhouettes ? — Dix- » sept à quarante sous, çà fait juste trente-

» quatre francs, monsieur.—Diable, c'est » un peu cher.—C'est le prix.

»—Allons, dis-je à Raymond, dont la » figure piteuse ne valait pas alors trente- » quatre francs, vous aurez là de quoi faire » des heureuses : c'est un petit dédomma- » gement. »

Raymond s'exécute. Il paie en soupirant et s'empare de mon bras, en me suppliant de le protéger.

« Je ne demande pas mieux, lui dis-je ; » mais vous sentez bien que je ne puis pas, » seul, tenir tête à une cinquantaine de » jeunes gens qui vous attendent à la porte » et paraissent décidés à vous faire un mau- » vais parti. — Oui... oui, je le sens ; je ne » puis cependant pas passer la nuit ici... et » sans chapeau, je m'enrhumerais, et je » dois demain chanter l'air de Joconde dans » une soirée d'amateurs. — C'est fort em- » barrassant. Voulez-vous risquer de passer » par la porte?...—Non certes... Ces jeunes » gens quand ils ont la tête montée..... ils » sont très-brutals...—Alors je ne vois plus

» qu'un moyen, c'est d'escalader les murs...
» —Mais si l'on me prend pour un voleur?...
» —Ne craignez rien ; j'ai mon projet.....
» Venez. »

Nous prenons les chemins les plus sombres. Raymond me suit en tremblant ; je le mène contre les murs de la rue de Clichy ; je le fais s'asseoir à terre derrière une charmille.

« Restez-là ; je vais sortir et revenir me
» placer dans la rue de Clichy contre cette
» muraille. J'attendrai le moment favorable
» où vous pourrez descendre sans danger.
» Alors je vous donnerai le signal.—Quel
» signal? — Deux coups dans la main. —
» C'est entendu... ce mur est un peu haut...
» mais enfin plutôt que d'être assommé...
» il n'y a pas à balancer. — Adieu ! de la
» patience ; ne faites pas de bruit, ne bougez
» pas et attendez bien le signal...—Oh ! je
» n'ai garde d'y manquer... Vous ne pour-
» riez pas me prêter votre chapeau? —
» Impossible, je chante demain un duo.—
» Alors je vais mettre mon mouchoir sur

» ma tête.—Vous ferez fort bien.—Ah ! si » on vous questionne à la porte, vous direz » que je suis parti.—Cela va sans dire.— » Ne me laissez pas trop long-temps !.....— » Tant que je verrai rôder du monde, vous » sentez que je ne vous engagerai pas à vous » montrer.—Mon cher Dorsan !... que d'o- » bligations !...—Adieu, je vais veiller sur » vous !... »

Je m'éloigne en riant de la position et de la poltronnerie de Raymond. Je sors enfin du jardin ; il était temps, on allait fermer les portes ; je donne en passant un coup d'œil à la rue de Clichy, où mon voisin me croit en sentinelle pour sa sûreté, et je regagne ma demeure, laissant le cher Raymond attendre le signal.

Sa conduite de la veille méritait bien cette petite vengeance ; d'ailleurs les plus promptes sont toujours les meilleures.

—

CHAPITRE II.

Au clair de la lune.

Je continue mon chemin en me félicitant de ma petite espiéglerie, et riant de la peur de Raymond et de la figure qu'il doit faire en m'attendant. Mais bientôt ma pensée se reporte vers un objet plus agréable : je pense à la charmante Caroline. Elle a lu mon billet ; je n'en saurais douter, et demain j'irai à son magasin et saurai bientôt ce que je puis espérer. Voilà sans doute un projet qui n'est pas très-moral!... Je cherche à séduire une jeune fille pour satisfaire un caprice qui ne durera qu'un moment ; que voulez-vous?... J'ai de grands défauts : je crois que les garçons sont au

monde pour faire la cour aux filles. C'est à celles qui veulent rester sages à faire comme Nicette, à ne point se laisser séduire.

Tout en rêvant, me voilà chez moi. Le chemin m'a paru court. Il est vrai que le temps est superbe, la lune est au moins aussi belle qu'hier; mais ce n'est point du firmament que je m'occupe ce soir. Je vais frapper... lorsqu'une personne, qui était assise sur le banc de pierre près de la porte-cochère, se lève vivement et vient à moi.

« Ah! vous voilà, monsieur Dorsan... je » vous attendais... »

Je reconnais ma petite bouquetière, que la vue de mademoiselle Caroline avait presque bannie de mon souvenir... Elle ne m'a pas oublié... Elle m'attendait dans la rue !.. et il est près de minuit.

« Depuis quand êtes vous là, Nicette?— » Depuis neuf heures, monsieur.—Et pour- » quoi m'attendre si long-temps? — Ah ! » monsieur.... pardon; mais je n'pouvais

» pas y tenir, je voulais vous remercier
» encore... et vous dire l'emploi que j'ai fait
» de mon argent. — Ma chère amie, cela
» n'était pas nécessaire; je suis bien sûr que
» vous vous conduirez bien. — Monsieur,
» est-ce que cela vous fâche que je vous aie
» attendu?... Je vais m'en aller... »

Je devine au son de sa voix qu'elle est prête à pleurer. Lui aurais-je parlé durement? Elle va s'éloigner le cœur gros... je lui prends la main, je l'arrête... elle pousse un profond soupir... Pauvre Nicette!... serait-ce pour moi?.. Si cela est je la plains. Je ne mérite vraiment pas d'être aimé par une ame sensible et constante, et pourtant je veux que l'on m'adore et que l'on me soit fidèle : arrangez cela, si vous pouvez.

« Voyons, ma chère Nicette, contez-moi
» tout ce que vous avez fait depuis hier?...
» —Cela ne vous ennuiera donc pas, mon-
» sieur? — Non, sans doute; est-ce que je
» ne m'intéresse pas à tout ce qui vous re-
» garde?—Ah! monsieur!... si vous!.. m'y
» v'là, monsieur : d'abord je suis allée chez

» ma mère... parce qu'enfin... c'est ma » mère, et quoiqu'elle m'ait mise à la porte » j'lui dois toujours du respect. — C'est » juste, vous avez fort bien fait. Et comment » vous a reçue madame Jérôme?—Très-mal, » monsieur!... Oh! très-mal!... Elle ne m'a » pas seulement demandé où j'avais passé la » nuit!... Cependant elle m'a encore pro- » posé d'épouser Beauvisage, et qu'alors » elle me pardonnerait ce qu'elle appelle » mes caravanes... Est-ce que j'ai fait des » caravanes avec vous, monsieur?—Non, » certainement; et après?—Oh! dam, j'ai » refusé, parce que pour ce qui est du ma- » riage, j'ai d'la tête aussi... Alors... elle m'a » encore battue; et cette fois vous n'étiez » pas là pour l'empêcher!... »

Je ne puis m'empêcher de sourire de la naïveté de Nicette, qui me rappelle le soufflet que j'ai reçu pour elle; mais je souffre de la dureté de madame Jérôme : mettre sa fille à la porte, la frapper, la laisser sans ressources, dans l'âge où les plus faciles, et souvent les seules, sont dans

le libertinage!... Ah! il y a des mères indignes de ce nom!

« — Enfin, Nicette?—Enfin, monsieur, » j'ai fait mon paquet et je suis sortie de la » maison sans avoir vu ma sœur, qui n'aura » pas osé se montrer devant moi. Je me suis » dit : ne nous chagrinons pas; je n'ai rien » à me reprocher. Je refuse le charcuitier, » c'est vrai; mais quand il s'agit du reste » de sa vie on peut bien faire sa volonté. » Je me suis donc éloignée avec mon petit » paquet; je ne sais pas comment cela s'est » fait, mais tout en marchant... je me suis » trouvée dans vot'rue... Je cherchais un » petit cabinet... j'en ai loué un là bas... tout » près, dans la rue Saint-Honoré, contre » le boulevard. J'ai acheté un lit et une » chaise, c'est tout ce qu'il me faut. Demain » j'aurai une table pour mes bouquets; » quant aux fleurs, je sais où m'en procu- » rer. Je m'établirai là... sur le boulevard... » au coin de la rue... au moins lorsque vous » voudrez des bouquets, monsieur, je serai » tout près de chez vous... et il vous sera

» ben facile de me le faire savoir... Ai-je
» bien fait, monsieur? »

Nicette avait fini de parler, je l'écoutais encore. J'étais touché de son attachement; elle avait voulu se rapprocher de moi, je le devinais; et la manière dont elle me le disait avait quelque chose de si naïf, de si simple, qu'il semblait qu'en agissant ainsi elle n'avait fait que son devoir.

« Vous ne me dites rien, monsieur; est-
» ce que vous êtes fâché que j'aie quitté mon
» quartier pour venir... dans celui-ci?...
» Ah! si c'est cela, dès demain je cherche-
» rai une autre chambre... je m'en irai bien
» loin... bien loin... Vous ne me verrez ja-
» mais sur votre chemin !... — Que dites-
» vous? moi, fâché de ce que vous êtes près
» de moi; c'est très-mal de me dire cela,
» Nicette, j'avais cru vous prouver tout
» l'intérêt que je prends à vous. — Ah!
» pardon, monsieur Dorsan, pardon... c'est
» que j'aurais dû peut-être vous demander
» la permission... Vous êtes mon protecteur.
» — Taisez-vous, vous êtes une enfant. Je

» suis bien aise que vous logiez dans ce quar-
» tier. Je vous verrai souvent et toujours
» avec plaisir. — Ah ! monsieur, et moi
» aussi. Cependant je ne prendrai plus la
» liberté de vous attendre à votre porte. Je
» n'ai fait cela aujourd'hui que pour vous
» rendre compte de ma conduite, et afin
» que vous sachiez où je suis maintenant.
» — Ne vous en excusez pas, ma chère
» amie... j'aime tant à vous voir... Ah ! Ni-
» cette, quelle nuit cruelle et charmante
» j'ai passée près de vous !—Oh! je ne l'ou-
» blierai de ma vie. — Je sens que je n'au-
» rais pas deux fois le même courage. —
» Ne parlons plus de cela, monsieur Dorsan.
» Je vais rentrer, il est bien tard et je vous
» empêche toujours de dormir... Il est vrai
» que c'est la dernière fois que cela m'arri-
» vera. — Chère Nicette ! vos attraits pi-
» quans, vos grâces, votre aimable fran-
» chise m'accompagneront toujours dans
» cette chambre... où je voudrais vous voir
» encore.—Ah ! monsieur Dorsan ! ne dites
» pas cela, je vous en prie... Je suis trop

» loin de vous... une bouquetière. — Ah ! » Nicette... si vous vouliez cependant... — » Adieu, monsieur Dorsan, adieu. »

Elle me dit adieu, mais elle ne s'en va pas. Je tiens une de ses mains ; elle me repousse et me serre en même temps. Mes yeux sont fixés sur les siens ; nous ne disons plus rien... mais si ma porte-cochère était ouverte... ah ! je crois que Nicette me suivrait encore.

Des cris subits nous tirent de cette douce situation. Un homme accourt en criant au voleur. Nicette se dégage ; elle m'adresse un adieu bien tendre et se sauve ; je veux la retenir... elle est déjà loin.

Je frappe à ma porte, je vais entrer... l'homme qui courait tout seul et que j'ai pris pour un ivrogne, se jette en même temps que moi dans la porte-cochère, et va rouler dans la cour en s'écriant : « Enfin, » je suis sauvé! »

J'ai reconnu la voix de Raymond ; je suis curieux de savoir la fin de ses aventures. La portière, qui a entendu du tapage, arrive

avec de la lumière, et nous voyons Raymond, dont le pantalon est déchiré depuis la ceinture jusqu'au genou, et qui, haletant de fatigue, est étendu dans la cour où il cherche à reprendre sa respiration.

« Ah! mon Dieu, s'écrie madame Du-
» pont, que vous est-il arrivé, M. Raymond?
» vous voilà dans un triste état! — Com-
» ment, c'est vous! lui dis-je à mon tour;
» et pourquoi avez-vous quitté Tivoli sans
» attendre mon signal?—Oui!... il me pa-
» raît que je l'aurais attendu long-temps,
» votre signal!—Vous êtes trop impatient.
» —J'étais depuis une heure dans un coin,
» lorsque j'ai aperçu des gens qui faisaient
» une ronde; ma foi! la peur m'a pris, et
» je me suis décidé à escalader. Mais dans
» la précipitation que j'ai mise à grimper
» au mur, je me suis accroché à des verres
» brisés, ma culotte s'est déchirée, je me
» suis blessé l'épine dorsale; et, dans la rue
» du Mont-Blanc, des ivrognes m'ont in-
» sulté; je croyais même qu'il voulaient me
» voler; je me suis sauvé en appelant du

» secours, et, Dieu merci ! me voilà au port ; » mais je me souviendrai de Tivoli !...

» — Monsieur, dit madame Dupont ; il » faudra bassiner votre dos avec de l'eau de » boule...—Oui, c'est ce que je ferai demain » matin... — Au moins, dis-je, avez-vous » conservé vos silhouettes ? — Je crois que » j'en ai perdu quelques-unes en descendant » du mur.—Diable ! tant pis ; cela déposera » contre vous, et avec votre profil il sera » facile de vous retrouver. Je vous engage » à mettre un faux nez et à porter des besi- » cles pendant quinze jours. »

Mon voisin qui vit bien que je me moquais de lui, prit sa chandelle et remonta clopin clopant sans m'adresser la parole. Lorsque nous fûmes sur notre carré je le saluai en souriant, et rentrai seul dans ma chambre où je dormis assez paisiblement : les nuits se suivent et ne se ressemblent pas. C'est ce que disent toutes les femmes quinze jours après leur mariage.

CHAPITRE III.

Les contrariétés.

Le souvenir de mes deux jeunes filles est ma première pensée à mon réveil. Je ne puis pas dire laquelle de Nicette ou de Caroline se présente d'abord à mon imagination ; je sais qu'elles me plaisent toutes deux ; mais Nicette est honnête, elle veut rester sage, j'ai jusqu'à présent bien agi avec elle, tâchons de ne point gâter ce que j'ai fait. Ne soyons que son ami, ne fût-ce que pour connaître avec une femme un nouveau sentiment.

Pour mademoiselle Caroline, je la juge différemment ; je ne la crois pas novice ; son petit air innocent avec M. Jules ne

m'en impose point, elle cherche à trouver un mari ; mais elle n'aime pas ce pauvre garçon ; si elle l'aimait, aurait-elle écouté en souriant toutes les fadaises que je lui ai débitées ; si elle l'aimait, aurait-elle dansé avec d'autres?..... Mademoiselle Caroline est très-coquette, et, je crois, passablement rusée. Cependant elle m'a assez mal reçu dans la rue, lorsque je l'ai suivie ; il est vrai qu'elle était de mauvaise humeur parce que j'avais froissé sa parure du lendemain, ce qui était alors bien plus intéressant qu'une conquête, puisque cela devait lui en procurer mille. Mais je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

A midi, je me rends dans le magasin que mon sorcier m'a indiqué. Il ne m'a pas trompé : au milieu de plusieurs minois chiffonnés, j'aperçois ma charmante danseuse.

Toutes ces demoiselles baissent les yeux à l'aspect d'un jeune homme. Mais toutes m'examinent en dessous. Caroline m'a reconnu ; je le vois à un certain embarras, à l'envie qu'elle a de me regarder et à l'assi-

duité qu'elle met à son ouvrage, afin de mieux cacher son trouble.

Il faut bien que je sois venu dans le magasin pour quelque chose : je demande des bouquets, des guirlandes, des garnitures. On me montre de tout cela ; mais c'est un monsieur qui a la complaisance d'étaler à mes yeux toute la fraîcheur de sa boutique, et les demoiselles ne bougent pas de leur place.

Cela ne fait pas mon compte ; je vois cependant qu'il faut en finir. J'achète pour cinquante francs de fleurs artificielles que je paie de suite, et je laisse mon adresse, en priant que l'on m'envoie cela dans la journée, parce que je pars le lendemain pour la campagne. On me le promet. Je m'éloigne ; Caroline doit me comprendre ; mais viendra-t-elle ? voilà ce que j'ignore.

Je rentre chez moi, je préviens ma portière que j'attends des emplettes que je viens de faire, et que la porteuse doit monter à ma chambre. Je suis dans mon appartement, où je m'impatiente comme

tous les jeunes gens à un premier rendez-vous ; comme toutes les jeunes filles que leurs manans retiennent au logis, lorsqu'elles brûlent de sortir.

Une heure se passe, personne ne vient... Une autre va s'écouler ; je suis près de retourner au magasin..... lorsqu'on sonne à ma porte ; en un saut j'y suis, j'ouvre..... c'est M. Raymond qui paraît devant moi, chargé d'un énorme carton.

« Que me voulez-vous, M. Raymond?... » — Mon voisin, je vous souhaite le bon-» jour. — Je vous salue ; mais, de grâce, » qui vous amène chez moi?—Je vais vous » l'expliquer... Permettez que j'entre pour » déposer ce carton... »

Et sans attendre ma réponse, il entre dans mon antichambre et s'assied sur une chaise. Je reste debout devant lui, espérant que cela le fera partir plus tôt.

« Pardon, si je me mets à mon aise ; mais » le dos me fait encore très-mal... ce mur » était diablement haut. — Que me voulez-» vous, je vous en supplie! parlez ; je suis

» très-pressé.—M'y voilà : d'abord, je vou-
» lais faire ma paix avec vous, parce qu'en-
» tre voisins on ne doit pas se fâcher... —
» Eh mon dieu! je ne le suis nullement;
» si vous ne l'êtes pas, j'en suis bien aise :
» voilà qui est fini..... — Je cherchais une
» occasion de venir vous parler; elle s'est
» présentée, je l'ai saisie : on vient de son-
» ner tout à l'heure à ma porte, en vous
» demandant...—Quoi!... tout à l'heure...
» et qui? — Une jeune fille..... assez jolie
» même... mais pas tant que celle d'hier!...
» —Une jeune fille!... et que voulait-elle?...
» achevez donc! — Elle vous apportait ce
» carton ; et n'avait rien d'autre à vous
» dire...—Eh bien... où est-elle?... qu'avez-
» vous dit?... — Je me suis chargé du car-
» ton, en disant que vous étiez sorti, afin
» d'avoir le plaisir de vous le remettre moi-
» même et de faire ma paix avec vous. —
» Oh! mon dieu!... est-il possible!... Quoi!
» il faudra que vous vous mêliez toujours
» des affaires des autres!.. et cela pour me
» faire damner... je gage que c'était elle!.... »

J'ouvre le carton pendant que Raymond me regarde avec surprise, ne sachant plus quelle contenance tenir en voyant la colère briller dans mes yeux, lorsqu'il s'attendait à recevoir des remercîmens. Je trouve toutes les fleurs que j'ai achetées, et dans ma fureur je donne un coup de pied dans le carton. Les bouquets, les garnitures volent en l'air, et une guirlande à la jardinière retombe sur le front de Raymond, qui n'ose pas se décoiffer parce que mon accès de colère l'a pétrifié.

Après avoir bien tempêté, bien froissé et mutilé mes fleurs, je me jette dans un fauteuil et ma vue se porte sur mon voisin; alors ma colère se passe; il m'est impossible de garder mon sérieux en voyant Raymond couronné et roulant des yeux effarés autour de lui. Je pars d'un éclat de rire, cela le rassure; et il rit aussi, pour m'imiter; mais de cette manière forcée qui ressemble à une grimace, et non de ce rire inextinguible que les dieux font éclater lorsque Vulcain leur verse à boire.

Le lecteur ne s'attendait guère
A voir Vulcain dans cette affaire.

« Eh bien, dit enfin M. Raymond en » tâchant de sourire encore, il me paraît » que votre colère est passée.—Il faut bien » prendre son parti. — Est-ce que vous » n'êtes pas content des marchandises qu'on » vous envoie?—Il s'agit bien de marchandises, M. Raymond! vous me forcerez à » déménager...—Moi, mon voisin!... Eh! » pourquoi donc cela? — Parce que vous » semblez être placé à côté de moi pour » contrecarrer tous mes desseins, pour me » faire donner au diable!... — Je ne comprends pas.....—Pourquoi, lorsque l'on » sonne chez vous, en se trompant, ne » renvoyez-vous pas les personnes chez moi? » Pourquoi dites-vous que je n'y suis pas » quand j'y suis? Pourquoi vous chargez-vous de ce carton, lorsque j'ai besoin de » parler à celle qui l'apportait?—Mon cher » voisin... Je suis désolé... j'ignorais...—Je » vous en prie en grâce, M. Raymond, ne

» vous mêlez plus de mes affaires ou nous
» nous fâcherons très-sérieusement !... Vous
» avez bien assez d'autres occupations dans
» la maison en écoutant les caquets des cui-
» sinières, en épiant la conduite des fem-
» mes, en espionnant les petites filles et en
» vous immisçant dans les querelles de mé-
» nage, sans venir encore vous inquiéter
» de ma conduite. — Mon voisin... je vous
» assure que l'on m'a noirci dans votre es-
» prit... Je suis incapable... J'aime à plai-
» santer, voilà tout ; mais jamais je ne ferai
» de caquets. D'abord je ne suis pas bavard.
» Si je l'étais je pourrais vous dire que la
» dame du premier a deux amans ; que son
» mari entretient une maîtresse en ville ;
» que M. Gérard, du second, a de mau-
» vaises affaires, et que j'ai vu des assigna-
» tions pour lui chez la portière ; que
» madame Bertin donne des soirées pour
» trouver des maris à ses filles ; que sa cui-
» sinière fait danser l'anse du panier ; que
» celle du fond de la cour a un amant à
» qui elle porte des bouillons ; que le petit

» employé Gerville fait des dettes et ne ré-
» pond point quand ses créanciers viennent
» sonner chez lui, et mille autres choses!...
» Mais tout cela ne me regarde pas. J'ai
» bien assez de mes propres affaires, sans
» m'inquiéter de celles des autres. J'ai pris
» ce carton, croyant vous obliger et pour
» avoir l'occasion de vous être bon à quel-
» que chose : cela vous fâche; c'est fini.
» Désormais j'enverrai les personnes vous
» parler, même quand vous n'y serez pas.
» Je vous salue, mon voisin. — Ah! en-
» core un mot, s'il vous plaît : comment
» était la jeune fille qui portait ce carton?
» — Mais bien... c'est-à-dire gentille... —
» Quelle taille? — Moyenne... — Brune?...
» — Oui... brune ou châtaine..... — Les
» yeux noirs? — Oui..... c'est-à-dire gris
» foncé...—Ah! c'est elle!...—Qui, elle?...
» —Cela ne vous regarde pas, M. Raymond.
» — C'est juste : je vous demandais cela
» par inadvertance..... Adieu donc..... Ah!
» viendrez-vous ce soir chez madame Vau-
» vert? Il y a grande soirée, concert et

» peut-être bal... Je crois qu'il y aura beaucoup de monde. Je chanterai l'air de » Joconde. M. Vauvert m'a prévenu qu'il » aura une jeune personne qui est de la » première force sur la guitare, et un » monsieur qui chante l'italien comme un » bouffon. — Voilà qui est séduisant. — Je » crois que madame Bertin ira avec ses demoiselles..... La cadette étudie un morceau qu'elle doit jouer sur le piano. Mais » le temps se passe, et j'ai mille courses à » faire. Au revoir, mon voisin : j'ai promis » à Vauvert de lui amener une basse et une » quinte pour compléter son quatuor. Je » cours prévenir mes amateurs. »

Il est parti enfin : ce maudit homme est cause que je n'ai pas vu Caroline ; car c'est elle, je n'en doute pas, qui m'a apporté le carton. Que vais-je faire maintenant? retourner au magasin... que dirai-je?... je n'en sais rien... Mais je ne veux pas avoir inutilement rempli ma chambre de fleurs artificielles, je retourne rue Sainte-Appoline.

Le maître n'y est point : tant mieux. Je crie, je me plains de ce qu'on ne m'a pas envoyé mes fleurs. Une demoiselle se lève et assure qu'elle vient de les déposer chez moi. Ce n'est pas Caroline ; ce n'est donc pas elle qui est venue. Je me calme, je rejette la faute sur mon voisin ; la dame qui remplace le maître, gronde la demoiselle. Je rachète des guirlandes que, soi-disant j'avais oublié de prendre, et je demande qu'on les apporte avec moi. Cette fois c'est Caroline que l'on choisit pour m'accompagner ! Je vais donc enfin lui parler librement et me trouver seul avec elle... Un moment ! je n'y suis pas encore ; ne nous flattons pas d'avance : on se trompe si souvent !

Mademoiselle Caroline marche les yeux baissés : je me tiens à une distance respectueuse ; mais à quelques pas de son magasin je la fais monter dans un fiacre qui nous conduit chez moi. La jeune personne hésite d'abord pour entrer dans la voiture ; mais je la presse... elle se décide : et là, il faut

bien qu'elle entende tout ce que l'amour me fait dire, si l'on peut appeler amour les folies qui depuis la veille m'ont occupé.

Mais les obstacles donnent du prix à la moindre fantaisie, et d'un simple caprice font quelquefois un sentiment profond. Les difficultés que j'avais éprouvées pour entretenir Caroline me firent trouver un grand charme à être avec elle ; mes discours en eurent plus de feu, plus d'éloquence !... et il en faut si peu pour convaincre une jeune fille dont le cœur est déjà à demi vaincu.

Tout me fait donc espérer le plus heureux succès. Cependant la voiture s'arrête, nous descendons, et mademoiselle Caroline me donne mon carton sans vouloir monter chez moi. En vain je la supplie, en vain je jure et m'engage à être sage, rien ne peut vaincre l'obstination de la fleuriste ; tout ce que je puis obtenir, c'est un rendez-vous sur le boulevard pour le lendemain soir.

Elle est partie, je rentre seul, et je ne puis m'empêcher de songer à la différence

qui existe entre la conduite de mademoiselle Caroline et celle de Nicette. La nuit, me connaissant à peine, la petite bouquetière m'a elle-même demandé à venir chez moi, et au milieu de la journée, ayant un motif pour s'y rendre, la fleuriste craint de m'y accompagner. Que dois-je en conclure? que l'une connaît mieux le danger que l'autre... Non, Nicette le connaissait; mais elle n'y songeait pas; elle se fiait à moi. Que Caroline est plus sage que Nicette? plus, cela n'est pas possible; je crains le contraire, et la différence qui existe dans leurs bouquets pourrait bien exister aussi dans leur vertu.

Attendons le rendez-vous. J'irai ce soir chez M. Vauvert, non pas pour y entendre Raymond chanter l'air de Joconde, mais parce qu'il s'y trouve habituellement une réunion d'originaux qui m'amusent, sans compter le maître et la maîtresse de la maison qui valent bien un chapitre particulier.

CHAPITRE IV.

Le concert d'amateurs.

Il y a dans Paris des réunions pour tous les goûts, pour toutes les conditions, pour tous les états, pour toutes les opinions, enfin pour toutes les classes.

Un jeune homme, avec de la tournure et du savoir-vivre, peut aller partout; rien n'est si facile que de se glisser dans les grandes réunions, dans ces fêtes brillantes et dans ces bals tellement à la mode, que l'on s'y foule sans s'y voir. Là, le maître et la maîtresse du logis ne savent point le nom de la moitié des hommes qui composent leur société. Il est d'usage, dans le grand monde, de présenter qui l'on veut sans en demander

la permission. Le nouveau venu va saluer l'amphytrion et sa femme ; on échange les mots convenus en se souriant d'une manière fort aimable : puis tout est fini, et vous pouvez jouer, danser et vous rafraîchir sans faire désormais attention au maître de la maison.

Il n'est pas aussi facile d'être reçu dans ce qu'on appelle *les réunions bourgeoises.* Là, le maître du logis, un peu plus exigeant que le marquis ou le banquier de la chaussée d'Antin, aime à connaître les personnes qui viennent chez lui. Lorsqu'un jeune homme lui en présente un autre, il s'informe de son nom, de son état, de sa conduite ; il en est même qui poussent le ridicule jusqu'à faire froide mine aux jeunes gens dont les manières trop lestes ne leur conviennent point. Mais cette extrême sévérité de mœurs ne se trouve qu'au Marais ou au fond du faubourg Saint-Germain.

Entre le grand monde et la bourgeoisie, entre l'étiquette et la licence, on trouve de

ces cercles agréables où règnent une aimable liberté, une gaieté franche, une douce intimité; c'est, en général, chez les artistes que l'on rencontre tout cela. Les arts se tiennent par la main; les vrais talens ne sont point jaloux les uns des autres; ils s'estiment, se recherchent et s'apprécient: voilà pourquoi on trouve chez eux de l'esprit sans méchanceté, des plaisanteries sans aigreur, des rivalités sans envie, du mérite sans morgue, et de la fortune sans prétention.

Viennent ensuite les réunions bizarres qui se composent avec toutes les autres. Ceux chez qui elles se tiennent ne savent pas recevoir le monde; mais ils veulent cependant en avoir beaucoup, parce que c'est le bon genre de donner des soirées, et que personne aujourd'hui ne veut être au-dessous de son voisin.

Moi, j'ai pour habitude de n'aller qu'où je suis invité personnellement; je n'aime pas à me faire présenter; à moins que ce ne soit dans ces cohues, où l'on se rend

comme on irait au spectacle, et où je puis ne pas retourner sans être taxé d'impolitesse, parce qu'on ne m'y aura point remarqué.

La société de monsieur et madame Vauvert peut se ranger dans le dernier rang des réunions dont je viens de parler. Le maître du logis se figure qu'il est musicien, et de sa vie il n'a pu battre une mesure en trois temps, ni observer une demi-pause ou un soupir, quoiqu'il emploie pour cela ses pieds, sa tête et ses mains. Cependant il fait quelques batteries sur la guitare, et quand il a pu accompagner une petite romance sans rencontrer une pause ou un soupir sur son chemin, il est le plus heureux des hommes.

Ajoutez à cela une passion permanente pour le beau sexe, auquel il fait une cour assidue en dépit de sa femme; un nez toujours plein de tabac, une mise sale et des jabots, une haleine forte et des yeux en coulisses, une taille moyenne et un corps qui tremble toujours : vous aurez une idée

de M. Vauvert, très-bon enfant, malgré ses petits défauts, et dont le plus grand tort est de ne pas être sage et rangé à quarante-cinq ans. La gaieté est de tout âge; mais le libertinage, c'est bien différent :

S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison;

et j'espère bien à quarante ans être aussi sage que je le suis peu maintenant. Mais venons à madame Vauvert.

Elle a dû être bien ; le mal c'est qu'elle veut l'être encore. Son teint est toujours frais et vermeil, même quand elle est malade, ce qui fait dire aux mauvaises langues qu'elle le fait elle-même : aucun usage de la société; mais en revanche beaucoup de curiosité et un talent extraordinaire pour brouiller tout le monde, en ayant l'air de ne jamais dire du mal de personne; de plus un penchant très-prononcé pour les jolis garçons et le chocolat.

La maison de madame Vauvert est cependant amusante, parce qu'il n'y règne

aucune gêne, que chacun y fait ce qu'il veut; qu'on y rencontre une foule d'originaux, et qu'à chaque soirée on est certain d'y voir de nouveaux visages. La plupart de ceux que l'on y présente ne font que passer comme dans une lanterne magique; ceux qui ne veulent que rire y retournent; je suis de ce nombre : aussi Vauvert m'appelle-t-il son cher ami, tandis que madame son épouse me fait un petit sourire tout-à-fait gracieux.

Comme M. Vauvert n'est qu'un simple employé, il ne loge pas au premier; mais les jours de soirée il fait placer des petits bouts de chandelles le long de son escalier, afin que les artistes et les amateurs ne se cassent point le nez avant d'arriver au troisième au-dessus de l'entresol. Il n'a point de domestique; mais il a un neveu de quatorze à quinze ans, petit clerc de notaire, espiègle et sournois, que le cher oncle tâche de rendre utile les jours de réunions; ce qui déplaît au jeune homme qui, ces soirs-là, rentre par malice plus tard de chez

son notaire, afin de ne pas être aux ordres de son oncle et de sa tante.

Il est près de dix heures lorsque j'arrive chez M. Vauvert ; ce n'est qu'à cette heure-là que la société est rassemblée : les petits bourgeois qui veulent singer les seigneurs, croient qu'il est du bon genre d'arriver très-tard. Les amateurs ou chanteurs aiment à se faire attendre, et de cette manière je pense qu'on finira par ne se réunir que le lendemain matin.

Je sonne. C'est madame Vauvert qui vient m'ouvrir, d'où je conclus que le petit neveu n'est pas encore rentré.

« Ah ! vous voilà, mon petit Dorsan ; » vous êtes bien gentil d'être venu : nous » aurons beaucoup de monde ce soir. — » Comment, vous aurez ?... Est-ce que ceux » que vous attendez ne sont pas encore » arrivés ?... — Il y en a en retard... mais » il est encore de bonne heure... — Pas » trop. — Nous avons une grande demoi- » selle du Conservatoire qui a une voix » superbe... — Diable !... — Et une dame

» qui joue de la basse. — Ah ! mon dieu ! » mais c'est comme chez Nicolet ici : tou- » jours de plus fort en plus fort. — Ah ! » qu'il est drôle !... hi ! hi ! hi ! hi !... — Et » qu'a-t-on déjà fait en musique ? — Rien » encore... — Comment rien ! et il est dix » heures : qu'attendez-vous donc pour » faire commencer votre concert ? — Le » petit Martin n'est pas encore arrivé pour » accompagner au piano. — Est-ce que sa » sœur n'est pas là ? — Si ; mais elle ne » veut pas jouer ce soir. Elle est malade ; » elle a ses maux de nerfs. — Ah ! c'est trop » juste ! Mais où donc est votre mari ? — » Il est allé chercher une partie de basse » et emprunter une quinte pour que l'on » puisse faire un quatuor. — Il me semble » qu'il aurait dû s'y prendre un peu plus » tôt pour avoir tout cela. — Bah ! depuis » dîner il ne fait que courir, ce pauvre » homme ! Il a fallu aller chercher madame » Rosemonde et sa fille, puis prendre une » basse chez le luthier, puis faire apporter » la harpe de mademoiselle Luquet, puis

» aller s'assurer si M. Crachini pourra » venir... enfin çà n'en finit pas!... — Je » conçois que voilà de l'occupation... — Et » ce polisson de Friquet qui ne revient » pas... j'espère que son oncle lui donnera » une bonne danse ce soir. Mais entrez » donc, mon petit. »

Notre conversation avait lieu dans un petit couloir qui conduisait d'un côté à la salle à manger, qui servait de chambre à coucher et de vestiaire, et de l'autre au salon. Je pénètre dans cette dernière pièce où sont rassemblés les habitués et les nouveaux venus. Chacun se demandait ce que faisaient le maître et la maîtresse de la maison, que l'on n'apercevait point ; chacun criait après eux et s'informait pourquoi on ne commençait pas quelque chose ; mais parmi les chanteuses aucune ne voulait chanter la première, et les exécutans ne paraissaient pas mieux disposés.

« Il me paraît que cela ira mal ce soir, » me dit en se dandinant et en souriant avec malice, un petit monsieur, grêlé,

dont le nez est caché par la protubérance de ses joues, et dont on cherche en vain les yeux sous les verres de ses besicles. « Bientôt dix heures, on ne fait rien ; vous » conviendrez que c'est se moquer du » monde !... Ce pauvre Vauvert qui passe » sa soirée à courir après les instrumens et » les partitions !... c'est trop drôle !... il n'y » pas dans Paris deux maisons comme celle-» ci.—C'est pour cela qu'elle est précieuse. » Mais est-ce que vous ne chanterez pas ce » soir ?..—Si fait; j'ai apporté mon morceau » de Jean de Paris : *C'est la princesse de* » *Navarre*... —Il me semble que vous nous » l'avez chanté à la dernière réunion.— » C'est vrai ; mais je n'ai pas eu le temps » d'en apprendre un autre ; et d'ailleurs » c'est si beau !... *C'est la princesse de Na-*» *varre que je vous annon... on... once !...* » Hein ! que c'est joli !... — Oui, quand » Martin le chante, c'est un air délicieux. » Aurons-nous beaucoup de chant ce soir ? » — Oh ! nous allons rire. Raymond doit » chanter l'air de *Joconde ;* cette grande

» demoiselle chantera le morceau obligé » de *Montano et Stéphanie ;* la petite du » Conservatoire a aussi apporté un air, et » M. Crachini va nous assommer avec quel- » ques romances..... et puis Chamonin et » son ami doivent risquer ce soir un duo » des bouffes. J'espère qu'en voilà !..... » Pourvu que Gripaille ne prenne pas sa » guitare pour s'accompagner , car alors » nous serions perdus...»

Comme le petit joufflu achevait, Gripaille s'approcha de lui, et celui-ci ne manqua pas de lui dire : « Eh bien ! mon » cher Gripaille, est-ce que nous n'aurons » pas le plaisir de vous entendre?... Allons, » prenez donc la guitare ; ces dames lan- » guissent après vos accords. »

Gripaille, qui se croit le premier guitariste de Paris, répond en roulant un œil séducteur sur les dames qui nous entourent : « Que diable voulez-vous que je vous » chante! je ne sais rien !... Je suis en- » rhumé ; et puis la guitare de Vauvert est » si mauvaise !..... une véritable poêle à

» marrons! il n'y a pas moyen de jouer
» dessus.

» —Avec votre talent on tire parti de tout,
» dit une petite vieille en se renversant sur
» sa chaise et en joignant les mains avec
» extase, tandis que ses yeux laissent échap-
» per des larmes de plaisir. Ah! Gripaille!...
» ah! mon ami!... ah! dieu!... que vous
» me faites passer d'heureux momens!....
» La musique me fait un effet!... mais un
» effet!.. vous ne vous en faites pas d'idée!..
» j'ai les nerfs tellement sensibles! je m'a-
» bandonne si bien à la mélodie!.. Dieu!..
» la mélodie!... Prends ta guitare, enchan-
» teur, prends-la et fais-moi rêver!... Tu
» me rappelles un beau voyageur qui, dans
» ma jeunesse, en pinçait sous mes fenê-
» tres!... »

Nous nous éloignons, le monsieur joufflu et moi, pour ne point rire au nez de la petite dame, dont Gripaille aura bien de la peine à se débarrasser. La vieillesse est certainement fort respectable; mais il est difficile de garder son sérieux devant ces

vieilles folles qui tombent en pamoison pendant une romance ou un *adagio*.

Je vois le vieux monsieur, qui fait ordinairement la partie de basse, regarder sa montre et murmurer entre ses dents : « C'est bien désagréable !... il faut que je » sois rentré à onze heures, et le temps se » passe à ne rien faire... moi, qui suis ici de- » puis sept heures !.. Ils se moquent de moi » en me disant que l'on commencera de » bonne heure, et que nous serons com- » plets pour faire un quatuor ; mais on ne » m'y prendra plus. »

Enfin M. Vauvert revient, haletant, respirant à peine, trempé de sueur, et pliant sous le poids d'une quinte et de plusieurs cahiers de musique.

« Me voilà ! me voilà ! dit-il en entrant » dans le salon d'un air effaré : j'ai eu bien » de la peine à rassembler les parties ; mais » enfin j'en suis venu à bout.—Tu te seras » amusé en route, dit madame Vauvert, en » se pinçant les lèvres.—Oui, parbleu ! c'est » cela ; je me suis amusé !.. je suis en nage !..

» Messieurs, vous pouvez commencer le » quatuor.

» — Commençons, » dit M. Pattier (c'est le joueur de basse). « Nous n'avons guère de » temps à nous; mais m'apportez-vous ma » partie?... — Oui... oui... la voilà sur le » pupitre.—Allons, messieurs, accordons- » nous. »

Les amateurs, qui forment le quatuor, tâchent de s'accorder. Pendant ce temps on se place, on s'assied, quand on peut trouver une chaise vacante. Les dames bâillent déjà : l'annonce seule d'un quatuor leur donne des vapeurs; pour se distraire, elles causent avec les hommes qui se tiennent derrière leurs chaises. On chuchote, on rit, on se moque de tout le monde, et principalement des exécutans; et le moment où l'on fait de la musique est toujours celui où les auditeurs font le plus de bruit.

Enfin les intrépides sont d'accord et se placent devant leur pupitre. Déjà la vieille basse a mis son petit rond de papier vert autour de sa chandelle, afin que la lu-

mière ne lui fasse pas mal aux yeux. La quinte a ses lunettes, le second violon met à son archet une once de colophane, et le premier violon arrange sa cravate de manière à ce que son instrument ne froisse point son col.

Tous ces préliminaires terminés (pendant lesquels Vauvert tâche de rétablir le calme dans l'assemblée, en lâchant des *chut* prolongés), le premier violon lève son archet en l'air, et frappe du pied en regardant ses collègues. « Y sommes-nous? dit-il enfin » d'un air déterminé. — Oh! il y a deux » heures que j'y suis, répond M. Pattier » en levant les épaules avec humeur. — Un » instant, messieurs, dit le second violon; » ma chanterelle a baissé... c'est une corde » neuve; il faut que je la remonte. »

La quinte profite de ce moment pour étudier un passage qui lui paraît difficile, et la basse prend une prise de tabac pour se consoler. « J'y suis, dit enfin le second » violon. — C'est bien heureux : attention, » s'il vous plaît. Nous jouerons l'*allegro* très-

» modérément et l'*adagio* un peu plus vîte : » cela fera un meilleur effet. — Comme » vous voudrez : d'ailleurs vous battrez la » mesure. »

Le signal est donné ; le premier violon part et les autres après, suivant leur habitude. Quoique faisant peu attention au quatuor, il me semble que c'est encore plus mauvais qu'à l'ordinaire. — « Les » coquins ont juré de nous écorcher tout » vifs, » me dit un de mes voisins.

Le premier violon s'arrête en s'écriant : « Cela ne va pas, cela ne va pas. — Il me » semble que cela allait assez bien, pour- » tant, dit la quinte. — Non, non, il y a » quelque chose qui ne fait pas bien. — » Où cela?... — Ah ! où?... je ne sais pas » précisément... — Moi je n'ai pas manqué » une note, dit le second violon. — Ni moi. » — Ni moi. — Allons, messieurs, il faut » recommencer. — Recommençons ; mais » surtout battez bien la mesure. — Il me » semble cependant que je la bats assez fort. » — Ah ! certes, dit madame Vauvert, et

» la personne qui loge au-dessous de nous a » dit qu'elle s'en plaindrait au propriétaire. »

On recommence ; cela ne va pas mieux, et cependant le premier violon se démène comme un possédé ; la société se met à rire, les joueurs s'arrêtent.

« Décidément, cela ne va pas, dit M. » Longuet (le violon conducteur). Il y a » sans doute des fautes... voyons la partie » de basse... qu'est-ce à dire !... vous jouez » en si bémol et nous en ré... Parbleu ! je » ne m'étonne pas... — Je joue ce que vous » avez dit, répond le vieux Pattier rouge » de colère, le premier quatuor du premier » cahier... — C'est vrai... comment diable » se fait-il ?.. voyons donc le titre... Que » vois-je ? quatuor de Mozart ! et nous » jouons un quatuor de Pleyel !... Ah ! ah ! » en voilà une bonne !... »

Tout le monde rit de l'aventure. M. Pattier seul est furieux de la méprise dont Vauvert est l'auteur, et qui empêchera que le quatuor ne soit exécuté. Il court au maî-

tre de la maison, qui vient de s'asseoir dans un petit coin du salon à côté d'une jeune brunette à laquelle il fait des yeux intentionnés.

« Comment ! M. Vauvert, vous me dites » que vous apportez la partie qui nous » manque, et c'est une basse de Mozart que » vous me donnez, quand nous jouons du » Pleyel !... — Il m'a semblé vous entendre » parler de Mozart... — Il vous a semblé!.. » on ne fait pas de pareilles méprises. — » Eh bien ! mais, je vais aller la changer... » — Non, non, c'est inutile... bientôt onze » heures... joli moment pour aller cher- » cher de la musique... Je me souviendrai » de ce tour-là. »

Le père Pattier s'éloigne en marronant : on n'y fait pas attention. Madame Vauvert gronde son mari de sa bévue, et la société se félicite d'être exemptée du quatuor, pendant que la quinte, qui n'en veut pas démordre, s'obstine à étudier les passages et les traits brillans de sa partie.

Mon voisin Raymond venait d'arriver,

tenant sous le bras son morceau favori. Je remarquais plusieurs figures nouvelles, et je cherchais madame Bertin et ses filles, qui venaient rarement chez M. Vauvert, dont la société très-mélangée convenait peu à des demoiselles bien élevées, lorsque j'entendis un murmure confus m'annoncer l'arrivée d'un nouveau personnage.

Je porte mes regards vers l'entrée du salon. Une grande dame fort élégante est introduite par Vauvert, qui lui donne la main, et dont la mise sale, le nez plein de tabac et l'air embarrassé, contrastent avec la grâce, l'élégance et les manières de la dame, qu'il cherche à placer dans son salon où les chaises sont aussi rares qu'à Tivoli.

J'en aperçois cependant une contre la cheminée, et sur laquelle est endormi un gros chat. Je jette le chat à terre et j'offre la chaise à la nouvelle venue, qui l'accepte en me remerciant. Je l'examine alors davantage ; je reconnais la dame que j'ai vue l'avant-veille au spectacle, et dont j'ai vai-

nement essayé de suivre la voiture. Je suis bientôt convaincu que c'est elle, en apercevant, debout, à l'entrée du salon, le monsieur qui l'accompagnait et que je reconnais aussi.

Décidément, ma soirée de samedi fera époque dans ma vie, puisque le hasard me fait retrouver toutes les personnes que j'ai remarquées alors. Je suis l'ami de Nicette ; je veux être le bon ami de Caroline, et quant à cette dame, dont je ne sais pas le nom, il y a tout à parier que nous ferons plus ample connaissance.

Mon voisin Raymond, qui ne perd pas de temps lorsqu'il croit se faire applaudir, s'est déjà approché du piano et cherche des yeux quelqu'un qui puisse lui accompagner son air. Mais M. Gripaille, qui voit qu'on ne s'occupe point de lui, et que personne ne le prie de chanter, court prendre la guitare, va s'asseoir au milieu du salon et se dispose à commencer.

Le chant est toujours ce qui flatte le plus dans un concert, et surtout dans un con-

cert d'amateurs, où ceux qui jouent de quelque instrument sont rarement assez forts ou assez musiciens pour faire plaisir. Un quatuor n'amuse que ceux qui l'exécutent; une sonate sur le piano fait bâiller; les airs variés pour la harpe sont toujours trop longs de moitié, et les morceaux pour la guitare ne peuvent produire de l'effet après les autres instrumens. Ce n'est donc que pour le chant que les auditeurs veulent bien faire silence : une jolie voix ne fatigue jamais l'attention ni les oreilles.

Mais Gripaille n'a pas une jolie voix; bien au contraire : c'est un mélange continuel de faussets, de criaillemens et de transitions du bas en haut, le tout accompagné d'un bourdonnement que son pouce fait sur le gros mi de la guitare, pendant qu'il secoue la tête pour se donner de la grâce.

Cependant ses airs sont quelquefois agréables, les paroles amusantes, et cela peut plaire un moment. Mais il nous chante sans cesse les mêmes morceaux, nous les

savons par cœur, et quand il tient la guitare, il n'y a plus moyen de la lui faire quitter : après une romance vient un rondo, après le rondo une petite folie, après la folie une autre romance, et ainsi de suite.

Je ne m'ennuie point, parce que je cause avec cette nouvelle dame, qui paraît fort étonnée de tout ce qu'elle voit, et fort aise de me trouver là ; car elle m'a reconnu et j'ai vu que ma présence ne lui était pas désagréable.

Mais j'entends derrière moi mon voisin Raymond et le monsieur aux besicles se dépiter de ce que Gripaille ne cesse point de chanter. « C'est affreux !.... c'est assom-» mant !... c'est endormant !... dit Ray-» mond. — Oh ! quand une fois il tient sa » guitare, nous sommes perdus !.. il n'y » a que pour lui à chanter.—Et il voudrait » encore qu'on ne fît point de bruit, qu'on » ne parlât point... Tenez, voyez-vous ; il » regarde avec colère de notre côté, parce » que nous causons. — Je m'en moque !...

» c'est par trop fort... des airs qu'il nous a » chantés vingt fois ! — Il dit qu'ils sont de » lui. Il ment : je les ai vus gravés sous un » autre nom. — Ah ! mon dieu ! je crois » qu'il en commence un autre !... On de- » vrait interdire à cet homme-là l'entrée » d'un salon. — Ma foi ! oui : appelons » Vauvert pour qu'il le fasse taire. — Il » n'osera pas... — Attendez il faut conduire » une demoiselle au piano : cela le forcera » peut-être à céder la place. »

Ces messieurs courent après Vauvert, qui ne sait plus où donner de la tête, ni comment prier son ami Gripaille de ne plus amuser la société. Enfin une grande et grosse demoiselle consent à chanter ; le jeune Martin est arrivé pour l'accompagner : on les conduit au piano. Cependant Gripaille feint de ne point s'apercevoir de ce qui se passe, et il prélude à sa sixième folie : mais le bruit que l'on fait dans le vestiaire, où se rassemble une partie des jeunes gens qui ne trouvent pas de place dans le salon, force le guitariste à aban-

donner la partie : il se lève de fort mauvaise humeur, malgré les petits applaudissemens obligés, et, faute de mieux, va s'asseoir devant la petite vieille qui a été en pamoison, en extase, aux cieux, pendant tout le tems qu'il a chanté.

« Viens, dit elle à Gripaille, dès qu'il » est près d'elle, viens que je t'embrasse !.. » Tu m'as ravie... enlevée !.. c'est le mot !... » je t'en dois le prix. »

Le pauvre guitariste est obligé de passer par-là ; il embrasse d'assez bonne grâce : les admirateurs sont rares ; il faut les payer fort cher.

Mon voisin m'aperçoit ; il vient à moi en me tendant la main ; mais il s'arrête devant ma dame inconnue, à laquelle il fait un grand salut. Ce diable de Raymond connaît tout le monde. Écoutons un peu :

« Que vois-je ?.. madame de Marsan !.. » par quel hasard !... en vérité c'est un » bonheur auquel je ne m'attendais pas !.. » qui donc nous a procuré cette douce sur- » prise ? — M. de Marsan voit quelquefois

» M. Vauvert dans les bureaux du minis-
» tère ; celui-ci l'engage depuis long-temps
» à venir à ses concerts, et nous nous som-
» mes décidés aujourd'hui ; mais j'avoue
» (dit-elle en se tournant vers moi) que je
» ne m'attendais pas à tout ce que je vois.
» —Nous tâcherons, madame, de vous
» procurer assez d'agrément pour que vous
» ne regrettiez pas votre soirée. »

Et là-dessus mon voisin court près du piano, sans doute pour retenir la place après la grande demoiselle, mais le petit joufflu l'a prévenu, et je prévois que nous ne pourrons pas esquiver la *princesse de Navarre*.

Pendant que la demoiselle chante l'air de *Montano et Stéphanie*, forcé de céder ma chaise à une jeune personne qui cherchait en vain une place, je vais prendre l'air dans l'antichambre, où se réfugie un grand nombre de jeunes gens que les cris aigus de la chanteuse ont fait fuir du salon. En ce moment on sonne ; Vauvert ouvre, et le petit Friquet paraît. Je m'attends à

une scène entre l'oncle et le neveu, et je reste pour l'entendre.

« D'où venez-vous, polisson? dit Vauvert » en tâchant de se donner un air imposant. » — Mon oncle.... mais je viens.... je viens » de mon étude.... — De votre étude, à » onze heures du soir!.... — Oui, mon » oncle. — Vous ne pensez pas nous faire » accroire cela, j'espère! — Pourquoi donc » cela, mon oncle? — Parce que je sais » que vous en sortez à neuf heures tous » les soirs. — Mon oncle, le maître clerc » m'avait donné des commissions à faire; » c'est cela qui m'a retardé. — Des commis- » sions!.... je sais comment vous les faites; » j'ai de vos nouvelles, drôle que vous » êtes. — D'abord, mon oncle, je ne suis » point un drôle. — Votre maître clerc m'a » dit qu'avant-hier matin, pendant qu'on » attendait à l'étude un acte très-pressé, » qu'on vous avait envoyé porter à signer, » il vous avait trouvé assis tranquillement » sous le pont des Arts pêchant à la ligne!... » — Moi! mon oncle, moi!.... ah! par

» exemple quel mensonge!...—Il ose le
» nier encore!.... quand j'ai les preuves du
» fait. — Les preuves et où çà? — Où cela!
» tenez, M. Friquet, voilà un paquet
» d'asticots que j'ai trouvé dans la poche
» de votre redingote... hein!.... que direz-
» vous à cela? — Mon oncle.... cela ne
» prouve rien... ce n'est pas pour moi que
» j'avais acheté cet asticot. — Et pour qui?
» — C'est pour mon frère, qui veut aller
» pêcher dimanche au canal de l'Ourcq.
» — Vous êtes le plus insigne menteur que
» je connaisse. Je gage que vous avez
» acheté une contre-marque et que vous
» venez de voir la fin d'un mélodrame. —
» Mon oncle, vous savez bien que je n'ai
» pas d'argent. — Oh! vous n'en manquez
» jamais pour le spectacle ou les gourman-
» dises!... Allons, monsieur, versez à boire
» dans des verres et allez en offrir à ces
» dames.

» —C'est cela, dit le petit neveu en s'éloi-
» gnant avec humeu : à peine arrivé, il faut
» faire le domestique de mon oncle ; ils n'ont

» qu'à prendre un nègre.... Et puis, dès » le matin, ma tante m'envoie chercher du » mou pour son chat, et son lait, et sa braise.. » — Je crois que tu raisonnes, dit ma- » dame Vauvert en s'approchant de Friquet » et en lui pinçant le bras : tiens, voilà » pour t'apprendre à grogner. — Ah ! ma » tante ! que c'est bête de me pincer comme » çà !... je suis sûr que j'en aurai la marque » huit jours. — Tant mieux !....

» — Dieu! qu'elle est méchante! » dit tout bas Friquet ; et pour se consoler, je le vois tirer de sa poche une part de galette qu'il avale en trois bouchées.

Mais les cris ont cessé ; la grande demoiselle ne chante plus. Le petit joufflu l'a remplacée ; il met de l'entêtement à chanter son air de *Jean de Paris :* il faut en passer par-là. Mais pendant qu'il tâche de filer des sons, et qu'il tousse à chaque ritournelle, pour faire croire qu'il est enrhumé, je vois les autres chanteurs se regarder entre eux, se faire des signes, bâiller, se pincer les lèvres. En vérité, les amateurs

sont plus méchans que les artistes; et ceux qui ont grand besoin d'indulgence pour eux-mêmes, sont toujours prêts à déchirer les autres. On croit cacher sa médiocrité en faisant remarquer le peu de moyens de son voisin; l'amour-propre qui nous aveugle sur nos défauts nous fait rechercher avec avidité ceux d'autrui, comme si on y gagnait quelque chose!..... quelle sottise! Parce que monsieur un tel chante faux, cela vous donnera-t-il de la voix? parce que celui-ci joue mal du violon, en toucherez-vous mieux du piano? parce que cet autre est laid, mal bâti et ridicule, en serez-vous plus beau, mieux fait et plus aimable? Non, non, sans doute; mais il est toujours agréable de voir des gens dont on peut se moquer, et que l'on croit plus mal partagés que nous par la nature. Rappelez-vous que Roquelaure courut avec joie se jeter au cou d'un homme qui lui sembla encore plus laid que lui. — Eh! monsieur, quelle différence! Roquelaure faisait abnégation d'amour-propre : il savait ce qu'il

était ; mais à sa place, vous vous seriez moqué de celui qu'il embrassa, et, vous tournant vers une glace, vous vous seriez, je gage, trouvé beau.

La princesse de Navarre est chantée. Le petit joufflu fait sa tournée dans le salon pour tâcher de recueillir des éloges même de ceux qu'il a traités tout à l'heure d'ignorans en musique, parce qu'enfin çà fait toujours plaisir. Partout on lui dit qu'il a très-bien chanté ; cela doit être : nous sommes policés, ce qui veut dire que nous ne devons pas être francs. Moi seul, je me permets de lui dire qu'il paraissait enrhumé : il devient rouge comme un coq ; je ne vois plus son nez.

« C'est vrai, me répond-il enfin, je suis » très-enrhumé ; cela me gênait beaucoup. » — Pourquoi donc avez-vous chanté ? — » Ah !... on m'en a tant prié !... »

Et je lui ai vu disputer la place à Raymond. Que les hommes sont drôles ! Mais, chut ! mon voisin va chanter ; cela mérite attention... Non pas ; deux messieurs l'ont en-

core devancé : ils chantent, je crois, un duo italien ; je dis je crois, car il est difficile de comprendre quelque chose au véritable *gâchis* qu'ils font devant le piano : l'un remue la tête pour marquer la mesure, de la même manière qu'un ours se dandine derrière les barreaux de sa loge ; l'autre, qui a sans doute la vue très-basse, a le nez collé sur la musique. Le jeune homme qui tient le piano cherche en vain à les faire aller ensemble : impossible. « — Vous êtes » en retard, dit l'un. — C'est que j'ai sauté » une ligne. — Partez donc.... — Vous allez » trop vîte... vous me pressez... Je ne l'ai » jamais vu!.... et chanter de l'italien à » livre ouvert, c'est diablement difficile. »

Je suis sûr que ce monsieur étudie sa partie depuis quinze jours. Malgré leurs efforts, ils sont obligés de laisser le duo à moitié.

« Nous le chanterons la première fois, » dit M. Chamonin ; nous serons plus sûrs » de nous ; cela demande à être étudié : ce » Rossini est très-chromatique.

» —C'est vrai, dit Vauvert en se bourrant » le nez de tabac, dont une partie reste » sur son jabot. C'est dommage que vous » ne l'ayez pas fini, car il me paraît bien » joli. — Nous irons encore l'entendre aux » bouffons.

» — Ils devraient y rester, dit à demi-voix » Gripaille enchanté de leur mésaventure. » — Moi, je n'aime pas l'italien, dit madame » Vauvert : je n'entends que des *tchi* et » des *tcha;* çà ne m'amuse pas du tout. » —Ah! madame, quel blasphème!... ne » pas aimer du Rossini!

» — Qu'est-ce que c'est que Rossini, mon » oncle? demande le petit clerc, qui s'est » faufilé dans le salon : il me semble que » j'ai déjà vu ce nom-là dans dom Qui- » chotte. — L'imbécille! qui prend Rossi- » nante pour Rossini! Va rincer des verres, » nigaud, et ne te mêle plus à la conver- » sation. »

Enfin mon voisin est au piano, et déjà il ouvre une bouche effrayante pour nous dire *qu'il a long-temps parcouru le monde....*

Mais dans ce moment, on entend les accords d'une basse, et Vauvert vient placer un pupitre au milieu du salon.

« Qu'est-ce que vous faites donc? dit » Raymond en s'interrompant; vous voyez » bien que je chante. — Madame de Wit- » cheritche va jouer son solo de basse. — » Tout à l'heure; je vous dis que je chante: » madame Witcheritche jouera après. — » Non, elle veut jouer maintenant, parce » qu'il se fait tard. »

Et sans faire attention aux murmures de Raymond, qui, de colère, renverse le chandelier sur la table d'harmonie, Vauvert arrange son pupitre, puis va chercher la virtuose allemande que je n'avais pas encore remarquée.

C'est une fort belle femme, blonde et un peu fade, comme la plupart des Allemandes, mais bien faite et gracieuse; elle tient sa basse entre ses jambes avec une aisance étonnante, et ne paraît nullement intimidée; elle joue avec facilité, avec goût, et je vois à la figure allongée des amateurs

du quatuor, qu'ils ne s'attendaient pas à rencontrer, dans une dame, un talent auprès duquel le leur ne peut plus briller.

J'entends à mes oreilles une voix qui répète sans cesse : « Pon, pon, pien... tou- » chir légèrement... ferme l'arget... lesde- » ment sur le drait... »

Je me retourne, et vois une vilaine figure qui regarde alternativement la virtuose et la société en faisant des grimaces pour signes d'approbation, et roulant des yeux qui me rappellent ceux de Brunet dans le désespoir de Jocrisse. Le porteur de cette singulière physionomie est un grand homme en habit vert râpé, d'une tournure commune, et que des manières à prétention rendent encore plus ridicule.

« Quel est ce personnage? dis-je à un » de mes voisins. — C'est le mari de cette » dame qui joue de la basse. — Quoi! une » figure aussi disgraciée s'approche de cette » jolie tête!... quel dommage! il me semble » voir un satyre à côté d'une Hébé. — La » dame paraît cependant chérir son mari.

» — On voit bien que c'est une étrangère! » Et que fait ce mari? — Rien ; c'est un » baron. — C'est un baron !.. je ne m'en » serais jamais douté ; il a plutôt l'air d'un » cordonnier. Mais en Allemagne tout le » monde est baron, comme en Russie tous » les soldats ont des croix : cela ne tire pas » à conséquence. »

M. le baron de Witcheritche, qui tout en roulant ses yeux s'était sans doute aperçu que je le regardais, vient à moi dès que sa femme a fini, et me sourit pour entamer la conversation. J'ai remarqué que les Allemands sourient beaucoup en parlant. C'est dommage que l'on ne puisse pas rire au nez des gens, car M. le baron de Witcheritche a une figure bien plaisante, surtout lorsqu'il fait l'agréable. Voyons ce qu'il me veut.

« Che câge que monsir est aussi amadeur » sur les basses... Monsir est très-fort beau- » coup beut-être?—Moi, monsieur !... vous » vous trompez ; je n'en joue point.—Oh ! » fous fouloir pas tire ; che tevinais tout de

» suite le fondement de la bensée des ber-
» sonnes tans les fiquires. — Peste, vous
» êtes bien heureux, monsieur le baron de
» Witcheritche! — Chavais fait l'étute du
» cœur humain! che me connaissais bar-
» faitement tans le physsionomique. —
» Comment dites-vous, monsieur le baron?
» — Che tis que je connais moi en phys-
» sionomique. — Je ne comprends pas du
» tout! — En physsionomique.—Ah! vous
» voulez dire en physionomie... »

M. le baron s'éloigne sans me sourire. Le meilleur moyen de se débarrasser d'un étranger, c'est d'avoir l'air de ne le point comprendre.

Mais mon petit dialogue avec M. de Witcheritche m'a fait manquer la romance de M. Crachini : j'en suis fâché ; il mêle toujours à ce qu'il chante une pantomime qui en double le mérite. Pandant que d'autres amateurs se font entendre, je cherche des yeux Raymond ; car ne pouvant encore trouver une place auprès de madame de Marsan, je ne serais pas fâché d'avoir

quelques renseignemens sur son compte, et mon voisin est l'homme qu'il me faut pour cela.

Il n'est pas dans le salon. Je passe dans la petite pièce ; mon entrée fait finir un chuchotement fort animé entre Vauvert et une dame blonde qui est depuis une heure dans la salle à manger, occupée à chercher son schall parmi une foule de chapeaux, de fichus et de schalls jetés pêle-mêle sur le lit des époux.

« Est-ce que vous nous quittez déjà ? dit » Vauvert d'une voix tendre, et regardant » derrière lui si sa femme ne vient pas. — » Oui, il est tard ; il faut que je rentre. — » Mon neveu va vous reconduire... Fri- » quet !... Friquet !... »

Friquet arrive et jure entre ses dents d'être obligé de reconduire la dame blonde ; il met deux heures à chercher son chapeau, en criant aux oreilles de la dame que cela l'ennuie de ramener tout le monde et de sortir aussi tard. Son oncle lui tire les oreilles, et moi je vais trouver Raymond

qui est allé passer son humeur à la fenêtre du vestiaire.

« Vous ne chantez donc pas, mon voi-
» sin? — Est-ce qu'il y a moyen de faire
» quelque chose ici!... je vous le demande!...
» c'est un désordre!... un fouilli!... on ne
» s'y reconnaît pas!... J'ai dit cent fois à
» Vauvert de faire un programme et de le
» coller sur la glace; de cette manière tout
» irait par ordre. Mais non!... il ne s'en-
» tend à rien!... il s'amuse à pincer les ge-
» noux et autre chose aux petites filles qu'il
» peut trouver dans les coins, au lieu de
» s'occuper de son concert. — Il est vrai
» que cela pourrait être mieux ordonné.—
» Nous faire jouer un concerto de basse qui
» n'en finit pas!... et pour nous écorcher
» les oreilles!... D'ailleurs, une femme qui
» joue de la basse, vous direz ce que vous
» voudrez, mais c'est toujours fort ridi-
» cule!... cela me fait l'effet d'un homme
» qui raccommode des bas, et madame la
» baronne ferait bien mieux de raccommo-
» der les siens, que de faire des *staccati* et

» des *arpèges*. — Que dites-vous donc ? une
» baronne raccommoder des bas ! — Ah !
» laissez-moi donc !... je crois que cela fait
» un joli baron !.... Je l'ai vu l'autre jour
» sur le boulevard du Temple, achetant
» des pommes à un sou le tas... et il mar-
» chandait encore !... Il achète pour son
» dîner du boudin à l'aune ; et quelqu'un
» qui a été chez lui m'a dit qu'on y offrait
» pour rafraîchissemens des groseilles à
» maquereaux. Mais ce Vauvert est uni-
» que ! il veut nous faire croire qu'il reçoit
» chez lui des princes !... des ambassadeurs
» peut-être !.... tandis que sa maison est
» l'arche de Noé. — A propos, vous con-
» naissez, à ce qu'il me paraît, madame
» de Marsan..... — Madame de Marsan !
» oui, certainement !..... je vais à ses réu-
» nions. C'est une belle femme, coquette,
» comme vous devez le voir ; mais elle a de
» l'esprit, de l'aisance, de la tournure ; c'est
» une femme qui se donne vingt-huit ans
» et qui en a bien trente-deux. On lui a
» connu plusieurs passions ; mais comme

» elle ne s'affiche pas, qu'elle conserve
» toujours le *decorum*, il n'y a rien à dire :
» les mœurs avant tout. Le mari est un
» assez bon enfant, très-madré, dit-on,
» pour ses intérêts. C'est un homme qui
» fait des affaires, mais non pas comme
» ces malheureux qui courent pendant
» quinze jours pour escompter un billet
» sur lequel il leur reviendra sept à huit
» francs de commission, ou qui vont offrir
» mystérieusement des maisons que l'on
» trouve inscrites dans les petites affiches !...
» celui-ci s'y entend ; il gagne beaucoup
» d'argent. Il a une superbe maison de
» campagne au-dessus de Saint-Denis, dans
» laquelle madame a fait construire un joli
» petit théâtre : je dois même y jouer
» bientôt ; c'est une connaissance pré-
» cieuse ; on s'y amuse beaucoup. Quant à
» moi, j'y suis déjà allé... deux fois, et je
» sais qu'ils font le plus grand cas de moi.
» Si vous voulez, mon cher ami, je vous y
» menerai : présenté par moi, vous serez
» bien reçu. — Je vous remercie. Mais,

» vous le savez, je n'aime pas à me faire pré-
» senter. »

Raymond me quitte pour retourner près du piano ; il n'a pas perdu l'espérance de se faire entendre. Je suis au fait de tout ce que je voulais savoir sur madame de Marsan. Je rentre dans le salon ; j'ai lieu de croire que cette dame s'informe aussi de moi à mon voisin, et je ne dois pas craindre de rien perdre dans son esprit en étant peint par Raymond, qui est de ces hommes qui aiment à ne se donner que de fort belles connaissances. Je suis à mon aise ; il m'aura fait très-riche ; ma naissance est honnête ; il m'aura fait naître d'une des plus anciennes familles de France et ainsi de suite. Il peut cependant avoir dit à madame de Marsan que je suis volage, inconstant, trompeur ! mais ces défauts-là ne m'ont jamais fait de tort près des dames.

On vient d'exécuter un morceau de harpe ; la personne qui jouait ne s'est trompée que trois fois, ne s'est remise d'accord que deux, et n'a cassé que quatre

cordes, nous n'avons pas à nous plaindre.

Raymond a quitté madame de Marsan pour chercher un accompagnateur, et menace, s'il n'en trouve pas, de s'accompagner lui-même ; à force de fureter, de presser, de prier, il ramène le jeune Martin au piano ; déjà il tousse et crache, change les chandelles de position, fait fermer les fenêtres, et se dessine pour se donner un faux air de *Joconde*... Mais un murmure sourd se fait entendre, les jeunes personnes courent à M. Vauvert, les jeunes gens entourent sa femme ; on leur a promis une contredanse ; il est près de minuit, et si l'on tarde encore, on ne dansera pas. Les époux se rendent aux prières de la jeunesse. « On va danser, » crie Vauvert, comme un huissier du Palais crie : « silence, » s'il vous plaît. »

Aussitôt tout est en l'air dans le salon ; les jeunes gens courent inviter les dames ; on range les chaises pour se faire de la place, on prie ceux qui ne dansent pas de se réfugier dans les coins.

Raymond est resté la bouche ouverte devant le piano ; il pense se tromper, il ne peut revenir de ce qu'il voit, je crois qu'il va entamer son air... mais au lieu de la ritournelle de Joconde, c'est une figure de pantalon que joue le jeune Martin. Mon voisin ne peut digérer ce dernier trait, il saisit sa musique d'une main que la colère rend tremblante, et son rouleau sous le bras, traverse le salon en passant comme un furieux au milieu des danseurs, et se faisant donner des coups de pieds par les jeunes gens qui sont en train de balancer ; mais dans ce moment, je suis persuadé qu'il ne les sent pas. « M. Raymond s'en va de » mauvaise humeur, » dit en riant à madame Vauvert, une dame coiffée à la Ninon, mais dont les cheveux défrisés flottent en longues mèches au gré du vent, quoiqu'elle ait la précaution de n'ôter ses papillotes que sur l'escalier. «—Tiens, çà m'est » bien égal, répond madame Vauvert ; il » nous ennuie avec ses airs ou ses vers qu'il » veut nous lire : c'est toujours la même » chose!... »

En ce moment Raymond, que je croyais déjà loin, paraît à la porte du salon et d'un air impatient s'écrie : « Mon chapeau, » madame Vauvert, je veux mon chapeau, » où est-il?... C'est une chose terrible qu'on » ne puisse jamais retrouver ses affaires » chez vous. — Pardi! il n'est pas perdu... » votre chapeau... Ah! mon dieu! et mon » chat que je ne vois plus... Je l'avais assis » sur une chaise contre la cheminée... » pourquoi l'a-t-on dérangé?... ce pauvre » Moumoute!... La porte du carré qui est » souvent ouverte! il est sorti et on me le » volera... Moumoute!... Moumoute... »

On continue de danser sans faire attention aux plaintes de madame Vauvert et aux réclamations de Raymond; les personnes qui dansent veulent se dédommager par un moment de plaisir de plusieurs heures d'ennui; et celles qui craignent que leur tour ne vienne pas, vont reculer l'aiguille de la pendule pendant que Vauvert a le dos tourné et que sa femme cherche son chat.

J'ai invité madame de Marsan, et après bien des façons elle a consenti à figurer avec moi. « Quelle singulière maison ! me » dit-elle. — Je la trouve charmante, puis- » que je vous y ai rencontrée. — Mais » comme il est probable que vous ne m'y » rencontrerez plus et que je désire cepen- » dant vous revoir, j'espère, monsieur, » que vous voudrez bien me faire le plaisir » de venir entendre un peu de musique » chez moi. »

J'accepte, comme on le pense bien, et après la contredanse, je rôde autour du mari avec lequel j'entame la conversation. Je lui parle spéculations, maisons, châteaux, affaires de bourse, j'ai soin, sans affectation, de me nommer, de parler de ma famille, de ma fortune ; en toute autre maison je n'agirais pas ainsi ; mais dans une réunion bien mêlée, je ne suis point fâché qu'il ne me confonde pas avec des personnes très-estimables peut-être, mais qui ne sont que cela, et auprès de bien des hommes ce n'est pas assez pour être distingué. Au total je

gage que M. de Marsan me trouve fort aimable ; il est si facile de prendre les gens par leur endroit sensible !... lorsqu'ils en ont un toutefois.

Quand les demoiselles se mettent à la danse, c'est comme un poète qui vous récite ses vers ; il n'y a plus de raison pour que cela finisse. Cependant madame Vauvert qui trouve que l'on fait trop de bruit et craint de fâcher son propriétaire, a déjà dit plusieurs fois : « Celle-ci sera la der-» nière. » Mais la dernière ne finit jamais.

Lorsque Friquet, qui vient de rentrer, fort en colère d'avoir été obligé de reconduire une dame, se glisse derrière les danseurs, va regarder la pendule et court dire à son oncle qu'on reculé l'aiguille qui ne marque que minuit tandis qu'il est une heure.

Vauvert consulte sa montre ; il voit que son neveu a raison, et pense qu'il faut montrer du caactère, et qu'il y va de sa dignité de mettre promptement sa société à la porte.

Aussitôt il court éteindre les quinquets placés aux quatre coins du salon ; il ne reste plus que quelques chandelles allumées que des jeunes gens s'apprêtent à souffler pour rendre la scène plus drôle, lorsque Vauvert s'en empare et harangue ainsi la compagnie : « J'ai déjà dit qu'il était l'heure » de se retirer, mon épouse est indisposée, » et je suis étonné que l'on continue à » danser malgré notre volonté. »

A un discours aussi poli, tout le monde se met à rire, et l'on court dans le vestiaire pour se préparer au départ. Mais c'est là que la confusion et le désordre sont à leur comble. Les dames demandent leur schall, leur chapeau, leur fichu, leurs souliers ; les chanteurs réclament leurs cahiers, leur musique, d'autres, leurs instrumens; on se trompe ; on ne retrouve pas ses affaires ; les jeunes gens se joignent aux dames sous prétexte de les aider, mais parce que les momens de presse sont toujours favorables aux amoureux et aux amateurs. L'un noue un ruban, l'autre place un schall ; celui-ci

soutient le pied que l'on déchausse. Au milieu de cette cohue, les mamans appellent leurs filles, les maris leurs femmes, les frères leurs sœurs. Mais ces dames ont bien autre chose à faire qu'à leur répondre On chuchote, on se serre la main, on se donne des rendez-vous, on arrange d'autres parties, et l'instant du départ n'est pas celui où l'on s'amuse le moins.

Je veux éviter à madame de Marsan la peine de chercher son schall dans cette foule ; je me rends dans la chambre à coucher ; je parviens, non sans peine, jusqu'au lit sur lequel sont jetés les vêtemens et les chapeaux ; ma main en cherchant un schall rencontre des formes rondes et assez fermes que je ne cherchais pas, mais que je caresse par habitude, et parce que je crois avoir affaire à une dame avec laquelle je suis très-lié. Mais la dame qui était penchée sur le lit, et dont je ne voyais que le dos, se retourne brusquement... Oh surprise! ce n'est pas celle que je croyais... Je vais me confondre en excuses... mais on me fait le

sourire le plus tendre, le plus gracieux, et qui semble m'inviter à recommencer!... Ma foi, j'avoue que je ne m'y serais pas attendu de la part de cette personne-là, qui dans le salon fait la prude, la précieuse, la sévère même : puis fiez-vous aux apparences! J'ai déjà dit que je n'y croirai jamais ; mais on dit cela, et on s'y laisse prendre.

Enfin chacun est parvenu à trouver ce qu'il cherchait. Depuis long-temps Friquet, qui a envie de se coucher, se tient sur le carré, sa chandelle à la main, disposé à nous éclairer. Quant au maître et à la maîtresse de la maison, ils nous ont assez témoigné le désir de nous voir partir, on se met en marche. C'est une petite procession; on prend la main de celle que l'on préfère, on descend l'escalier en riant de sa soirée ; les jeunes gens font beaucoup de bruit, parce que Vauvert leur a recommandé le plus grand silence à cause des voisins. Enfin, au second étage, un jeune homme renverse le chandelier que tient

Friquet, et nous nous trouvons dans la plus parfaite obscurité.

On rit de plus belle : les mamans grondent l'auteur de cette espièglerie ; les dames en font autant ; mais j'ai lieu de croire que beaucoup n'en sont pas fâchées. « L'imbécille... n'en fait jamais d'autres, crie Vauvert à son neveu du haut de l'escalier.— » Mon oncle, ce n'est pas moi, répond le » petit clerc ; on a jeté mon chandelier exprès. — Che comprends bas pourquoi on » s'amuser à faire risquer de tomber nous » et plesser beu-dêtre, murmure M. le baron de Witcheritche, que je crois très-» jaloux de sa femme, et à qui l'obscurité » donne des inquiétudes.—Mon ami, tiens » pien le rampe, dit madame la baronne » d'une petite voix flûtée, et prends garde » à mon stradivarius. — C'est chistement » bour ton stradivarius que chavais beur. «

Nous descendons avec précaution et fort doucement. Je donne la main à madame de Marsan, et je ne me plains pas de l'obscurité : mais le petit clerc qui a été rallu-

mer la chandelle chez le portier, revient avec sa lumière au moment où nous touchons à la dernière marche de l'escalier. Je remarque alors quelques changemens dans l'ordre du départ; quelques fichus chiffonés, quelques figures très-animées, et bien des yeux que l'on tient baissés, sans doute parce que la lumière leur fait mal; mais je me garde bien d'en conclure rien d'offensant pour la vertu de ces dames et de ces demoiselles.

Le moment des adieux est arrivé. Je vois de pauvres jeunes gens qui demeurent vers le Palais-Royal, obligés de reconduire des familles féminines dans le fond du Marais. Je vois des demoiselles s'arranger de manière à donner le bras à leur doux ami. Je vois des femmes soupirer en prenant celui de leur mari. Je verrais bien autre chose sans doute s'il ne faisait pas nuit; mais madame de Marsan est montée dans sa voiture avec son époux : celui-ci apprenant que je demeure rue Saint-Florentin, m'offre complaisamment une place dans son vis-à-vis. J'accepte sans façon. Décidément ce M. de Marsan est un homme très-aimable.

« Il n'y a plus personne, crie Friquet » au portier, en poussant la porte-cochère. » — C'est bien heureux, répond celui-ci » en fermant son carreau. Une heure pas- » sée !..... Je vous assure qu'on donnera » congé à votre oncle !... C'est vrai, çà fait » de l'embarras, çà donne des soirées, çà » fait veiller le monde... et pour rien en- » core..... Quand on veut faire un train » pareil, il faut avoir une maison à soi. »

CHAPITRE V.

Le bouquet.

Nous causons en voiture de la soirée musicale de M. Vauvert. Madame de Marsan en rit beaucoup ; M. de Marsan hausse les épaules, et dit que la manie de briller gagne toutes les classes de la société ; que l'on ne croit plus pouvoir s'amuser en famille ; que l'on n'aspire qu'à sortir du cercle où le destin nous a placés ; que les hommes deviennent tous les jours plus avides de plaisirs ; que pour satisfaire ce besoin impérieux, l'artisan sacrifie sa semaine de travail, l'ouvrier ses économies, le marchand son fonds de boutique, le commis les trois quarts de ses appointemens, et de

là les embarras, les emprunts, les dettes, les faillites... Le résultat, c'est qu'il faudrait calculer ses revenus avant de donner des dîners, des soirées et des bals.

« Il me semble, dit madame de Marsan, » que les soirées que donne M. Vauvert » ne doivent point le ruiner. — Cela vous » semble ainsi, madame, parce que vous » n'avez remarqué que l'ensemble de la » chose, qui, j'en conviens, n'offre rien » de brillant au premier coup d'œil. Mais » pour un petit commis, ces quinquets, » ces bougies aux pupitres, ce piano que » l'on loue ; cette musique, ces instrumens » que l'on fait apporter, et enfin ces mo- » destes rafraîchissemens : tout cela, ma- » dame, est pour un employé à dix-huit » cents francs aussi coûteux que l'est pour » un banquier une fête brillante, dans la- » quelle on offre tout à profusion. La diffé- » rence qui existe entre le banquier et le » commis, c'est que l'on vante partout la » fête du premier, tandis que l'on se moque » de la soirée du second, où l'on ne se rend

» que pour persifler ceux qui se gênent » pour faire rire à leurs dépens. »

M. de Marsan a raison, voilà un mari qui parle fort sagement. Je l'approuve, d'abord parce que je pense comme lui à ce sujet, ensuite parce que j'ai mes raisons pour être toujours de son avis.

M. de Marsan demeure à l'entrée du faubourg Saint-Honoré. Je ne puis retenir mon envie de rire en apprenant son adresse, parce que je me rappelle ce maudit cocher qui, le soir où je voulais suivre le vis-à-vis, m'a conduit dans le haut du faubourg Montmartre; mais je rejette bien vîte ma gaieté sur un souvenir du concert, et comme en effet il nous en reste de fort comiques, on trouve cela très-naturel.

On me descend rue Saint-Florentin, après m'avoir engagé à venir entendre, non pas un concert, mais un peu de musique, ce qui est bien différent, car j'avoue que je n'en ai pas entendu au concert d'amateurs de M. Vauvert.

Me voilà devant ma porte; je songe à ma

nouvelle connaissance, je n'ose encore dire à ma conquête; mais je m'en flatte en secret. Cependant je n'ai pas oublié cette séduisante Caroline qui m'a donné rendez-vous pour le lendemain. Mon imagination a de quoi rêver; quelle source de plaisir l'avenir me promet! Je n'y vois que des roses, et mon esprit charmé veut faire prendre le change à mon cœur, qui fait ce qu'il peut pour trouver dans tout cela quelque chose pour lui.

Je suis monté sans lumière, car il est fort tard, et madame Dupont éteint son réverbère à minuit. Me voici à ma porte, je vais ouvrir... En voulant mettre ma clef dans la serrure, ma main rencontre quelque chose... ce sont des feuilles..... des fleurs..... c'est un bouquet que l'on a placé là..... ah! je sais bien qui!...

J'entre chez moi; mon briquet phosphorique me procure de suite de la lumière, et je puis examiner mon bouquet. Il est charmant!..... de la fleur d'orange, quelques roses, quelques œillets et des pensées qui

entourent cela ; le tout est noué avec une petite faveur blanche. Aimable Nicette!... tu penses donc toujours à moi? tu n'es pas ingrate! oh! non, tu as un bon cœur et tu es sage ; quel dommage qu'avec ces deux qualités si précieuses tu sois née dans une classe obscure! non que je croie que tes pareils ne sauront point apprécier tes vertus, mais moi je ne puis que les admirer ; tu seras un trésor pour d'autres ; tu ne seras rien pour moi ; il faut que je cherche ce trésors-là dans le grand monde ; il y en a sans doute ; mais ils ne sont pas tous aussi séduisans.

Comment a-t-elle fait pour placer ce bouquet dans ma serrure?..... S'il n'était pas si tard, je descendrais interroger ma portière : attendons à demain. Raymond qui voit tout, doit avoir vu le bouquet ; peut-être!... il était si préoccupé de son air de Joconde!...

Je voudrais être au lendemain pour interroger madame Dupont. Je ne me lasse pas de sentir et d'admirer le bouquet de

Nicette ; je regarde toutes ces pensées... Ah ! je la comprends ; c'est la reconnaissance qui dit cela. Pauvre petite ! elle aime son bienfaiteur : c'est très-naturel ; mais jolie comme elle l'est, bientôt les amans l'assiégeront ; son cœur parlera, et elle m'oubliera ; c'est toujours ainsi que cela se termine.

Je mets avec soin mon bouquet dans l'eau, et je me couche. Je repasse dans ma mémoire les événemens de ma journée. Madame de Marsan et Caroline y jouent chacune un grand rôle ; ces femmes-là sont coquettes, dans un genre différent, il est vrai ; mais c'est toujours de la coquetterie. Hélas ! toutes celles que j'ai connues l'étaient, et au total je ne crois pas avoir été bien aimé, ou du moins je ne l'ai été qu'un moment !... Et qu'est-ce qu'un sentiment qui n'a que la durée d'un caprice, et qui ne résiste pas à la plus légère épreuve ? Et ma sœur veut que je me marie ! pourquoi trouverais-je dans une femme ce que je ne rencontre pas dans une maîtresse ? Sans

doute un lien, maintenant indissoluble, des enfans, des devoirs, les regards du monde, pourront empêcher ma femme de m'être infidèle, mais toutes ces considérations ne feront pas renaître son amour lorsqu'il sera éteint.

Ne nous marions pas; jouissons de la vie; mais je ne sais : depuis quelque temps, au milieu de toutes mes folies, il me semble que je ne suis pas entièrement heureux. Quoique volage, je suis sensible : mon cœur cherche à s'attacher; ce n'est pas sa faute s'il ne trouve pas un cœur qui lui réponde. Depuis quelque temps je n'ai rencontré que des perfides, des infidèles; jadis je les quittais le premier ; mais les dernières ne m'en ont pas donné le temps; il est vrai que j'ai fait la sottise de les mettre à l'épreuve. Soyons plus sage ; prenons les femmes pour ce qu'elles sont, et remercions le hasard lorsqu'il me fera bien tomber.

Qui sait ? peut-être Caroline m'aimera-t-elle? peut-être madame de Marsan aura-t-elle moins de coquetterie?... peut-être la

jeune fleuriste est-elle fort sage?... et quant aux aventures que Raymond prête à madame de Marsan, mon voisin est si mauvaise langue qu'il ne faut pas ajouter foi à tout ce qu'il dit.

Je me berce avec l'image de mes belles ; mais je ne sais pourquoi le souvenir de Nicette vient toujours se mêler à mes projets, à mes espérances. Je crois que l'odeur de son bouquet est ce qui la rappelle ainsi à ma pensée ; mais cette fleur d'orange sent si bon que je ne veux pas l'ôter de ma chambre. Quelle aimable attention de m'avoir apporté ce bouquet, de l'avoir placé de manière à ce que je ne puisse rentrer chez moi sans le trouver sous ma main! ah! si les femmes sont coquettes et trompeuses, elles seules aussi sont capables de ces prévenances, de ces soins recherchés, de cette délicatesse de sentiment, qui leur fait trouver dans la circonstance la plus légère les moyens de donner encore des marques de leur amour ou de leur amitié.

Je m'endors ; mais d'où vient que je ne

rêve ni à Caroline ni à madame de Marsan? C'est Nicette que je vois en songe ; c'est toujours elle qui m'occupe!... Ah! sans doute l'odeur de la fleur d'orange me la rappelait encore dans mon sommeil.

CHAPITRE VI.

La partie fine.

Je dormais encore lorsque madame Dupont vint pour faire mon ménage. Je m'empresse de la questionner ; je veux savoir si elle a vu Nicette.

« Madame Dupont, est-on venu me demander hier soir? — Non, monsieur, » personne. — Vous n'avez pas vu monter » quelqu'un chez moi ? — Vous pensez » bien, monsieur, que je n'aurais pas » laissé monter sachant que vous étiez » sorti. »

C'est singulier! comment donc a-t-elle fait pour échapper aux regards de la portière? Elle n'a pas voulu qu'on la vît m'ap-

porter ce bouquet ; elle pense que cela pourrait me fâcher, et je sens que son présent en acquiert plus de prix.

Pour me distraire de toutes ces pensées, je songe aux commissions dont mon beau-frère m'a chargé. Je sors, laissant madame Dupont arranger dans un carton toutes les fleurs artificielles qui sont encore éparses dans mon appartement ; mais je lui recommande de ne point toucher au bouquet qui est sur ma cheminée.

Voilà pour ma portière une source de conjectures.

Ma journée est remplie par les courses et les démarches que je suis obligé de faire dans différens ministères, près desquels Déneterre, qui est en train de faire bâtir et veut terminer différentes entreprises, a besoin de renseignemens et d'appui. Je ne suis pas fâché d'avoir eu des occupations ; le temps s'écoule plus vîte. Ne croyez pas cependant que d'ordinaire je passe mes journées dans une coupable oisiveté ; non : je chéris les beaux-arts, et particulièrement

la poésie et la musique, et je m'y livre avec ardeur, lorsque mes folies amoureuses m'en laissent le loisir; mais j'avoue que depuis quelque temps je les ai terriblement négligés.

Il est l'heure de songer au dîner. Je n'oublie pas que j'ai pour le soir un rendez-vous sur le boulevard Bondy, autour du château d'eau. Pour me rapprocher de l'endroit indiqué, je pense qu'au lieu de dîner, suivant mon habitude, au Palais-Royal, je ne ferai pas mal d'aller dîner sur les boulevards des petits spectacles; je serai tout porté pour le soir. Dirigeons-nous donc vers le Marais.

Me voilà sur le boulevard du Temple; je n'ai plus que l'embarras du choix. Je connais tous les restaurateurs; je ne suis pas en partie fine : il faut donc ne m'occuper que de celui où l'on est le mieux, sans chercher où les cabinets sont plus commodes et mieux fermés. Je me décide pour le Cadran-Bleu : on y est chèrement; mais d'ordinaire on y dîne bien. Allons au Cadran-Bleu.

Je poursuis ma route et vais passer le jardin Turc, lorsque j'aperçois devant moi un monsieur donnant le bras à une dame. La tournure de Raymond est trop reconnaissable pour que je puisse m'y tromper. C'est lui ; voilà bien sa démarche, ses gros mollets, ses gestes... c'est bien lui. Quant à la dame, sa figure est cachée sous un grand chapeau ; mais il me semble aussi la connaître. Mon voisin lui parle avec feu; je vois qu'il lui serre le bras; il m'a tout l'air d'être en bonne fortune. Parbleu ! je suis curieux de savoir où ils vont... Je voudrais, sans que Raymond me vît, apercevoir la figure de sa belle, dont la tournure ne m'est pas inconnue... Mais ils traversent le boulevard... ils entrent chez un traiteur qui fait le coin de la rue d'Angoulême..... C'est au Méridien ; je crois me rappeler qu'on y est servi par des demoiselles, et qu'on y est fort commodément : du moins était-ce ainsi il y a quelques années. Qui m'empêche d'y suivre mon voisin?... Le hasard me fera peut-être voir sa belle ; et

Raymond fait tant d'embarras avec ses maîtresses, qui, à l'en croire, sont toujours des princesses et des beautés rares, que je ne serais pas fâché de voir une de ces merveilles.

Je laisse le Cadran-Bleu à ma droite, et, quitte à dîner moins bien, je vais au Méridien et demande un cabinet. C'est une demoiselle qui me conduit... Nous passons devant une chambre, d'où j'entends sortir la voix de Raymond ; je me fais ouvrir la pièce à côté.

La cloison qui me sépare du cabinet où se trouvent Raymond et sa belle est assez mince pour que j'entende leur voix lorsqu'ils ne parlent point bas. D'ailleurs je laisse ma porte ouverte ; la leur n'est pas encore fermée, parce qu'on met leur couvert : je puis donc saisir de temps à autre quelque chose de ce que dit mon voisin qui a la malheureuse coutume de parler très-haut ; habitude qu'il a contractée pour se faire remarquer, et qu'il conserve dans ses incognito.

D'après ce que j'entends, il me paraît que Raymond se donne beaucoup de mal pour plaire à sa dame, dont il consulte le goût pour le choix du dîner. Voilà, je crois, la troisième fois qu'il lui lit la carte ; elle a bien de la peine à se décider pour quelque chose : elle n'aime rien ; elle n'a pas faim, tout lui est indifférent, mais elle demande mille choses qui ne sont pas sur la carte. Je juge facilement d'après toutes ces minauderies, et par les façons de cette dame, que mon voisin n'a pas fait une conquête bien distinguée : on dirait même que sa belle se moque de lui et qu'elle s'amuse à le faire enrager. Je gagerais qu'il n'en a encore rien obtenu, et j'ai dans l'idée qu'il en sera pour son dîner.

Chaque fois que la voix de la dame se fait entendre, elle me rappelle des souvenirs confus... Oui, je suis certain que je connais cette femme-là : cependant je ne puis dire qui c'est ; j'en ai tant connu qu'il m'est permis de les confondre dans ma mémoire; et puis je ne saisis que quelques mots sans

suite!... N'importe, je veux la voir... oh! je la verrai...

Il me paraît que Raymond s'est décidé à faire sa carte lui-même, car je ne l'entends plus parler... La dame fredonne quelques refrains de vaudeville... à coup sûr cette voix-là ne m'est pas étrangère.

J'entends tirer la sonnette; la servante monte. Raymond remet sa carte et commande son dîner : la jeune fille descend. La dame veut un fromage fouetté que mon voisin n'a pas demandé; il court après la jeune fille pour faire ajouter cela à sa note. En passant devant mon cabinet, dont j'ai eu soin de laisser la porte ouverte, il jette un coup d'œil et m'aperçoit.

« Que vois-je! c'est mon cher ami Dor-» san!...—Moi-même, monsieur Raymond; » et que faites-vous donc ici? »

Il entre d'un air mystérieux, en marchant sur la pointe du pied, me montre en souriant le cabinet à côté, et tâche de parler à demi-voix.

« Je suis là... à côté...—Bah!...—Avec...

» quelqu'un.—Ah! j'entends!... une bonne
» fortune... une partie fine...—Justement.
» — Vous êtes un terrible homme : on
» m'accuse d'être volage, trompeur; mais
» je suis sûr que vous en faites cent fois plus
» que moi.—Il est vrai que je n'en fais pas
» mal!... — Et la pesonne? — Oh! char-
» mante!... délicieuse!... une femme du
» grand ton, qui a voiture, équipage,
» livrée!... Nous sommes ici incognito. —
» Je m'en doute bien.—Elle m'accorde au-
» jourd'hui une faveur qu'elle a refusée à
» mille autres.—Que vous êtes heureux!...
» Vous piquez ma curiosité : ne pourrais-je
» la voir? — Oh! impossible, mon ami,
» impossible!... c'est une femme qui tient
» essentiellement à sa réputation!... Si elle
» savait que j'ai été indiscret avec un de
» mes amis, elle m'en voudrait à la mort
» et ne me pardonnerait jamais!... — Al-
» lons, je n'insiste plus; je vois que cela
» vous désobligerait... Je ne vous fais pas
» moins mon compliment d'une aussi belle
» conquête. — Il est vrai qu'elle vaut son

» prix... Vous savez qu'en fait de femmes » je suis assez difficile... je ne vais pas avec » la première venue : je tiens au bon ton, » à la tournure. »

Je crois que M. Raymond me lance un sarcasme.

« J'aime surtout à vaincre les cruelles ; » avec celles-là au moins il y a du mérite... » et de la fermeté... vous m'entendez... Mais » je gage que ma belle s'impatiente : adieu, » mon voisin... L'amour et la volupté m'ap- » pellent... — Ne les faites pas attendre. »

Raymond s'éloigne, bouffi de plaisir d'être vu en bonne fortune, et rentre dans son cabinet dont il ferme la porte.

Tout ce qu'il m'a dit augmente ma curiosité ; je parie qu'il m'a fait des contes comme à son ordinaire. Je ne donne point dans ses histoires de grandes dames ; et, pendant qu'il me parlait, je le voyais chercher ses mensonges ; il semblait même y mettre plus de détails que de coutume, afin de mieux me faire prendre le change. Vous n'êtes pas encore assez fin pour m'at-

traper, mon cher Raymond; c'est parce que vous m'avez vu avec une petite bouquetière, que vous faites votre embarras et me lancez des épigrammes, mais j'ai dans l'idée que votre grande dame ne vaut pas ma simple Nicette.

Ma fenêtre donne sur le boulevard, et en attendant mon potage, j'ouvre la croisée pour jouir de la vue : je ne suis pas en partie fine, par conséquent je ne veux pas faire petit jour. Je remarque que chez mes voisins la jalousie n'est point baissée, et j'en conclus de nouveau que les affaires de Raymond ne sont pas très-avancées.

En regardant les passans, je vois s'arrêter sur le boulevard, devant notre traiteur, un jeune homme qui ne m'est pas inconnu. C'est ce Gerville qui demeure dans ma maison, et chez qui était mademoiselle Agathe la nuit mémorable où je donnai l'hospitalité à Nicette.

Mais que fait-il là ?... il s'est arrêté... regarde de côté et d'autre... il paraît attendre quelqu'un...

On vient d'ouvrir la fenêtre chez mes voisins... Bon ! peut-être la dame veut prendre l'air et je vais voir sa figure... Mais qu'ont-ils donc ?... J'entends pousser un cri, et on referme la fenêtre de suite... il y a quelque chose d'extraordinaire là-dessous... en vérité, je crois que je deviens presqu'aussi curieux que Raymond.

Je me suis retiré de la fenêtre, il me semble qu'on parle avec chaleur dans le cabinet voisin ; ma foi qu'ils fassent ce qu'ils voudront ! dînons d'abord, car j'ai faim.

Justement voilà la demoiselle qui m'apporte mon potage.

Mais quel bruit !... Raymond sort brusquement de son cabinet ; il entre dans le mien, pâle, défait, tremblant ; et dans sa précipitation, pousse la servante et lui fait renverser ma julienne devant la table !...

« Ah ! mon dieu, monsieur, que c'est » désagréable ! dit la fille en ramassant son » vase. Vous m'avez fait me brûler joli- » ment... tout ce potage sur mon pied !... » je suis sûre qu'il me viendra de fameuses

» cloches!... — C'est bon, la fille... je vous » paierai votre soupe...—Et mon tablier qui » est abîmé... et ma jambe?...—Je vous la » paierai, » répond Raymond qui ne sait plus ce qu'il dit et pousse la fille dehors, puis referme soigneusement la porte.

« Ha çà! que diable avez-vous, M. Ray- » mond?... vous arrivez comme un effaré. » — Ah! mon cher ami, j'en ai sujet!... » une affaire... une circonstance... ma posi- » tion est terrible. Attendez que j'aille re- » garder à la fenêtre... ah! faites-moi le » plaisir de tirer d'abord le rideau pour » qu'il ne me voie pas...— Est-ce que vous » devenez fou, mon voisin? »

Raymond ne me répond pas; il va regarder à la fenêtre, en ayant soin de se cacher sous le rideau et de ne s'avancer qu'avec précaution. Je le vois devenir encore plus blême. « Il est là, me dit-il enfin. — Qui » donc? — Gerville. — Ah! c'est vrai. Eh » bien! qu'est-ce que cela nous fait?—Cela » me fait beaucoup à moi!... Vous ne savez » donc pas qu'il est horriblement jaloux,

» et capable de se porter à des excès terri-
» bles ! — Après ? — Sachez que c'est pour
» moi qu'il est là... Je suis sûr qu'il me
» guette... et ce n'est pas sans motif, car
» je suis avec sa maîtresse.—Comment !...
» serait-ce par hasard mademoiselle Agathe
» que vous m'auriez transformée en femme
» à équipage... à livrée...—Que voulez-vous,
» mon cher ami ? c'était pour mieux la dé-
» guiser... ménager sa réputation...—Oh !
» quant à cela, je vous réponds qu'elle n'a
» rien à craindre... Ah ! ah ! ah ! M. Ray-
» mond... il vous faut des cruelles !... des fem-
» mes d'une certaine tournure.—Vous plai-
» santerez plus tard, mon cher ami, mais
» maintenant sauvez-moi, je vous en sup-
» plie ! Je n'ai d'espoir qu'en vous pour sortir
» de l'affreuse situation où je me trouve...
» —Expliquez-vous donc. — Gerville va,
» j'en suis certain, entrer dans cette mai-
» son.. on lui aura dit que j'y étais... Veuil-
» lez pour un moment prendre ma place, et
» me laisser la vôtre dans ce cabinet... je lais-
» serai ma porte ouverte ; il me verra seul,

» et cela dissipera ses soupçons... — Mais » que ne vous enfermez-vous avec votre » belle? il n'enfoncera pas votre porte...— » Il en serait capable !... ou bien il m'atten- » drait sur le boulevard, et si je sortais » avec Agathe, vous jugez que cela ferait » une scène!... scandaleuse... et puis nous » logeons dans la même maison ; vous le » savez ; et s'il s'aperçoit de quelque chose, » comment voulez-vous que je rentre tran- » quillement chez moi ?... Il serait homme » à m'attendre la nuit dans l'escalier. — » Pourquoi diable alors vous adressez-vous » à sa maîtresse ? — Que voulez-vous? un » moment de folie... C'est en restant avec » elle sur notre carré que cela m'a pris... » — Ah ! oui, le matin où vous m'espion- » niez tous deux.

»—Ah! mon dieu!... il est entré! s'écrie » Raymond, qui vient de donner un coup » d'œil sur le boulevard. Mon ami... sau- » vez-moi !... de grâce... allez... je vous re- » joindrai... »

Sans me donner le temps de lui répondre,

Raymond me met mon chapeau sur la tête, m'entraîne, me pousse hors de mon cabinet et s'y enferme. Je me suis laissé entraîner, et sans savoir encore ce que je veux faire pour mon voisin, dont la bravoure n'est pas la principale qualité, j'entre dans le cabinet où est Agathe, qui pousse un cri de surprise en me voyant.

« Ah ! mon dieu !.... c'est Eugène !.... » comment c'est vous !... C'est toi...—Mais » sans doute, c'est moi qui me dévoue pour » sauver ce pauvre Raymond, à qui la peur » occasionnera une maladie !...—Ah ! ah ! » ah !... je n'en reviens pas !... — Chut !... » il est là... il peut vous entendre rire, et » il me semble que, dans ce moment-ci, il » trouverait cela mal de votre part.—Vrai- » ment, cela m'est bien égal !... ah ! ah ! » ah !... Est-ce que tu crois par hasard que » je suis amoureuse de Raymond !... Ah ! » il est vraiment par trop bête ! et il veut » faire le Lovelace !... Ah ! je n'en pouvais » plus !... Lorsqu'en ouvrant la fenêtre j'ai » aperçu Gerville sur le boulevard, j'ai jeté

» un cri de surprise et suis bien vîte ren-
» trée : je n'aurais pas voulu que Gerville
» me vît avec Raymond. Ce n'est pas qu'il
» soit jaloux ; mais enfin cela aurait pu lui
» déplaire. Sais-tu ce que j'ai fait? Il m'est
» venu dans la tête de dire à mon imbécille
» que Gerville était horriblement jaloux ;
» qu'il avait des soupçons sur lui depuis
» qu'il avait su que nous étions restés deux
» heures en tête à tête sur le carré, et
» qu'enfin j'étais certaine qu'il n'était sur
» le boulevard que pour nous épier. Plus
» j'en disais, plus je voyais augmenter la
» frayeur de mon adorateur, qui a encore
» plus d'amour pour sa personne que pour
» la mienne, quand j'ai ajouté que Gerville
» était capable de lui donner un coup de
» couteau... Ah! ah! le pauvre homme a
» pris son chapeau... et il court encore !
» Ah! ah! ah ! mais c'est bien galant à lui
» de m'avoir envoyé une aussi aimable com-
» pagnie !... Cependant je voudrais bien
» savoir ce qu'est devenu Gerville; je crois
» qu'il attendait tout bonnement un de ses

» amis. — Chut!.... on monte l'escalier....
» Raymond ouvre sa porte : Écoutons....
» C'est Gerville qui parle... »

Nous nous collons contre notre porte que nous entre-bâillons tout doucement, et nous entendons le dialogue suivant. « Tiens!...
» c'est le voisin Raymond...—Lui-même...
» Je suis bien votre serviteur... Comment
» va la santé?—Pas mal... Quoi! vous dînez
» seul dans un cabinet? — Oui..... je suis
» préoccupé... j'ai des affaires... J'étais bien
» aise de ne pas être troublé..... — Je vous
» laisse, en ce cas. J'attends une personne
» qui m'avait donné rendez-vous sur ce
» boulevard; mais il se fait tard et je vais
» dîner... Bonjour, voisin, bon appétit...
» —Votre serviteur... »

Gerville ferme la porte du cabinet de Raymond et entre dans un autre en passant devant notre chambre.

« Voyez, mademoiselle, dis-je à Agathe,
» décidez-vous : auquel de ces messieurs
» voulez-vous donner la préférence?—Oh!
» il me vient une idée charmante!...—En-

» core quelque folie, car tu ne rêves qu'à » cela!... — Oh! celle-ci sera unique... Se- » conde-moi, mon cher Eugène, je t'en » prie. »

Et, sans m'en dire davantage, Agathe se met à marcher à grands pas dans le cabinet; elle remue les chaises, en jette quelques-unes à terre, et tout en faisant ce tapage, s'écrie de temps à autre : « Mon » ami, ne te fâche pas!... je t'assure que » tu es dans l'erreur... Je te promets que je » n'ai pas vu Raymond!... que je ne l'aime » pas!... Demande à Dorsan... il m'a offert » à dîner, parce qu'il attend une dame... »

Je commence à deviner le plan d'Agathe, elle veut faire croire à Raymond que Gerville est avec nous, et pour la seconder, je fais à mon tour du bruit pour deux, et tâche par momens d'imiter la voix de Gerville. Fatigués de notre comédie, nous nous arrêtons enfin; Agathe me fait un signe que je comprends; je sors du cabinet dont elle referme la porte, et j'entre doucement dans celui de Raymond que je trouve pal-

pitant et à demi-mort d'effroi devant un beefsteak aux pommes de terre.

Je referme la porte sur moi avant d'aller à lui, et je mets un doigt sur ma bouche ; nous avons l'air de deux conspirateurs. Cette fois Raymond parle si bas que j'ai bien de la peine à l'entendre.

« Il est là... lui dis-je en montrant mon » cabinet. — Oh ! je ne le sais que trop... » je l'ai entendu... Mais comment se fait-il ? » —Nous l'avons cru descendu : nous avons » ouvert notre porte ; mais il était là aux » aguets ; il a vu Agathe et il est entré : de » là une scène terrible ! parce qu'il se doute » qu'elle est venue ici avec vous ! car ce n'est » pas de moi qu'il est jaloux !...—Oh ! par- » bleu ! je ne sais que trop que c'est de » moi... J'ai bien vu tout à l'heure qu'il ne » croyait pas ce que je lui disais... Il avait » des doutes... il nous a peut-être vus passer » sur le boulevard !...—Cela serait bien pos- » sible : aussi vous êtes d'une imprudence ! » quand on fait une semblable partie, on » prend une voiture, et l'on entre chez le

» restaurateur par la porte de derrière...
» —C'est vrai!... vous avez raison... nous
» aurions dû entrer par derrière! mais je
» vous assure bien que c'est par là que je
» sortirai.—Il a cru d'abord que j'étais votre
» confident... que je n'étais là que pour vous
» servir... Au fait je m'expose un peu pour
» vous.....—Ah! mon cher Dorsan!..... je
» n'oublierai de ma vie ce que je vous dois!...
» —Enfin cela commence à se calmer.....
» Agathe est parvenue à lui faire entendre
» raison... elle lui dit qu'elle n'est venue
» ici que pour le guetter... C'est elle main-
» tenant qui joue la jalousie... —Oh! oh!...
» c'est délicieux!..... c'est charmant! ces
» femmes se tirent toujours de tout! —Je
» voulais les laisser dîner seuls; il ne le
» veut pas. Je suis sorti sous prétexte de
» commander le dîner.—Il l'est, mon cher
» ami..... et j'aurai soin de le payer. Je ne
» veux pas vous mettre en frais, quand
» vous vous sacrifiez pour me servir. —
» Comme vous voudrez... je vais donner le
» mot à la fille; puis nous nous mettrons à

» table. — Allez, mon généreux ami... dé-
» fendez-lui bien de parler de moi...—Soyez
» tranquille. — Ah! je n'ai plus qu'une
» crainte..... — Qu'est-ce donc? — Tout à
» l'heure, voulant faire une surprise à
» Agathe, je me suis amusé, pendant qu'elle
» avait le dos tourné à glisser mon portrait
» dans son ridicule.—Votre portrait! Oui,
» c'est-à-dire une de mes silhouettes... vous
» savez bien... que j'ai collée sur un fond
» rose, bordé de petits amours... Si, en
» voulant prendre son mouchoir, Agathe
» faisait tomber cela... ou ne sachant pas
» ce que c'est, voulait le regarder...—Peste!
» cela ferait un beau tapage!... c'est pour
» le coup que Gerville dirait que je m'en-
» tends avec vous pour le tromper!...—
» Tâchez, mon ami, tâchez qu'Agathe ne
» se mouche point! — Je ne puis pas ré-
» pondre de cela, mais je lui ferai signe de
» se moucher dans sa serviette; cela ne
» peut pas vous compromettre.—C'est cela
» même..... — Adieu! une plus longue ab-
» sence lui donnerait des soupçons. »

Je quitte Raymond, qui, cette fois s'enferme dans son cabinet. Je retourne près d'Agathe. La fille arrive avec le dîner ; elle paraît surprise du changement de cavalier : deux mots, et une pièce de cent sous que je glisse dans sa main, la mettent de suite dans nos intérêts. Elle promet de dire au gros monsieur que nous sommes trois, et elle s'éloigne enchantée de pouvoir s'amuser aux dépens de celui qui lui a fait renverser un potage sur ses pieds.

« Maintenant dînons, dis-je, en me mettant à table près d'Agathe : il faut convenir que nous l'avons bien gagné. Je ne m'attendais guère à dîner avec toi, je l'avoue !—Oh ! ni moi !... mais les plaisirs impromptu sont toujours les meilleurs. —Il est certain qu'il y a un mois nous étions déjà bien raisonnables dans nos tête-à-tête !... — Tiens, nous avons bien fait de nous quitter : on se retrouve avec beaucoup plus de charme !...—Oh ! je sais que tu aimes passionnément la variété. —Non, mon ami, ce n'est pas tant la va-

» riété que le fruit défendu, et quand je » pense que Gerville est à notre droite, » Raymond à notre gauche!... et que je suis » parvenue à ne point manger avec lui le » dîner qu'il a commandé... ah! ah! ah!... » — Ne ris donc pas si fort..... — Au con- » traire!... cela le rassure... il pense que Ger- » ville est de bonne humeur... Ah! ah! ah! » cela lui rendra l'appétit. »

Agathe est d'une gaieté folle; elle est obligée de tenir sa serviette sur sa bouche pour étouffer les élans de sa joie; le plaisir de tromper deux hommes à la fois donne à sa figure une expression nouvelle: jamais, je l'avoue, je ne l'ai vue si jolie. Elle m'agace, me pince, me lutine, m'enlace dans ses bras... Ah! mademoiselle Agathe! vous êtes bien perfide, mais bien séduisante! Depuis quelques jours, d'ailleurs, je ne fais l'amour qu'en œillades... et je sens qu'il faut rendre la mystification de Raymond complète... Ah! mon pauvre voisin!... et si vous saviez avec quelle ardeur Agathe vous mystifie.

Mais nous entendons monter ; c'est la demoiselle qui nous sert. Cette fille-là a du tact et de la pénétration : elle tourne au moins trois fois la clef dans la serrure avant d'ouvrir notre porte. On nous apporte le premier service. Je goûte le vin : c'est du volnay, première qualité.... Peste! mon voisin est gourmet.

« Oh! vous aurez un joli dîner, dit la » fille en riant : ce monsieur n'a rien » oublié... champagne... dessert... et puis » le coup du milieu. — Ah! nous aurons » le coup du milieu, dit Agathe : mon » ami, il ne faudra pas l'oublier, entends-» tu? — Sois tranquille. Ah! dites donc, » la fille, et le voisin vous a-t-il question-» née? — Oui, je lui ai dit que madame » dînait avec deux messieurs : il a l'air un » peu plus tranquille. — C'est fort bien. »

Nous fêtons le dîner de Raymond. Il est délicat et recherché. Dans un moment de calme, je prie Agathe de m'apprendre par quel hasard elle est venue dîner en partie fine avec mon voisin qu'elle n'aime pas.

« C'est pour mieux me moquer de lui, me » dit-elle. Depuis le jour où nous sommes » restés sur ton carré pour voir ta petite » bouquetière, Raymond s'avise de me faire » la cour. Il me poursuit avec ses déclara- » tions et ses billets doux, que je reçois » pour les montrer aux demoiselles du ma- » gasin ; ce qui nous fait beaucoup rire, » car son style est aussi plaisant que sa » personne. Il m'avait déjà demandé vingt » rendez-vous, lorsqu'aujourd'hui je l'ai » rencontré à la porte Saint-Denis : j'allais » rentrer chez moi, je venais de chez Ger- » ville, que je n'avais point trouvé. Raymond » me prie, me supplie de venir dîner avec » lui chez un traiteur : je le refuse d'abord; » mais bientôt le désir de me moquer de » lui, de rire à ses dépens, de m'amuser » enfin, me fait changer de résolution. » Tu sais d'ailleurs combien je suis étour- » die.... Je ne pensais pas justement ren- » contrer Gerville, auquel je t'avoue que » je tiens fort peu : j'accepte donc et je me » laisse conduire dans un cabinet particu-

» lier par le pauvre Raymond, qui croit » son triomphe assuré, tandis que je n'ai » jamais eu l'intention de lui rien accorder. » — Buvons à sa santé. — Volontiers.... » Est-ce le coup du milieu?.... — Un mo- » ment! comme tu y vas! nous n'y sommes » pas encore!.... Ce vol-au-vent est déli- » cieux.... et ce filet sauté au vin de Madère » et aux truffes!... — Et ce salmis de per- » dreaux... encore aux truffes!... Ah! ce » pauvre Raymond! Voyez-vous la malice! » il en a fait mettre dans tout!... »

La fille arrive avec le rhum et le second service. « Ah! mon dieu! dit Agathe, des » truffes au vin de champagne! mais c'est » pour en mourir... Et que mange le voi- » sin? — De la poule au riz, madame. — » C'est bien, c'est rafraîchissant; vous lui » donnerez aussi des pruneaux pour son » dessert, parce que c'est émollient. »

La fille nous laisse. Nous fêtons les truffes, le poulet, le buisson d'écrevisses, dont Agathe veut envoyer les pattes à Raymond. Nous n'oublions pas le coup du milieu : ma

compagne y tient beaucoup ; j'y tiens aussi. Avec son dîner de bonne fortune, ce séducteur de Raymond nous a mis le diable au corps ; il me paraît qu'il lui faut des truffes dans ses parties fines !... Mais en me faisant prendre sa place près d'Agathe, il m'a chargé d'une terrible besogne !.... « Venge-toi, me dit-elle à chaque instant, » venge-toi, Eugène : tu sais que Raymond » est cause que l'on a vu sortir ta petite » vestale de chez toi.... Tu sais qu'il faisait » aussi des propos dans ta maison, quand » j'allais te voir..... Tu sais que, par sa » curiosité et son indiscrétion, il t'a brouillé » avec plusieurs dames..... Venge-toi » bien..... venge-toi toujours !.... »

Que les femmes sont terribles quand il s'agit de vengeance !... Agathe ne me laisse point de répit, et cependant ma rancune commence à s'épuiser : heureusement que l'on apporte le dessert. Allons ! voilà du champagne maintenant ! et du fromage à la vanille, des massepains, des biscuits à la rose, de la gelée au marasquin, de la li-

queur des îles de madame Amphoux !... Je suis perdu !... Raymond veut ma mort.

« Je voudrais bien connaître la mine » qu'il fait maintenant, dit Agathe : va » donc un peu lui parler. »

Je sors de notre cabinet, qu'elle tient entr'ouvert pour écouter : je tousse légèrement devant la porte de Raymond : il m'ouvre.

» Eh ! bien ! où en êtes-vous ? me dit-il. » — Oh ! cela va bien !... cela va très- » bien !.... nous sommes au dessert. — Et » Gerville ? — Oh ! il ne pense plus à rien ! » — Je craignais qu'il n'eût fait une scène » à Agathe. Il m'a semblé l'entendre gémir, » soupirer...—C'était de regret... d'amour.. » et puis elle fait encore semblant d'être » jalouse... mais dans le fond, je vois bien » qu'elle ne pense qu'à vous. — Oh ! elle » m'adore, mon ami !... je n'en saurais » douter..—Votre dîner est délicieux, vous » faites bien les choses, M. Raymond. — » Ah ! oui... je l'avais ordonné avec inten- » tion !.... je croyais le partager avec elle !..

» Elle sait que c'est vous qui l'avez com-
» mandé; elle vous en a la même obliga-
» tion. Je vois dans ses yeux qu'elle ne
» mange pas une truffe sans penser à vous.
» — Chère Agathe!.... Mais j'entends
» rire..... il me semble.... — Oui.... c'est
» elle.... Elle rit du bout des dents pour
» mieux le tromper; mais le fromage fouetté
» m'attend : adieu, mon ami... — Com-
» ment vous n'avez pas encore bu le cham-
» pagne?... — Pas encore. — Vous avez
» cependant l'air bien échauffé.... — C'est
» le coup du milieu qui donne cet air-là.
» — Dites-moi, dois-je partir avant ou après
» vous?...—Mais... avant c'est le plus sage.
» — J'irai me promener dans le jardin du
» café Turc.... devant le petit pavillon où
» il y a un croissant.... — Je vois cela d'ici.
» — Si par hasard Gerville vous quittait
» ou s'il emmène Agathe, vous viendrez
» me retrouver là..... — C'est entendu. —
» En ce cas je vous y attendrai.... Au
» revoir, mon cher voisin... Je vous de-
» mande bien pardon de tout le mal que

» je vous donne!.... Ce que vous faites » pour moi aujourd'hui est un vrai trait » d'ami. Je n'ai plus qu'une prière à vous » faire.... veillez sur ma silhouette! faites » signe à Agathe pour qu'elle ne touche » pas à son sac... faites çà pour moi, mon » ami. — C'est déjà fait. — C'est égal, » faites-le encore pour ma tranquillité. — » Je vais tâcher : au revoir. »

Je retourne près d'Agathe, qui rit aux larmes. Je n'avais pas encore pensé à lui parler de la silhouette; ce fut le bouquet pour le dessert. Le profil du voisin était collé sur un papier rose à vignettes, et nous voyons au bas quelque chose d'écrit : ce sont des vers de Raymond; cela doit être curieux :

« Si mon profil est entouré d'amours,
» C'est que pour vous j'en ressens tous les jours. »

C'est ingénieux!.... c'est digne de Berthellemot; seulement comme nous remarquons qu'un des petits amours est sur le bout de son nez, nous trouvons qu'il aurait

dû mettre *j'en flaire* au lieu de *j'en ressens.*

Agathe veut d'abord coller mon voisin sur la glace de notre cabinet; mais elle change d'avis : elle garde précieusement la silhouette dont elle compte faire tirer des copies, qu'elle prétend mettre dans des circulaires amoureuses, faites avec les billets doux de Raymond, et qu'elle adressera à toutes les demoiselles de modes de sa connaissance, en ayant soin de mettre au bas l'adresse de l'original.

Le champagne achève ce que le dîner tonique a commencé; nous sommes en train de dire et de faire mille folies. Agathe se bourre de massepains et de gelée; je fais sauter les bouchons ; le vin mousse et pétille, et de nos verres passe bientôt sur nos lèvres; nous ne savons plus ce que nous disons; mais nous savons bien ce que nous faisons! Agathe ne se contraint plus, et si Raymond écoute... oh ! cette fois il va croire que nous nous battons.

Mais le champagne, après avoir moussé lorsqu'on le verse, ne mousse plus ensuite

qu'en étant fortement secoué et finit enfin par ne plus mousser du tout. Ainsi, lecteurs, s'éteignent ces volcans qui ont brillé du plus vif éclat! Ainsi, lectrices, s'éteindront ces feux charmans que jettent vos beaux yeux et qui vous font faire tant de conquêtes. Tout passe, hélas! dans la nature! tout se ruine, se détruit, s'anéantit, tout meurt! C'est la loi universelle, nous naissons pour cela, et chaque pas dans la vie en est un vers le tombeau; il n'y a pas là moyen d'entrer en arrangemens :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

Je ne sais pas trop comment le champagne m'a conduit à cette citation; mais au reste je suis certain que vous ne m'en saurez pas mauvais gré; ces vers-là ne sont déplacés nulle part, je voudrais bien les avoir faits.

Nous sommes donc devenus sages, en action du moins ; je regarde ma montre !... bientôt huit heures... peste ! et mon rendez-vous... Le champagne ne m'a pas entièrement fait perdre la mémoire, mais j'avoue qu'Agathe m'a fait perdre une grande partie de mes feux.

Raymond doit être depuis long-temps en faction au café Turc ; quant à Gerville nous l'avons vu partir il y a plus d'une heure ; rien ne nous gêne donc pour sortir. Ma compagne met son chapeau, son schall, et tâche de se donner un air modeste qu'elle ne peut pas parvenir à attraper, même en baissant les yeux ; moi, je fais ce que je puis pour avoir un maintien grave et surtout une démarche ferme : ce diable de champagne me porte toujours à la tête !... Cependant nous pouvons sans inconvéniens nous montrer sur le boulevard : nous ne sommes qu'étourdis.

Nous sortons du Méridien ; Raymond a tout payé : la maîtresse et les demoiselles nous saluent en souriant. « Est-ce que nous

» avons quelque chose de drôle dans la
» physionomie? dis-je à Agathe. — Non;
» mais crois-tu donc que ces gens-là ne de-
» vinent pas que nous venons de nous mo-
» quer de Raymond?... On croit peut-être
» que c'est mon mari. — Oh! ce serait un
» peu trop fort! — Bah! cela s'est vu. —
» Nous voici devant le café Turc : entrons-
» nous? — Pourquoi faire? — Pour relever
» Raymond qui fait sentinelle. — Qu'il y
» reste. Je n'ai pas envie d'être encore en-
» nuyée de son amour, j'en ai bien assez.
» Tout a tourné comme je le voulais; mais
» comme une pareille aventure n'arriverait
» pas deux fois, je t'assure que désormais
» il ne me menera plus en cabinet particu-
» lier. — Pauvre Raymond! voilà une partie
» fine qui lui sera bien profitable!... mais
» j'aperçois le Château d'eau.... quelqu'un
» m'y attend; je te laisse. — Quoi!... déjà?
» — Notre pièce est finie, ma chère amie;
» nous ne pouvons plus nous être d'au-
» cun secours : n'attendons pas pour nous
» quitter que l'ennui succède au plaisir,

» et que les fumées du champagne soient » entièrement dissipées ; du moins nous gar- » derons de cette rencontre un souvenir » agréable. — Adieu donc, mon cher Eu- » gène : puissions-nous, en nous retrou- » vant encore, nous amuser autant ! »

Agathe s'éloigne, et moi je vais faire le tour du Château d'eau.

CHAPITRE VII.

La rose sans épines.

Voila déjà six fois que je me suis promené autour du bassin ; je m'arrête de temps à autre devant les lions que je considère sur toutes les faces ; puis, pour varier, j'écoute l'eau se précipiter dans le passage où elle rejoint les canaux : tout cela est sans doute fort récréatif ; cependant je commence à m'en lasser. La sentinelle me regarde avec attention ; sans doute je commence à lui devenir suspect.

La nuit vient ; je vais m'éloigner... Je vois se diriger vers moi une femme en petit bonnet... est-ce elle enfin ?... Je n'ose plus m'en flatter ; je me suis trompé si souvent,

car j'ai la vue un peu faible ; mais on vient toujours de mon côté... Oh ! cette fois, c'est bien elle.

Caroline m'aborde en souriant : elle n'est pas en grande toilette ; mais il règne une certaine recherche dans sa mise ; son bonnet est noué avec soin, et ses cheveux, je le gage, ont resté toute la journée dans les papillotes : on ne prend pas tant de peine pour quelqu'un que l'on ne veut pas écouter ; cette jeune fille me semble bien rusée ! Mais quoique le champagne me rende encore plus étourdi qu'à l'ordinaire, je ne me soucie pas de donner le bras à une grisette, en bonnet, dans l'intérieur de Paris.

« Je commençais à perdre l'espérance de » vous voir, lui dis-je. — Pourquoi donc ? » il n'est que huit heures et quart ; je ne » puis sortir plus tôt de mon magasin. — Al- » lons faire un tour de promenade dans » les champs... — Dans les champs !... oh ! » non, il est trop tard... je ne puis rentrer » passé neuf heures ; ma tante me gron-

» derait..... — Voilà une tante bien en-
» nuyeuse!.. — Entrons quelque part...—
» Non!.. je ne veux pas... Oh! si j'étais
» vue avec vous!.. »

Je ne veux pas lui dire que je ne me soucie pas non plus de me carrer sur le boulevard avec elle ; car enfin il est des convenances que je ne veux pas braver ! Elle a un tablier et un bonnet, et cela me gêne beaucoup. Certainement je ne fais pas plus de cas d'une marchande de modes que d'une fleuriste ; mais Agathe est mise en dame et je puis lui donner le bras : un schall et un chapeau changent considérablement une femme, et voilà de ces petitesses auxquelles un jeune homme qui va dans le grand monde est forcé de se soumettre tout en les méprisant. Certes, si Nicette m'avait rencontré à midi, au lieu de minuit, je ne l'aurais pas reconduite à pied chez madame Jérôme.

« Promenons-nous un peu dans la rue
» des Marais, me dit Caroline : au moins
» je ne craindrai pas tant d'être aperçue.
» — Très-volontiers. »

Voilà une proposition qui me convient beaucoup. Nous descendons l'escalier, nous prenons le passage du Wauxhall, et nous voilà dans la rue des Marais, rue très-favorable aux promenades sentimentales. Mademoiselle Caroline connaît les bons endroits.

On devine le sujet de notre conversation : entre deux amans, entre un galant et une coquette, entre une jolie femme et un joli garçon, un jeune homme et une grisette, on traite sans cesse la même matière, on parle d'amour et encore d'amour !.. Depuis des siècles cela fait le fond de la conversation entre l'homme et la femme : on a dû dire considérablement de choses là-dessus, et cependant le sujet n'est point épuisé ; il est vrai que chacun le traite à sa manière : mais au bout du compte, n'est-ce pas toujours pour arriver au même but !

Les fumées du champagne me font traiter mon sujet très-lestement ; mademoiselle Caroline qui n'a sans doute pas fait le même dîner que moi, se tient sur la ré.

serve. Je n'obtiens rien d'elle ; elle met toujours sa tante en avant, se plaignant de la rigueur avec laquelle on la traite ; mais n'ayant pas les moyens de se soutenir seule, il lui faut se soumettre à la nécessité.

Je crois entrevoir les désirs de la jeune fille qui aime la liberté, ne parle qu'en soupirant de chapeaux et de toilette, et paraît autant s'ennuyer de sa tante que de son magasin. Je laisse entrevoir le moyen de se trouver libre et heureuse ; je touche un mot d'une petite chambre, bien meublée, où l'on serait sa maîtresse, où l'on travaillerait à son aise, où l'on ne ferait enfin que ses volontés : tout cela est bien séduisant ! Mademoiselle Caroline m'écoute très-attentivement : elle ne répond pas : mais elle soupire, baisse les yeux. Je parle toilette, spectacle, parties de plaisirs ; elle me regarde en souriant, et me laisse prendre un baiser bien tendre.... Allons : j'ai trouvé le côté faible : la jeune fille s'ennuie ; elle veut être sa maîtresse ; elle veut enfin qu'on la mette dans sa chambre. Toutes

ces petites grisettes sont de même ; c'est après cela qu'elles aspirent, comme si une fois chez elles leur fortune était faite. Je vois que la fleuriste soupire aussi après ce moment, et que jusque-là elle ne m'accordera rien. Cela ne m'annonce pas positivement de l'amour ; mais cela dénote de la prévoyance et du calcul. Que ferai-je ?... Ma foi !... encore une folie... Caroline est charmante ; la reconnaissance me l'attachera peut-être : la reconnaissance, direz-vous, parce que je veux la séduire !.. Oui ! je conviens que ce n'est pas le mot propre ; mais remarquez que je lui laisse faire d'abord toutes ses réflexions.

« Caroline, votre tante a-t-elle besoin de » vous pour vivre ? — Non, monsieur ; et je » suis bien sûre, au contraire, qu'elle ne » serait pas fâchée de me voir établie. — » J'entends. Vous n'avez pas d'autres pa- » rens ? — Non, monsieur. — Vous vous » quitteriez sans regret ? — Oh ! certaine- » ment, car nous nous disputons souvent ; » et si j'avais pu me mettre dans ma cham-

» bre, il y a long-temps que je l'aurais fait.
» En ce cas, dès demain vous serez chez
» vous.—Se peut-il!.. quoi!.. monsieur!..»

Elle fait un bond de joie, puis se retient, parce qu'elle pense qu'il ne faut pas laisser voir tout le plaisir qu'elle éprouve, et qu'il est convenable de faire encore quelques façons.

« Mais... monsieur... je ne sais si je dois
» accepter... — Qui vous en empêche? —
» Que dira le monde?...—Il me semble que
» le monde doit moins vous inquiéter que
» votre tante; et puisque vous ne craignez
» pas de la fâcher, que vous importe ce que
» diront des étrangers? — C'est vrai, mon-
» sieur; cela m'est fort indifférent : d'ail-
» leurs il y a déjà plusieurs demoiselles de
» mes amies qui ont fait comme cela, et
» qui ne s'en sont pas mal trouvées. — Oh!
» les exemples ne vous manqueront pas.
» Ainsi donc, ma chère amie, tenez-vous
» prête pour demain à la même heure; je
» viendrai vous prendre ici : vous aurez
» fait un paquet de ce qui vous sera le plus

» nécessaire, et je vous conduirai chez » vous.—Eh bien ! puisque vous le voulez... » à demain... je serai prête...—Ah ! encore » une question. Quel est ce monsieur Jules » avec qui vous étiez à Tivoli ?—Oh ! c'est » un jeune homme bien honnête, qui me » menait promener quelquefois avec ma » tante. — Je vous crois ; mais serait-il cent » fois plus honnête, il faut me promettre » de ne point le recevoir chez vous, et ne » plus vous promener avec lui. — Soyez » tranquille : je sais bien que cela ne se » doit pas, et je ne voudrais pas vous con- » trarier en rien. — Vous êtes charmante : » ainsi donc voilà qui est décidé. — Oui, à » demain ; il est tard ; séparons-nous. »

Je prends sur les lèvres de Caroline les arrhes de notre marché, et elle s'éloigne lestement, sans doute pour se préparer d'avance à son changement de situation.

Je vais donc entretenir mademoiselle Caroline. Ce mot d'entreteneur sonne mal à mes oreilles ; en général il semble désigner les vieux libertins, les gens laids, sots, in-

firmes, que la fortune seule a favorisés, et qui n'obtiennent qu'au poids de l'or des faveurs que d'autres ont souvent eues sans effort. Ces personnages sont bien rarement aimés, et presque toujours trompés; je me suis moi-même amusé à leurs dépens, et je vais entretenir Caroline!... Non, je vais la mettre dans sa chambre, voilà tout; je lui ferai bien, par-ci par-là, quelques petits cadeaux; mais il faudra qu'elle continue de travailler; je n'ai pas envie de satisfaire toutes ses fantaisies : je ne suis donc que son amant et non son entreteneur.

On tâche toujours d'envisager ses actions sous le point de vue le plus favorable; d'ailleurs Caroline est vraiment jolie; il y a déjà long-temps que je soupire pour elle; je vais enfin la voir combler mes vœux. Je me persuade qu'elle m'aime, quoique je n'aie encore rien vu dans sa conduite qui pût me le prouver; mais il est si doux de se flatter d'inspirer ce sentiment! Elle est coquette; mais je la fixerai; elle ne verra que moi, ne sortira qu'avec moi; elle fera

toutes mes volontés, et elle me sera fidèle : voilà comme j'arrange tout cela.

Le lendemain, dès le matin, je songe à tout ce que j'ai à faire. Je n'ai pas de temps à perdre ; je m'habille à la hâte, et en refermant ma porte, je me cogne contre Raymond qui venait me voir en veste du matin.

« Vous sortez déjà ? me dit-il. — Oui, » mon voisin ; j'ai beaucoup d'affaires. — » Diable ! j'aurais voulu causer avec vous... » — Ce sera pour une autre fois. — Vous » n'êtes pas venu me rejoindre hier au café » Turc ; je suis resté jusqu'à dix heures » dans le jardin. — J'en suis fâché. Adieu... » — Dites-moi donc..... et mon portrait ; » Agathe a-t-elle mon portrait ? »

Je n'écoute plus Raymond ; je suis au bas de l'escalier : je parcours tous les environs pour trouver une chambre, il m'en faut une où l'on puisse entrer de suite, et je désire qu'elle ne soit pas éloignée de chez moi. Je n'ai pas encore rencontré ce qu'il me faut : c'est ou trop haut ou trop triste,

ou trop sale. Je marche le nez en l'air, cherchant partout des écriteaux. En m'arrêtant devant une porte-cochère, j'entends tousser légèrement à quelques pas de moi : cette toux-là me paraît affectée ; je me retourne et j'aperçois Nicette. J'étais à deux pas de sa boutique, sans m'en douter ; Nicette me regarde, puis baisse les yeux ; elle n'ose me saluer ni me parler en plein jour : pauvre petite ! Je me souviens alors de son bouquet que j'avais oublié : je ne l'ai pas encore remerciée de cette attention !... Je m'approche de sa boutique, et tout en choisissant quelques fleurs, je lui dis à demi-voix combien je suis sensible à son souvenir ; elle rougit de plaisir, et je m'éloigne, la laissant me suivre des yeux.

Enfin je trouve dans la rue Caumartin ce que je voulais : deux petites pièces bien propres, bien gaies, dans lesquelles on peut venir demeurer de suite. Il ne s'agit plus que de les meubler ; mais avec de l'argent, rien n'est si facile. Je cours chez un tapissier ; j'achète tout ce qu'il faut, et je

fais apporter tout cela de suite avec moi. En moins de trois heures le petit appartement est meublé complètement ; je ne voulais d'abord qu'y mettre le nécessaire ; mais l'amour-propre s'en mêle ; je veux causer à Caroline une surprise agréable ; il faut une bergère pour se reposer à son aise ; il faut une ottomane pour se reposer deux ; il faut des glaces à une jolie femme ; mais il lui faut surtout une toilette , et enfin un bon lit ; il faut des rideaux pour se dérober aux regards des voisins; il les faut doubles pour diminuer l'éclat du jour ; il faut enfin une petite pendule pour ne pas oublier l'heure en parlant d'amour ; et c'est toujours de cela qu'on parlera à Caroline ! Tous ces petits détails vont plus loin que je ne le voulais d'abord ; mais je tâcherai d'économiser sur autre chose, et ce sont de ces dépenses extraordinaires qui ne se font que rarement !

Enfin tout est terminé. J'ai les clefs de l'appartement : il n'y a point de portier dans la maison ; ce sont des espions de

moins. Ah ! il faut tout prévoir : ce soir Caroline viendra habiter ce quartier qui lui est peu connu ; je veux au moins pouvoir lui offrir à souper ; il doit y avoir un traiteur aux environs. Allons vîte commander une petite collation ; mais avant que ma maîtresse ne prenne possession de son nouveau domicile, ai-je bien pensé à tout ?... ne lui manquera-t-il rien ?... Mettons quinze louis dans cette commode pour subvenir à ses premiers besoins ; car dans les premiers momens de son changement de fortune, elle ne songera guère à travailler, et c'est fort excusable, la tête tourne si facilement à une jeune fille ; mais on se fait à tout, et il me semble que si ma jolie fleuriste veut être sage, rangée, et se bien conduire, elle pourra se trouver très-heureuse.

Je suis allé chez le traiteur ; j'ai commandé pour neuf heures un souper délicat. Maintenant tâchons de tuer le temps jusqu'à ce soir ; il est l'heure du dîner ; je n'ai pas faim, n'importe ! dînons toujours : cela m'occupera.

Il est six heures : encore deux heures et demie qui vont être éternelles. Allons nous promener : il me semble que dans ce moment, je ne serais pas fâché de rencontrer Raymond pour me distraire : allons rue Vivienne ; c'est là qu'est le magasin de modes dans lequel travaille Agathe ; je gage que Raymond rôde aux alentours.

En approchant du magasin d'Agathe, j'aperçois beaucoup de monde rassemblé devant une affiche collée à dix pas de la boutique. Je n'ai pas l'habitude de m'arrêter pour lire les effets ou les chiens perdus ; mais je vois tout le monde rire : ce n'est donc pas une de ces annonces ordinaires. Je m'approche...,. j'écoute : « C'est bien » plaisant, dit l'un. — C'est un excellent » tour, dit l'autre : je suis sûr qu'il est res- » semblant ; je reconnais ce profil-là. »

Je veux approcher à mon tour. Je me fais jour... que vois-je !... la silhouette de Raymond que l'on a collée sur une grande feuille blanche, et au-dessus de laquelle est écrit en gros caractère : « *Avis aux dames*

» *et demoiselles. L'original de ce portrait*
» *cherche une personne de trente à trente-six*
» *ans, qui veuille accepter un dîner dans un*
» *cabinet particulier.* »

Je devine aisément quel est l'auteur de cette méchanceté. Agathe est avec ses compagnes sur la porte du magasin, et ces demoiselles rient aux larmes, en voyant la foule qui se presse devant la silhouette, et en entendant les remarques de chacun. J'ai pitié de ce pauvre Raymond ; si j'osais, j'arracherais sa figure exposée à la risée des passans : il est vrai qu'on ne peut guère le reconnaître d'après un profil noir ; cependant la physionomie de mon voisin est très-originale, et l'artiste en silhouettes a, malheureusement pour lui, parfaitement attrapé sa ressemblance, à laquelle d'ailleurs il a eu le temps de s'exercer, puisque Raymond a passé la soirée dans sa boutique.

Parmi les curieux je remarque le petit Friquet, qu'on est toujours certain de trouver devant les affiches, les boutiques

de caricatures, les marchands de galette, les chanteurs des rues, et tous les spectacles en plein vent. Le petit clerc a reconnu Raymond; il se tient le ventre à force de rire et s'écrie : « Tiens! je le connais !..... » c'est M. Raymond !... qui vient chanter » chez ma tante !... Oh !... c'est bien lui !... » Oh! que c'est méchant de l'avoir collé » là. »

Et tout en disant que c'est méchant, le petit sournois répète à chaque instant : « Je le connais : c'est M. Raymond qui va » chez ma tante. »

J'allais m'éloigner, lorsqu'en me retournant j'aperçois Raymond qui se promène devant le magasin d'Agathe, en faisant le gentil et en lui lançant des œillades auxquelles elle ne répond que par des éclats de rire.

Le malheureux va venir du côté de son portrait : si Friquet l'aperçoit, il est perdu; car le petit clerc ne manquera pas de le faire reconnaître par tout le monde : je veux tâcher de lui sauver cette mortifica-

tion. Je cours à lui ; je lui prends le bras et veux l'emmener avec moi.

« Venez, mon cher Raymond, venez... » Allons prendre le café ensemble. — Je » ne peux pas, mon ami ; vous voyez que » je suis ici pour quelque chose... Je guette » Agathe... je veux lui parler... — Vous » lui parlerez plus tard ; venez donc... — » Non pas... le moment me paraît favora- » ble..... Elle n'ôte pas les yeux de dessus » moi. »

En effet la traîtresse lui fait des mines à mourir de rire, de crainte qu'il ne s'éloigne. M. Raymond, qui ne l'a jamais vue le regarder comme cela, et qui s'aperçoit que toutes les demoiselles du magasin ont les yeux sur lui, ne se sent pas de joie ; il se dandine dans la rue en s'appuyant sur son rotin ; c'est en vain que je le tire par le bras ; il n'y a pas moyen de lui faire perdre de vue la boutique de modes. Mais il remarque la foule assemblée à quelques pas...

« Il y a quelque chose là-bas..... Allons » voir ce que c'est..... — Bah ! cela n'en

» vaut pas la peine... C'est quelque récom-
» pense pour un chien perdu, ou l'annonce
» d'une nouvelle huile pour empêcher les
» cheveux de tomber et de blanchir! —
» Peste! mon ami, ces huiles-là ne sont
» pas à dédaigner ; quant à moi, j'essaie de
» toutes celles qui paraissent : à la vérité
» cela me donne souvent des migraines ;
» mais pour conserver sa jeunesse, vous
» conviendrez qu'il faut bien risquer quel-
» que chose. D'ailleurs je crois que ce n'est
» pas cela qu'on regarde... Comme tout le
» monde rit!..... Oh ! il faut que ce soit
» fort plaisant... — Ne savez-vous pas que
» dans Paris la moindre bagatelle va faire
» assembler cent personnes...—N'importe...
» je veux voir cela..... J'aime à rire aussi ,
» quand l'occasion se présente.... Je vais
» bientôt vous dire ce que c'est. »

Il est impossible de le retenir ; il a déjà franchi le ruisseau avec une légèreté dont je ne le croyais pas capable. Le voilà dans la foule des curieux , jouant des coudes et des mains pour passer devant les autres.

Les demoiselles de modes ne le perdent point de vue. Je veux aussi être témoin de l'effet que va produire sur lui sa silhouette. Au moment où il parvient jusqu'au mur et reste immobile devant son profil, ne pouvant encore en croire ses yeux, le petit clerc, qui n'a pas quitté la place, pousse un cri en l'apercevant, et enchanté de pouvoir le désigner à tous ceux qui l'entourent, lui dit : « Voilà votre portrait, mon» sieur Raymond : il est bien ressemblant! » Et tous les jeunes gens répètent avec Friquet : *C'est M. Raymond qui va chez ma tante.*

Mon voisin enfonce son chapeau sur ses yeux, de manière à ce qu'on ne voie plus que le bout de son nez ; il veut fuir et se jette à travers les badauds, qui se font un plaisir de lui barrer le passage en l'accablant de huées et de plaisanteries. Raymond ne se possède plus ; il pousse tant qu'il écarte les curieux. Il marche à grands pas, les éclats de rire qui partent du magasin de modes, achèvent de lui percer le

cœur. Il va comme le vent ; mais son chapeau lui couvre tellement les yeux, qu'il ne voit pas devant lui, et va se jeter sur un aveugle conduit par un chien qui tient une sébile dans sa gueule.

Raymond a poussé le pauvre diable qui tombe sur son derrière en poussant un juron énergique ; le chien qui voit tomber son maître, lâche sa sébile pour sauter après Raymond : l'aveugle crie au voleur, parce qu'il entend ses gros sous rouler sur le pavé ; Raymond jure à son tour parce que le caniche lui mord les jambes. On court pour mettre la paix et relever le mendiant ; mais on ne sait comment en approcher, parce qu'il tape à tort et à travers avec son bâton, croyant frapper la personne qui l'a renversé, tandis que Raymond lutte avec le chien qui a pris sa jambe pour sa sébile et ne veut plus la lâcher.

Enfin l'aveugle est relevé, on parvient à remettre la sébile dans la gueule du fidèle animal qui vient de combattre pour son maître. Comme il faut un dédommagement

au pauvre diable qui se tâte la fesse et demande sa recette, mon voisin est contraint à fouiller à sa poche, tandis que tout le monde lui corne aux oreilles... « Allons, M. Raymond, il faut être généreux et ne pas aller » dans les rues de Paris comme un fou. »

Pour se débarrasser de la foule qui, à chaque instant, devient plus considérable, Raymond vide ses poches ; et plus il donne, plus l'aveugle se plaint de sa fesse. « Ces » drôles-là ne sont jamais contens! dit mon » voisin, voilà douze francs pour ton derrière et trente sous pour ta recette, je » crois que c'est bien assez. — Vous m'avez » blessé, dit l'aveugle, qui crie comme un » sourd, je ne pourrai marcher de huit » jours ; il faut me dédommager de la perte » que çà m'occasionnera. — Allons... tiens, » voilà encore douze francs... — Çà n'est » pas assez, mon bourgeois... — Comment! » cela te fait trois livres par jour, et tu n'es » pas content! Il paraît que le métier est » bon. — Je suis un pauvre père de famille ; » j'ai cinq enfans.... — Et pourquoi ta

» femme ne te conduit-elle pas, au lieu de
» te confier à un chien ?—Ma femme chante
» sur la place Maubert, mon bon monsieur.
» — Et tes enfans ?— Mon aîné chante sur
» le boulevard des Italiens ; ma cadette
» chante dans la rue du Grand-Hurleur ;
» ma troisième chante au Mont-Parnasse ;
» mon quatrième chante aux Champs-Ély-
» sées, et mon petit dernier commence à
» chanter dans la rue du Petit-Lion. Nous
» chantons tous, mon bon monsieur. — Eh
» bien ! ils viendront se plaindre encore !...
» Des gens qui chantent du matin au soir !...
» et qui ne donnent pas leur journée pour
» trois livres ; je vous demande s'il y a dans
» Paris une famille plus heureuse que
» celle-là ?... »

Le public rit de la réflexion de mon voisin. L'aveugle, qui veut encore faire le méchant, est menacé d'aller montrer ses parties blessées à M. le commissaire, qui a un tarif pour les derrières de toutes les conditions. Le mendiant ne se soucie pas d'exposer ses fesses à la justice, craignant

un rabais considérable; il s'éloigne avec son chien, Raymond avec sa courte honte, et moi avec la silhouette que j'ai arrachée et fourrée dans ma poche.

L'heure est venue d'aller chercher Caroline. Je prends un fiacre et me fais conduire derrière le Château d'eau. Là, je descends et vais me promener sur le boulevard en attendant ma jeune fugitive. Cette fois elle ne tarde pas à paraître, tenant à la main plusieurs cartons : elle sourit du plus loin qu'elle m'aperçoit; il règne dans ses manières plus d'abandon, dans ses regards plus de tendresse qu'elle ne m'en avait jamais témoigné : oh ! je vois bien maintenant que je suis maître de son cœur.

Je la conduis de suite à la voiture : nous emballons les cartons; nous nous plaçons l'un contre l'autre; je dis au cocher de fouetter ses chevaux : il me tarde d'être arrivé et de jouir de sa surprise. Enfin après une course rapide, pendant laquelle elle m'a laissé la tenir dans mes bras et lui répéter que je l'aimerai toujours, nous arri-

vons rue Caumartin, devant la porte de son nouveau logement.

J'ouvre la porte bâtarde ; je paie le cocher ; Caroline prend ses cartons, et je lui donne la main pour monter l'escalier, car il est nuit et l'on n'y voit pas. Je suis étonné de ne point sentir sa main trembler dans la mienne... Au moment d'un si grand changement dans sa situation, elle n'est point agitée... c'est une jeune fille qui a beaucoup de caractère.

Enfin nous sommes chez elle ; une vieille voisine nous donne de la lumière : Caroline peut examiner son nouveau domicile. Elle jette autour d'elle des regards charmés ; je vois le plaisir briller dans ses yeux. « Ah! » que c'est joli... que c'est joli !... » dit-elle à chaque instant ; et elle s'assied sur une bergère, sur l'ottomane, va se mirer à sa toilette, examine ses rideaux, sa commode, sa pendule, sa table, ses chaises... Il n'y a que le lit qu'elle n'ose point aller examiner... est-ce par pudeur ?

« Vous êtes donc contente? lui dis-je en

» la faisant asseoir sur mes genoux. — Eh ! » comment ne le serais-je pas ? Ce logement » est charmant... tout cela est d'une élé- » gance... il n'y manque rien... je vais avoir » l'air d'une femme comme il faut. — Vous » vous y plairez donc ? — Je sens que je ne » pourrais déja plus le quitter. — Je suis » charmé d'avoir réussi : tout ce qui est ici » est à vous. — A moi !... En vérité... vous » êtes trop généreux !... — Et si vous ne » m'aimez pas, vous êtes encore la maîtresse » de ne point me voir ; je ne prétends pas » mettre un prix à ce que je fais... — Ah ! » quelle idée !... si je ne vous aimais pas... » est-ce que j'aurais consenti à vous suivre ?.. » est-ce que j'accepterais quelque chose de » vous ?... »

Je ne lui en laisse pas dire davantage ; un baiser lui ferme la bouche... On sonne avec violence ; Caroline fait un mouvement de frayeur. « Qui peut donc venir ici ? » me dit-elle. Je la rassure et vais ouvrir.

C'est le traiteur qui apporte le souper que j'ai commandé : cette vue rend à Ca-

roline toute sa gaieté. Nous dressons le couvert; la manne est débarrassée; les mets sont placés sur la table, le marmiton renvoyé. Nous sommes seuls, nous sommes chez nous, nous sommes nos maîtres.

Je n'ai pas grand appétit; mais je vois avec plaisir que ma compagne fait honneur au repas. Elle mange de tout, trouve tout bon. Du moins, me dis-je, celle-ci ne fait pas encore la petite-maîtresse; elle ne cherche pas à cacher sa joie et son appétit; elle avoue que chez sa tante elle ne soupait jamais aussi bien; elle convient qu'elle aime la bonne chère; les friandises et le vin muscat. Versons-lui donc du vin muscat; je ne veux pas la griser, mais une petite pointe achevera de bannir un reste de cérémonie qui gêne encore sa gaieté.

Caroline a de l'esprit, des saillies, de la finesse; peut-être même en a-t-elle trop. J'entrevois que cette jeune fille peut aller loin et devenir la femme à la mode; je conçois qu'elle s'ennuyait dans la rue des Rosiers : elle désirait en secret briller sur un

plus vaste théâtre, parce qu'elle devine les succès qui l'attendent. Tâchons, autant qu'il me sera possible, de ne point trop flatter son goût pour le luxe, la toilette et la dépense; car ce serait le diable ensuite pour la faire changer de route.

Mais la pendule sonne : onze heures. « Quoi! déjà? dit Caroline ; comme le temps » passe vîte !... »

Je suis à ses côtés; je la tiens dans mes bras; je repose ma tête sur son épaule : le silence a remplacé les élans de notre joie; mais le silence peint mieux le trouble du cœur que les bruyans éclats de la folie.

« Il est bien tard... répète enfin Caroline » à demi-voix.—Faut-il donc nous quitter? » lui dis-je, et n'êtes-vous pas maintenant » votre maîtresse? »

Elle baisse les yeux et ne répond pas; mais ai-je besoin d'autres aveux? Elle ne se défend plus que faiblement; et je suis si bonne femme de chambre, qu'en un instant elle se trouve en toilette de nuit, si toutefois on peut appeler cela toilette : il est vrai

que j'arrache et casse tout, cordon, lacets, épingles!.. Ces obstacles-là sont bien faibles : heureusement la mode ne veut pas que nos dames soient revêtues d'une cuirasse d'acier!... mais alors même l'amour saurait en trouver le défaut.

Il est un obstacle plus doux que je désire rencontrer ; mais il faut bien l'avouer, celui-là ne se trouva pas. Ah! mademoiselle Caroline!... j'aurais dû m'en douter!.... Qu'importe après tout! en est-elle moins jolie? Non, sans doute ; peut-être même est-ce cela qui donnait à sa physionomie cette expression de malice et de coquetterie qui m'a séduit. Mais je ne puis m'empêcher de songer qu'un autre en a obtenu bien plus que moi sans mettre la demoiselle dans sa chambre ; cependant, pour nous consoler, rappelons-nous la chanson :

« Le premier pas se fait sans qu'on y pense. »

Ce n'est que le second qui se fait avec réflexion, il y a donc beaucoup plus de gloire à faire faire le second que le premier ; tâchons de nous persuader cela.

D'ailleurs il faut bien prendre son parti là où il n'y a pas de remède. Si j'étais son mari : oh ! alors.... il faudrait faire de même ; car enfin c'est bien assez d'être persuadé que l'on est un George Dandin ; je ne vois pas la nécessité de l'apprendre à tout le monde.

J'ai donc gardé pour moi toutes ces pensées ; je n'ai prodigué à Caroline que des caresses qu'elle m'a rendues avec une vivacité, une force de sentiment dont je ne l'aurais pas jugée capable, et qu'à coup sûr je n'aurais pas trouvées dans une Agnès : c'est déjà un point de consolation.

Elle me jure qu'elle m'aimera constamment, ne sera heureuse qu'avec moi, ne veut voir que moi, me sera toujours fidèle, et ne désire plaire qu'à moi. Je lui en dis à peu près autant, et nous nous endormons en répétant ces tendres sermens d'amour.

Je m'éveille ; il fait grand jour... Caroline dort encore... Il n'est que six heures du matin : ne l'éveillons pas ; elle doit être fatiguée. Je cueille doucement un baiser sur

une bouche qui semble les appeler même en dormant ; et je quitte ce lit où j'ai trouvé dans le bras de ma belle toutes les douceurs de la volupté, excepté... mais ne pensons plus à cela.

Je m'habille sans faire de bruit. Je veux sortir sans l'éveiller. Je sais que la trop grande habitude d'être ensemble fait bientôt naître la satiété : je ne veux donc pas être trop souvent auprès d'elle, afin que nous nous retrouvions avec plus de plaisir. Oh ! j'ai de l'expérience! Quand on ne le ménage pas, il n'y a rien qui s'use aussi vîte que l'amour. Et puis, quoique mademoiselle Caroline me plaise beaucoup, je ne voudrais pas vivre tout-à-fait avec elle.

Me voilà prêt ; je jette encore un regard sur ma nouvelle amie, puis je m'éloigne à petits pas, et referme la porte bien doucement.

Quelle différence de Paris à six heures du matin avec Paris à six heures du soir !... Quel calme règne dans ce quartier, qui retentira dans quelques heures du bruit

des calèches, des wiskis, des brillantes cavalcades, des cris des cochers, des laquais, du bourdonnement des piétons et des marchands! Quelques laitières seules animent maintenant le tableau. Je me dirige vers les boulevards : quelle fraîcheur! quelle charmante promenade!... Je ne puis résister au désir de les parcourir avant que la poussière et la cohue en aient fait le rendez-vous des élégans et des petites-maîtresses. Je sens d'ailleurs que l'air que je respire me fait du bien ; qu'il ramène le calme dans mes esprits, et je conçois qu'on puis se à six heures du matin se repentir de ce qu'on a fait à six heures du soir.

Mais les boutiques s'ouvrent, les marchands étalent, les portiers balaient, les jalousies se lèvent, les paresseux bâillent ; les petites ouvrières viennent acheter leur once de café, les vieux garçons leur petit pain, les bonnes leur pot au feu, et les vieilles femmes leur petite cruche de crème. Le commissionnaire va boire son verre de vin et le cocher de fiacre son verre d'eau-de-

vie, afin de bien commencer la journée. Les paysannes qui en ont déjà fait la moitié, remontent sur leur âne et retournent aux champs ; moi je quitte les boulevards et je rentre chez moi.

Les trois quarts des locataires dorment encore. Il n'est que sept heures et demie, je ne rencontre que quelques bonnes.... Mon voisin, je l'espère, n'est pas encore éveillé : ce pauvre Raymond !... D'après l'aventure d'hier soir, je présume que nous aurons ensemble une grande explication ! Il doit être furieux contre moi ; car je lui crois assez de bon sens pour comprendre maintenant que les demoiselles du magasin de modes se sont moquées de lui.

Me voilà devant ma porte... Il y a quelque chose dans ma serrure... c'est un bouquet de Nicette... il est déjà un peu fané ; il est sans doute là depuis hier soir. La petite bouquetière ne m'oublie point ; et moi, qui aurais bien pu à six heures du matin lui aller dire bonjour, je n'ai pas même songé à elle. Je ne passe presque ja-

mais devant sa boutique !... Nicette mérite cependant que l'on se détourne pour la voir ; mais depuis quelques jours je suis tellement occupé, que je n'ai pas le temps de penser à ma protégée : je me suis promis d'ailleurs de ne point trop penser à Nicette, et je crois que je ferai fort bien... pour elle surtout... Je veux qu'elle m'oublie ; car je la crois sensible et susceptible de s'attacher sincèrement à celui qu'elle aimera. N'allons pas la voir ; c'est le plus sage. Elle finira aussi par m'oublier... Ah ! je sens pourtant que j'en serais fâché.

Je détache le bouquet et je rentre chez moi ; mon appartement me rappelle aussi Nicette et la nuit que nous avons passée ensemble. Cette nuit-là ne ressemble pas à celle qui vient de s'écouler et qui ne m'a rien offert d'extraordinaire ! J'en ai passé et j'en passerai sans doute encore beaucoup d'agréables comme la dernière ; mais elles sont bien rares celles où une jeune fille de seize ans, sensible et jolie, sait, tout en nous charmant, nous faire respecter son innocence.

Je ne suis pas aussi content que je devrais l'être. Devenu possesseur d'une femme charmante, car Caroline est vraiment adorable, et elle ne perd pas à être vue dans le plus simple négligé, que puis-je donc désirer encore?... Ah! j'ai été trompé si souvent, qu'il m'est bien permis d'avoir des craintes!... Ma nouvelle maîtresse est coquette, au moins autant que l'étaient mes anciennes, et cela n'est pas fort rassurant; mais pourquoi se tourmenter d'avance!... Je me suis promis d'ailleurs d'être impassible et de prendre les événemens philosophiquement. Oui, je me le suis promis, mais je n'ai pu encore y réussir! peut-être avec le temps et un peu plus d'habitude en viendrai-je à bout. On dit que l'on se fait à tout; mais je crois qu'il est difficile de s'habituer à ce qui blesse notre amour-propre.

On entre chez moi... c'est madame Dupont qui m'apporte un billet..... Voyons, madame Dupont; donnez-moi cela.

Ma portière met à tout ce qu'elle fait un air d'importance et de mystère qui m'amuse

beaucoup. Elle me présente le papier, en l'accompagnant d'une révérence qui veut dire bien des choses!... Mais je m'aperçois que le billet n'est que plié sans être cacheté; d'où je conclus que ma portière sait déjà ce qu'il contient, et d'après son air, cela doit être sérieux. « Qui vous a remis ce » billet, madame Dupont?—C'est M. Ray- » mond...—Mon voisin?—Oui, monsieur; » et je suis chargée de lui apporter votre » réponse.—Voyons donc ce message!... »

« Monsieur Dorsan,

» Une explication majeure doit avoir lieu » entre nous au sujet du dîner d'avant- » hier. Cela ne peut se terminer qu'au bois » de Boulogne, où je vous attends aujour- » d'hui, entre midi et une heure. Je serai » seul! faites de même. Je vous crois trop » galant homme pour manquer à ce rendez- » vous. Je serai près de la porte Maillot.

» Raymond. »

Je ris comme un fou après avoir lu ce

billet. Madame Dupont, à laquelle je ne doute pas que Raymond n'ait dit que nous allions nous battre, paraît surprise de ma gaieté et me demande quelle réponse elle doit faire. « Allez, lui dis-je, et assurez à » mon cher voisin que je serai exact au » rendez-vous. »

Ma portière, fière de son ambassade dans une affaire aussi importante, me fait la révérence de rigueur et retourne rendre ma réponse à M. Raymond, qui l'attend probablement dans sa loge, où il fait le crâne devant les commères et les bonnes, afin que toute la maison sache qu'il a une affaire d'honneur.

J'avoue que je ne m'attendais pas à un cartel de mon voisin... Quelles armes vais-je prendre?... il ne m'en parle pas; j'ai dans l'idée qu'elles seront inutiles : à tout hasard mettons mes pistolets dans ma poche. Que sait-on?... J'ai peut-être mal jugé Raymond... D'ailleurs, les fous ont leurs momens lucides; les avares sont parfois prodigues; les tyrans ont des éclairs de bonté; les coquettes

des instans de sincérité; les fripons des lueurs de probité, les poltrons peuvent avoir aussi leurs momens de valeur.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. Le feu d'artifice. — Le diseur de bonne aventure. — Le cabinet aux silhouettes. 1

II. Au clair de la lune. 21

III. Les contrariétés. 31

IV. Le concert d'amateurs. 44

V. Le bouquet. 96

VI. La partie fine. 105

VII. La rose sans épines. 140

FIN DE LA TABLE.